

Les Basques d’après leur langue, l’Eskuara*

(The Basques according to their language)

Elissèche, Bernard

[BIBLID \[1136-6834 \(1998\) 11: 7-24\]](#)

Dans un article plus développé que la communication adressée au Congrès, Bernard Elissèche poursuit la recherche des origines et des moeurs des Basques par l'étude des mots usuels de la langue basque. Il étudie succesivement les mots de la vie spirituelle, ceux de la vie matérielle, les mots désignant les animaux, les plantes, la nature, les usages et traditions. Cette communication, oeuvre d'un autodidacte, en a les qualités et les défauts.

Kongresura zuzenduriko komunikazioa baino luzeagoa den artikulu batean, Bernard Elissèchek euskaldunen jatorriaren eta tradizioen bilaketan sakontzen du, euskaraz ohikoak diren hitzen analisiaren bidez: bizitza espiritual eta materialeko hitzak, animalia, landare eta natura izenak, usadio eta ohiturak. Komunikazio hau autodidakta batek egin da, eta ezagun zaio hala bertuteetan nola akatsetan.

En un artículo más extenso que la comunicación dirigida al Congreso, Bernard Elissèche ahonda en la búsqueda de los orígenes y de las tradiciones de los vascos mediante el análisis de las palabras de uso común en la lengua vasca: términos de la vida espiritual y de la vida material, nombres de animales, plantas, de la naturaleza, los usos y costumbres. Esta comunicación es obra de un autodidacto, y así se aprecia tanto en sus virtudes como en sus defectos.

* Imprimerie "Le Courrier". Bayonne, 1952.

INTRODUCTION

Lorsqu'on examine sur la carte de France la situation et la configuration du Pays Basque ou, mieux encore, si l'on parcourt en tous sens cette région amplement pourvue d'excellentes routes et de voies ferrées, on se demande comment en un tel lieu ouvert à toutes les influences extérieures, un petit peuple a pu conserver des siècles durant une langue qui ne ressemble à nulle autre, des mœurs originales et même un type racial assez accusé pour qu'on ait pu se demander s'il existe une race basque.

M. l'abbé J.-M. de Barandiaran a magistralement résumé dans un article intitulé: «Anthropologia de la poblacion vasca» (Ikuska, N° 6-7) les études consacrées à cette question par d'éminents savants tels que le Dr. Collignon, les professeurs H. Vallois et Alcobé, les docteurs Jaureguiberry, Martial et Aranzadi. Il semble que la conclusion que l'on peut tirer de ces travaux soit celle qu'a formulée H. Vallois: «Les caractères anthropologiques des Basques ne sont pas assez marqués pour qu'on puisse faire de ceux-ci une race spéciale: c'est un type secondaire dont les relations sont encore à préciser. Certains de leurs traits se rattachent aux Alpes, d'autres plus nombreux aux Méditerranéens. Ce sont peut-être des Méditerranéens brachycéphales»¹. La moitié environ des Basques français possèdent les caractères raciaux définis par les auteurs cités plus haut: c'est une proportion très remarquable.

Je voudrais essayer d'analyser sommairement les raisons pour lesquelles les *Basques Français* ont pu conserver à travers les siècles tous les caractères essentiels d'une ethnie: langues, mœurs et traditions, religion, sentiment d'une unité commune malgré la diversité des apparences et des dialectes, alors qu'ils n'ont pu jamais se constituer en nation moins encore en Etat.

Il faut pour cela, faisant abstraction des transformations dues au progrès, ou du moins à la civilisation moderne, examiner les conditions géographiques dans lesquelles ont vécu les Basques, sans variations notables, jusqu'au XVIII^e siècle à la formation d'une communauté humaine assez nettement particularisée.

Le Pays Basque s'appuie au *Sud* sur les Pyrénées qui lui ouvrent des passages nombreux et relativement faciles sur la vallée de Baztan et sur le cours inférieur de la Bidassoa. Cette région a d'ailleurs été longtemps rattachée au diocèse de Bayonne. Il est donc permis de croire que les habitants du versant français se sont trouvés dans cette partie du territoire et dès l'époque la plus reculée, en relations avec des populations de même race et de même langue qu'eux.

A l'*Ouest*, le Golfe de Gascogne, aux tempêtes terribles, à la côte peu accessible, a longtemps constitué une protection de premier ordre. Lorsque, au cinquième siècle avant J.-C. les Celtes abordèrent par mer la péninsule ibérique, ils débarquèrent non en Labourd, mais dans les ports naturels du Guipuzcoa et de la Biscaye, peut-être à Deva dont le nom serait celtique (Hypothèse de Hirt). Un fait certain est qu'on ne

trouve pas trace jusqu'au treizième siècle, du moindre établissement maritime entre l'embouchure de l'Adour et celle de la Bidassoa.

Au *Nord*, l'Adour, bordé de vastes marécages, constituait aussi un obstacle difficile à franchir. Il était renforcé par le glaciais des Landes, au sol mouvant et stérile. C'est pourquoi les Romains avaient fait passer par le col de Roncevaux la voie reliant Bordeaux à Astorga. Celle-ci était d'ailleurs, moins importante que celle du Somport qui menait à la grande cité ibéro-romaine de Cesarea-Augusta (Saragosse) et qui garda sa prééminence puisque, au douzième siècle, Aymeric Picaud, pèlerin de Saint-Jacques, qui suivait cependant lui-même la route de Roncevaux écrivait: «Trois colonnes nécessaires entre toutes au soutien des pauvres ont été établies par Dieu en ce monde: l'hospice de Jérusalem, l'hospice du Mont Joux (Grand Saint-Bernard) et l'hospice de Sainte-Christine sur le Sumpport». Ceci dit pour montrer que la traversée d'une partie de la Basse-Navarre par une voie romaine n'a pas entraîné nécessairement une pénétration étrangère massive.

A l'*Est*, les gaves pyrénéens semblent constituer pour le Pays basque français une frontière bien perméable. Cependant ses limites n'ont presque pas varié de ce côté depuis près de mille ans, de nombreux textes le prouvent. J. Brunhes, dans sa «Géographie humaine de la France» explique ce fait de façon lumineuse. Après avoir démontré que la forêt représente pour l'homme l'un des plus rudes obstacles qu'il ait eu à vaincre pour s'installer sur un sol, il prouve qu'une carte forestière est presque une carte frontière. «Les cloisons frontières sont délimitées des provinces, des pays, des langues, des civilisations». Et, entre autres exemples, il cite la limite entre Pays Basque et Béarn, jalonnée par une série de bois, parfois devenus des landes: forêt d'Iraty, bois de Mixe, bois de Labastide.

Pourvu comme on le voit de solides défenses naturelles, le Pays basque français était, en outre, mis à l'abri des invasions par sa pauvreté, par la forêt dense qui le recouvrait presque entièrement et par le caractère belliqueux de ses habitants. Il n'y avait pas dans ses vallées des gisements aurifères comme chez les Cantabres et les Astures, victimes pour cette raison de la convoitise de l'empereur Auguste; les peuples en quête d'espace vital n'étaient pas tentés de s'y établir. Le témoignage écrit authentique le plus ancien que nous possédions à ce sujet se trouve dans le «Guide du pèlerin de Saint-Jacques 1139».

«Ce pays, écrit l'auteur, dont la langue est barbare, est boisé, montueux, pauvre en pain, vin et aliments de toutes sortes, on y trouve en compensation des pommes, du cidre et du lait ... Quant à ses habitants, ce sont des gens féroces et la terre qu'ils habitent est hostile aussi par ses forêts et par sa sauvagerie: la férocité de leurs visages et semblablement de leur parler barbare épouvantent le cœur de ceux qui les voient.» (Ch. VII, traduction de J. Viellard).

Même en tenant compte de l'exagération probable de ces appréciations, il faut reconnaître que, pendant des siècles, le Pays Basque français a constitué un excellent lieu de refuge pour ses habitants. A l'abri des forêts profondes, de vallées inaccessibles, ils vivaient à l'écart des populations voisines, conservant leur langue, leurs mœurs et leurs traditions.

Il ne faut toutefois pas s'exagérer l'isolement dans lequel ils ont vécu. Une règle qui ne souffre pas d'exceptions veut que les régions déshéritées, d'accès difficile, lieux de refuge naturels des vaincus ou de ceux qui préfèrent la liberté dans la misère à l'asservissement, deviennent des «pôles de répulsion» lorsque la paix et la prospérité règnent dans les contrées

1. L'éminent Directeur du Musée de l'Homme et de l'Institut de Paléontologie humaine a formulé dans le Larousse mensuel de Février 1951, une opinion beaucoup plus catégorique. A la suite de récentes investigations effectuées dans la population basque sur les groupes sanguins et la constatation que l'absence du facteur Rhésus atteint chez elle le chiffre exceptionnel de 30 à 40 %, il déclare: «Cela confirme la position très spéciale des Basques du point de vue anthropologique: ils forment vraiment une race. Peut-être sont-ils les derniers vestiges d'une population préhistorique de l'Europe, refoulée dans cette région frontière par les porteurs des langues indo-européennes.»

es voisines. Celles-ci y recrutent des travailleurs robustes, un peu exigeants, et souvent aussi d'excellents soldats. En outre, l'histoire nous apprend que sa qualité de pays frontière entre deux grandes nations longtemps rivales a valu au Pays Basque français maintes guerres et d'assez nombreuses invasions.

Les conditions géographiques jouent un très grand rôle dans la conservation des races, mais il ne faut pas non plus le surestimer. Ainsi la plaine hongroise, tant de fois balayée par les invasions, enjeu des luttes auxquelles se sont livrés tour à tour, pendant des millénaires, les peuples sans nom de la préhistoire, les Romains, les Germains, les Huns, les Magyars, les Turcs, etc., nourrit encore de nos jours des millions d'ouvriers agricoles qui ont conservé la pureté de la race finno-ougrienne – ce dont ils sont très fiers, - leur langue, leurs traditions, leurs superstitions. C'est ce que nous apprend le curieux livre de J. Ilyès: «Ceux des puztas», paru en 1936. Les raisons qu'il donne pour expliquer de telles survivances ne paraissent guère valables pour les Basques qui vivent dans des conditions absolument différentes et qui possèdent une mentalité très éloignée de celle des valets de ferme hongrois. Elles nous mettent cependant sur la voie d'explications au moins plausibles.

Les Eskualdun, de tout temps groupés en petites collectivités d'agriculteurs et de bergers n'ont guère connu la vie urbaine. Il n'y a jamais eu en Pays Basque français que des bourgades de médiocre importance. La cellule sociale fondamentale a été pendant des siècles la famille, groupée autour de son chef naturel: *l'etchecho jaun*, soumise à son autorité, exploitant sous sa direction le domaine, *l'etchalde*, et usant à peu près librement des biens communs. Dans ce milieu, peu ouvert aux influences étrangères, *l'etchecho jaun* maintenait fermement et sans peine les austères traditions héritées des ancêtres. Deux barrières: la langue, inintelligible pour les étrangers, et plus tard la religion catholique à laquelle les Basques sont restés fidèles malgré menaces et séductions renforçaient singulièrement leur indépendance et leur goût de l'isolement.

Jadis les Basques ne se mariaient guère qu'entr'eux. Le proverbe recueilli par Oyhenart: «Marie ta fille quand elle le désirera et ton fils quand tu le jugeras à propos» montre bien que le choix du futur *etchecho jaun* n'était pas uniquement fondé sur des raisons sentimentales. Il faut aussi reconnaître que jusqu'à une époque assez récente les Basques étaient considérés comme des demi-sauvages par leurs voisins Gascons et Béarnais. Ils leur rendaient mépris pour mépris et les englobaient, Français y compris, sous la même appellation de: Gaskoïnak. Aussi les mariages mixtes étaient-ils rares et les enfants qui en étaient issus, traités de «charnegous» (métis) passaient pour réunir en eux les défauts de leurs parents, sans en avoir les qualités. (Or il se trouve précisément que quelques-unes des personnalités les plus éminentes de notre région ont été ou sont encore des métis). Cette mentalité qui tend à disparaître avec le service militaire et l'instruction obligatoire, le développement du tourisme et les brassages de population qu'il entraîne subsiste cependant encore. On remarque, par exemple, que les jeunes Basques émigrés en Amérique y épousent généralement des filles ou des descendantes de compatriotes fixés là-bas, ou qu'ils reviennent au pays natal pour y prendre une femme de leur race.

La persistance de la race, de la langue et des mœurs des Basques s'explique également par la remarquable faculté d'absorption de ce peuple. Parcourez un village, qu'il soit du Labourd ou de la Haute-Soule: une bonne partie des ensei-

nes des commerçants et des artisans, les noms des médecins, des notaires, des prêtres, des instituteurs révèlent une origine gasconne, française ou espagnole. Et pourtant presque tout le monde y parle couramment l'eskuara ou du moins le comprend. Bien mieux les mœurs, les coutumes, le type physique même ne différencient guère dès la deuxième génération les descendants des étrangers des indigènes de vieille souche – le type basque prévaut souvent chez les métis. L'Eskualdun serait-il un bon raceur? pour employer le terme dont se servent les éleveurs pour désigner le reproducteur qui, dans une union, impose sa personnalité aux descendants tant pour les caractères physiques que pour les aptitudes et les tares qui lui sont propres.

Enfin, il faut tenir grand compte d'un élément irréductible presque impossible à définir qui est pour une race ce que le caractère est pour l'individu. Le Basque possède un fonds d'indépendance, de fierté naturelle, un sentiment de sa dignité que les circonstances historiques dans lesquelles il a vécu ont renforcé au point de le rendre peu maniable. Il est intimement convaincu de la supériorité de ses coutumes, de sa conception de la vie. Très capable de s'adapter à la civilisation moderne et même de la faire progresser, il garde au fond de son cœur la nostalgie de la culture lentement élaborée par ses ancêtres. Et, semblable en cela à l'Arabe européenisé qui, en reprenant le burnous reprend en même temps ses vieilles coutumes, le Basque redevient en revivant avec les siens ce que furent ses pères et ce qu'il fut lui-même avant de quitter sa patrie pour parcourir le vaste monde. C'est dans la conservation de cette culture, faite exactement à sa mesure, que réside le meilleur espoir de pérennité de la race basque.

LE PEUPLEMENT DU PAYS BASQUE FRANÇAIS

L'origine des Eskualdun et celle de leur langue: l'eskuara sont des problèmes qui sollicitent depuis longtemps la curiosité des chercheurs. Leur solution ne saurait être trouvée uniquement à l'aide de l'histoire et de la philologie comparée, même en y ajoutant le soutien de l'anthropologie. La préhistoire doit jouer dans les recherches un rôle de premier plan: seule, elle peut nous renseigner sur les populations qui se sont succédé sur notre terroir avant la période historique. Cette science ne projette encore que de faibles lueurs sur ce passé lointain mais les données qu'elle nous fournit, pour incomplètes qu'elles soient, ont du moins le mérite d'être concrètes et incontestables. Assez négligée jusqu'ici dans le Pays Basque français, elle vient de s'y organiser méthodiquement principalement sur l'initiative et l'impulsion du savant J.-M. de Barandiaran qui continue en France la tâche à laquelle il s'était consacré depuis longtemps en Espagne. En combinant les connaissances acquises sur notre propre sol avec celles qui nous possédons sur les régions voisines, nous pouvons nous faire une idée sommaire, mais assez exacte, de l'évolution du peuplement des Pays Basques français.

La présence de l'homme y est attestée dès le début du quaternaire. On a recueilli à Ilbarritz, aux environs de Saint-Pierre d'Irube, sous la falaise d'Oilha, des outils grossiers en silex, analogues à ceux qu'on trouve en grand nombre dans les Landes (où le coup de poing chelléen a toutefois une forme triédrique assez particulière) et un peu partout le long des Pyrénées sur les plateaux et dans les ballastières.

Les hommes qui les ont façonnés et utilisés étaient au même stade de civilisation que ceux qui occupaient – à la même époque probablement – toutes les parties de l'ancien continent libérées des glaciers, les îles exceptées. D'où

venaient ces hommes? Quel était leur type physique? Leur mode de vie? Que sont-ils devenus? On en discute, seule, leur existence est hors de doute.

Après la troisième et dernière glaciation du quaternaire, les vestiges de l'industrie et de l'art humains se multiplient dans le Sud-Ouest de la France au point qu'on pourrait parler d'une civilisation paléolithique pyrénéenne comme on parle d'une civilisation pyrénéenne du néolithique. Les trouvailles faites dans le Sud de l'Aquitaine rivalisent, en effet, en nombre et en qualité, avec celles de la vallée de la Vézère, Brassempouey, dans les Landes, Isturitz, Sordes, Arudy, Gargas, Aurensan, Lorthet, Lourdes, Aurignac, Marsoulas, la Tourasse, le Mas d'Azil, Massat, Niaux, la Grotte de la Vache à Ussat, sont noms familiers à tous les préhistoriens. Le Pays Basque français ne pouvait s'enorgueillir jusqu'ici que d'Isturitz, très scientifiquement exploré par Passemard et par le docteur René de Saint-Périer, mais de nouvelles découvertes sont faites ou en cours, toutes les précautions sont prises pour éviter les fouilles désordonnées ou la destruction de riches gisements, comme cela s'est produit pour les grottes de Sare. Ainsi les éléments d'une étude d'ensemble du paléolithique dans cette région sont patiemment rassemblés et celle-ci ne tardera sans doute pas à paraître.

Il est déjà acquis qu'au quaternaire supérieur vivaient dans le Pays Basque français des groupes –probablement peu nombreux– de chasseurs et de pêcheurs. Ils habitaient surtout les cavernes et les grottes; le renne et le bison constituaient leur principal gibier, ils les ont dessinés et parfois sculptés ainsi que le cheval, le saumon, le brochet –celui de Sordes est célèbre– avec un art surprenant, tellement proche de celui que pratiquaient les troglodytes des Eyzies, de la Madeleine, des grottes pyrénéennes et, par delà les monts, ceux d'Altamira «la chapelle Sixtine des paléolithiques» qu'on a pu se demander s'il n'existait pas des écoles artistiques dès cette lointaine époque.

Par leurs dessins et par les débris accumulés dans les grottes qu'ils habitaient, ces hommes nous font connaître avec assez de précision la faune de leur temps, faune révélant un climat froid. Il ne semble pas cependant que dans le Pays Basque oriental la température ait été aussi rigoureuse que dans les régions voisines: les traces d'expansion glaciaire ne se remarquent pas en Labourd et il est à peu près certain que le renne n'a pas franchi les Pyrénées. En tous cas, il ne figure pas parmi les animaux dessinés sur les parois et les voûtes d'Altamira, pas plus que, dans les nombreuses grottes ornées des Asturies.

La civilisation de cette époque dite «magdalénienne» s'est étendue sur une aire considérable dans l'Europe de l'Ouest et jusqu'en Pologne et en Russie. Par contre, on n'en trouve pas de traces dans les pays méditerranéens, sauf dans une petite partie de l'Espagne Septentrionale. Ceci n'autorise nullement à lui assigner un point de départ précis mais il semble qu'il faille exclure pour elle l'hypothèse d'une origine méridionale.

Que sont devenus les Magdaléniens? Beaucoup de préhistoriens pensent que, nomades et chasseurs, ils ont suivi dans sa migration vers le Nord et l'Est le renne, leur gibier favori, chassé par l'adoucissement de la température et la transformation consécutive des steppes en forêts. La lecture du beau livre de M. Leroi-Gourhand: «La Civilisation du renne» inclinerait à adopter cette thèse, bien que l'auteur avec une probité scientifique qui l'honore se garde de formuler une conclusion qu'il juge prématurée. Il n'est pas certain, en effet, que le changement des conditions climatiques ait pu, à lui seul,

avoir une telle conséquence; car le cerf élaphe, le grand bœuf et le sanglier ont progressivement remplacé le renne, offrant ainsi à l'homme un gibier abondant et varié. Si le Pays Basque français était vraiment, comme on le pense à la limite de l'expansion du renne vers le Sud, la disparition de celui-ci n'a pu guère affecter les clans qui s'y étaient établis. Boch Gimpera croit qu'il faut voir dans les peuples du Pays Basque au néolithique et à l'âge du bronze les descendants directs des vieux Pyrénéens de l'âge du renne, en somme les plus lointains ancêtres des Eskualdun actuels.

Les traces de l'homme préhistorique se retrouvent dans le Pays Basque occidental et dans l'Ariège: au Mas d'Azil, à la Tourasse, à l'époque qui correspond précisément au changement de climat post-magdalénien. La civilisation qu'elles nous révèlent semble être qu'une adaptation de la précédente à de nouvelles conditions d'existence: le bois de cerf se substitue à celui du renne, la pierre et l'os sont médiocrement travaillés, l'art disparaît. Le climat est devenu humide et tiède. «L'abondance des coquilles d'Hélix nemoralis dans les vestiges des habitants de la grotte du Mas d'Azil –ces coquilles formaient dans les cendres des amas hauts parfois de 0 m. 30 sur une longueur de 10 à 15 m.– dénote l'humidité du climat arisien, fait confirmé par le nombre des limons fluviaux de l'Arise» (Déchelette). (L'Arise est la rivière qui traverse la grotte du Mas d'Azil).

De toute évidence, le Pays Basque français soumis à des conditions climatiques analogues, se couvrit d'une végétation épaisse. Aux conifères, le pin étant d'après les préhistoriens le premier en date de nos arbres indigènes, s'ajoutèrent par la suite le chêne, le tremble, le peuplier, le bouleau, le hêtre et le châtaignier. La forêt dense avec ses sous-bois impénétrables couvrit toute notre région.

C'est à cette époque qu'y apparurent les premiers néolithiques. En combinant les notions fournies par la géologie, l'anthropologie et même dans une certaine mesure par le folklore, on incline à croire qu'ils appartenaient à une race d'origine méditerranéenne. Ces hommes se servaient d'instruments en pierre polie et menaient une vie sédentaire. Ils joignaient à la chasse et à la pêche l'élevage des animaux domestiques, la culture du millet, de l'orge et, par endroits, du blé. Ils finirent par former des groupements nombreux, soumis à une discipline sociale dont le ressort ne nous est pas connu, mais qu'on ne saurait mettre en doute. La venue des néolithiques dans l'Europe occidentale détermina selon M. E. Pittard, la plus grande révolution que l'humanité ait connue tant au point de vue matériel qu'au point de vue moral. Il est certain qu'elle a orienté ses destinées dans la voie où elle s'est engagée pendant plusieurs millénaires. De cette époque date également la population de base de la France et sans doute aussi du Pays Basque, composée de dolichocéphales et de brachycéphales: les invasions et les infiltrations successives d'éléments étrangers ont pu la modifier partiellement mais non la faire disparaître.

La pénétration des néolithiques en Pays Basque français est très ancienne. En effet, «du côté de Biarritz, au Sud-Ouest de la France, les trouvailles commencent déjà dans le Néolithique ancien. Il faut les rapprocher de celles de la culture asturienne au Nord de l'Espagne. Ces trouvailles n'ont pas d'autres parallèles en France» (Boch Gimpera).

Les néolithiques connaissaient les éléments de la navigation: c'est peut-être pour cela qu'ils se sont établis de bonne heure au voisinage de l'embouchure de l'Adour. Mais dans quelle mesure ont-ils pénétré dans l'intérieur du pays? Des investigations récentes, trop peu poussées, jusqu'ici, ont per-

mis de découvrir une vingtaine de dolmens de cette époque en Labourd, en Basse-Navarre et en Soule. D'après l'abbé J.-M. de Barandiaran, ils se trouvent plutôt dans la région montagneuse que dans la plaine. Boch Gimpera estime qu'il «existe des relations entre les civilisations néolithiques et énéolithiques de la Péninsule ibérique et celles du Sud de la France. Même peut-on croire que, parfois, les deux pays ont été habités par les mêmes populations». Néolithiques et énéolithiques s'adonnaient surtout à l'élevage et à l'agriculture; c'est pourquoi ils s'installaient de préférence dans les clairières des vallées et sur les plateaux ou les crêtes peu boisés. La forêt dense peut devenir à l'occasion un refuge pour le pasteur-agriculteur primitif mais non un habitat permanent. Cela paraît particulièrement vrai pour les peuples d'origine méditerranéenne. Il est superflu de rappeler les belles pages que «l'horreur sacrée» des forêts de la Gaule ou de la Germanie a inspirées aux écrivains grecs ou latins; mais au moyen âge encore les ordres religieux prescrivaient l'essartage comme œuvre éminemment sainte et les groupes de paysans nomades «faiseurs de terre», ancêtres lointains des Chappedelaine canadiens jouissaient de nombreux privilèges. Il ne faut donc pas s'étonner si les principaux groupements humains qui ont succédé dans le Sud-Ouest de la France à ceux des magdaléniens –et il y avait peut-être parmi eux des descendants de ces derniers– se soient établis surtout au Nord du Pays Basque et des Pyrénées, de l'embouchure de l'Adour au plateau de Lannemezan. Ils y ont laissé d'innombrables sépultures, particulièrement sur le plateau de Ger, transformé en une immense nécropole.

Certes, elles ne sont pas comparables aux dolmens, aux allées couvertes et aux menhirs que des hommes ayant une civilisation et sans doute des croyances analogues ont édifiées en Bretagne, dans l'Aveyron et dans la Lozère. Elles n'en ont pas moins nécessité un travail considérable qui laisse supposer une population nombreuse et une organisation sociale assez poussée. Le tumulus de Taillan, par exemple, mesurait à sa base 30 m. de diamètre et, après plusieurs millénaires une hauteur de 2 m. 50; celui du Puy Mayou, d'un diamètre de 45 m. et d'une hauteur de 3 m. 60, renfermait une allée de 7 m. de long, ayant pour toiture quatre grosses dalles de grès. Les morts étaient enterrés accroupis; les poteries, les armes et les bijoux trouvés dans ces sépultures les datent de façon indiscutable à l'énéolithique. La pauvreté du mobilier funéraire montre clairement que les tribus pyrénéennes n'étaient ni très puissantes ni très riches, mais on ne peut contester que leur population était nombreuse.

D'autres tombes que rien ne distingue extérieurement de celles que l'on vient de décrire furent érigées en grand nombre sur ces mêmes plateaux au premier âge du fer, c'est-à-dire 1.500 ans après. Elles jalonnaient une route commerciale du sel. Ces sépultures halstattiennes se rencontrent aussi dans les zones de hauts pâturages. On connaît depuis longtemps celles qui se trouvent à la tête du ravin de Sourzay, en forêt d'Iraty «promontoire d'où le regard embrasse tout le Pays Basque» (Sorre). Depuis, sous l'impulsion donnée à leur recherche par M.-J.-M. de Barandiaran on en a découvert 30 en Labourd, 9 en Basse-Navarre, mais elles manquent à l'Ouest du Pays Basque. Un fait très curieux est l'abandon complet des nécropoles néolithiques des plateaux pendant la longue période correspondant à l'âge du bronze. Que sont devenus les énéolithiques ou leurs descendants? Ont-ils modifié leur mode de sépulture? Se sont-ils retirés dans la zone montagneuse voisine? On ne le saura sans doute jamais.

Vers le 15^e siècle avant Jésus-Christ, des tribus originaires de la Méditerranée orientale abordèrent le Sud de

l'Espagne, en passant sans doute par l'Afrique du Nord dont elles avaient progressivement longé et même occupé les côtes. On pense qu'elles faisaient partie des «peuples de la mer» signalés par les documents égyptiens, peuples contre lesquels les Pharaons durent soutenir de rudes luttes. Proches parents des Egéens, ils apportaient avec eux une civilisation nouvelle: navigateurs, commerçants, connaissant de l'usage du bronze. Ils construisirent dans le Sud de l'Espagne, en Catalogne, au Portugal, et dans le Midi méditerranéen de la France, de nombreuses enceintes fortifiées dont les ruines imposantes (villares, castellares, citanias) rappellent étrangement les constructions cyclopéennes de Mycène et de la Lydie. Leurs sépultures à coupole avec couloir d'accès, perfectionnement des allées couvertes néolithiques, renferment des poteries dans le style des vases crétois du Minoen primitif, des ornements et des outils en bronze, enfin des autels avec cornes sacrées qui, mieux que tout le reste, attestent leur origine orientale. La zone dans laquelle s'est répandue leur civilisation qui est à la base de la culture ibérique, si même elle ne s'identifie pas avec elle, se serait étendue en dehors de la Péninsule ibérique à l'Aquitaine, à la vallée Rhône et à la Provence. Déchelette fait remarquer cependant «qu'en dehors de la province d'Almeria les vestiges de l'âge du bronze deviennent rares et sporadiques à mesure que l'on s'en éloigne».

Il est à présumer qu'au contact des nouveaux venus, beaucoup de néolithiques adoptèrent leur civilisation, se fondirent avec eux, tandis que certaines peuplades conservaient leur indépendance et leurs mœurs en se réfugiant ou simplement en se maintenant dans les régions pauvres et inaccessibles. N'y avait-il pas, d'ailleurs, une certaine communauté d'origine entre les populations indigènes et celles que nous appellerons des Egéens pour la commodité de cet exposé? Quelques indices permettent de le croire. La population de la Crète et celle de plusieurs îles voisines résultait, d'après Glotz, de la fusion d'une race primitive dolichocéphale et de brachycéphales venus des Cyclades. Or elle est décrite comme suit à la période qui nous intéresse: «L'élément prédominant de la population crétoise était une race méditerranéenne dolichocéphale à la figure longue et mince, au nez busqué, d'une stature haute et svelte dont la désinvolture naturelle rappelle le type basque» (Halphan et Sagnac, Les premières civilisations). Par le peu que l'on sait de la langue égéenne, on peut supposer qu'elle n'était ni aryenne ni sémitique, se rapprochant toutefois de la première.

D'après E. Philippon (Les Ibères), on ne saurait douter, en présence des nombreuses concordances qui existent entre les onomastiques de l'Aquitaine et celles de l'ancien pays de Tartesse (Andalousie actuelle) que des populations apparentées aux Egéens aient occupé ces deux régions. Signalons parmi ces concordances: *Carissa*, aujourd'hui *Garris*, en basque *Garruze* (ou *Caresse*, en Béarn?) et *Carissa*, ville de la Bétique; *Iluro*, Oloron et *Iluro*, ville de Bétique; *Ilunus*, divinité pyrénéenne et *Ilunum*, ville de Bétique; *Ursal*, la vallée d'Ossau, sur une charte de 1127 et *Ursao*, ville de Bétique.

Ces rapprochements sont intéressants mais la toponymie n'acquiert une valeur décisive qu'avec le soutien des découvertes archéologiques comme cela s'est produit pour la Lusitanie et la Catalogne, par exemple. Or on n'a encore trouvé dans le S. O. de la France ni tombeaux à coupole, ni enceintes fortifiées du type mycénien. L'âge du bronze n'y est représenté que par des trouvailles d'objets disséminés: à Sare, à Isturitz, à Lourdes, dans les vallées d'Aure et de la Barousse, à Tarbes et à Tournay. Une seule station, Malarode, dans la commune d'Arudy, a fourni de nombreux objets:

haches, fibules, fragments de poterie avec ornements géométriques, etc...

M. Lizop a découvert dans le domaine de l'Esterlocq à Anglet, non loin par conséquent de la station néolithique, une sorte de cité lacustre ou de terramare. Certaines pièces de bois travaillé, carbonisées par un long séjour dans un sol tourbeux et argileux portaient les traces de particules du bronze qui avaient adhéré. Fait intéressant à noter: les haches découvertes dans les lieux cités plus haut, étaient à deux anneaux, d'un type qui se retrouve en Espagne, en Portugal et dans l'Angleterre du Sud, c'est-à-dire dans les pays occupés par les Egéens ou dans ceux où les ont conduits les nécessités de leur commerce. Le Pays Basque occidental, avec les mines de cuivre de la Haya, d'Oyarzun et d'autres encore sans doute, que l'on croit avoir été exploitées très anciennement présentait pour eux plus d'intérêt que le Pays Basque français. Ils n'ont fait qu'y passer et n'ont par conséquent joué qu'un rôle insignifiant dans son peuplement. Par contre, leur influence a pu être considérable en tant qu'agents civilisateurs. L'étude de l'eskuara semble l'indiquer et il est possible qu'un assez grand nombre de mots actuellement considérés comme du basque pur aient été empruntés à la langue des Egéens.

Les Ibères apparaissent dans la France méridionale et dans la Péninsule ibérique vers le VII^e siècle avant notre ère. Humboldt les considérait comme les premiers habitants de l'Espagne et les ancêtres directs des Euskaldun. Cette idée, longuement développée dans ses célèbres «Recherches sur les habitants primitifs de l'Espagne au moyen de la langue basque» fut admise d'emblée par les plus grands historiens du XIX^e siècle. Elle n'a pas résisté aux découvertes de la préhistoire et à celles de la philologie. Camille Jullian est allé jusqu'à écrire: «Il n'y a pas de race ibérique. Les Ibères sont un Etat qui s'est constitué au plus tard vers le VI^e siècle et qui a reçu soit des étrangers, soit des indigènes le nom du fleuve comme nom de guerre» (Revue des études anciennes, 1903). Dès 1869 J.-F. Bladé avait formulé une thèse analogue.

E. Philippon, auteur d'une remarquable histoire des Ibères –toutes réserves faites sur, ses idées au sujet de leur langue– croit à l'existence des ibères et à leur origine asiatique. Il les fait venir de la région caucasienne et les retrouve a peu près dans toutes les régions où les signalait Humboldt. Mais il se refuse absolument à voir en eux les ancêtres des Euskaldun. L'un de ses meilleurs arguments est tiré d'une affirmation souvent citée de trois grands géographes de l'antiquité: Strabon, Mela (un Espagnol) et Pline longtemps fonctionnaire en Espagne: à savoir qu'il y, avait à leur époque, dans les vallées reculées du pays des Cantabres, soumises aux Vascons, des montagnes, des fleuves et des peuplades dont les noms ne pouvaient être traduits en grec ni en latin. Or, fait remarquer Philippon, Mela a transcrit sans témoigner le moindre étonnement les noms d'un grand nombre de peuples ou de lieux ibériques. De même Pline «énumère une quantité prodigieuse de villes ou de fleuves de la Bétique, de la Taraconnaise, de la Lusitane, de la Galicie et de l'Asturie, puis quand il arrive à la région qui forme aujourd'hui les provinces basques de l'Espagne, ses citations cessent tout à coup». Les Euskaldun, d'après Philippon, descendraient des néolithiques de race méditerranéenne, idée formulée dès 1852 par un philologue réputé: E. Pictet et assez communément admise de nos jours.

Les Celtes. – Ils apparaissent dans la péninsule ibérique au V^e, siècle av. J.-C. D'après l'Allemand Hirt, ils seraient arrivés par mer dans le Pays Basque espagnol pour, de là, aller conquérir les plateaux de l'intérieur et s'y fixer. Il n'est guère

douteux que les Celtes établis en Gaule ont franchi les Pyrénées à travers les cols du Pays Basque; ils auraient même donné son nom à Cambo. Mais il est peu probable qu'il faille attribuer à une origine celtique l'existence des Basques blonds et dolichocéphales - assez nombreux dans la Haute-Soule, le Guipuzcoa et la Biscaye. - Les Euskaldun paraissent s'être de tout temps nettement distingués des Celtibères aquitains et espagnols et les Celtes ont surtout été puissants et nombreux dans deux régions dont les noms sont significatifs: la Galice, bien à l'ouest des Provinces basques et la région du Rio Gallego, affluent de l'Ebre, à l'Est, aux confins de la Navarre.

Les Romains. – Ceux-ci, à partir du premier siècle avant notre ère, ont littéralement cerné le Pays Basque lorsqu'ils se furent rendus maîtres de la Gaule et de l'Espagne. On ne saurait nier leur influence sur la civilisation euskarienne: la langue basque en témoigne. Mais on peut être assuré qu'ils n'ont guère contribué au peuplement de notre pays. Ils ne s'y intéressaient ni au point de vue stratégique (sauf pour la grande voie passant par le col de Roncevaux et pour l'embouchure de l'Adour), ni au point de vue agricole ou minier. Les seuls vestiges de leur domination sont: à Bayonne (Lapurдум) les fondations de Château-Vieux et les restes très mal conservés d'une enceinte mesurant 1.120 m. environ. «La première mention sûre de son existence apparaît seulement vers le début du V^e siècle. La *Notitia dignitatum* signale alors Lapurdum comme la résidence du «tribun de la cohorte de Novempopulanie.»... On n'a pas retrouvé dans son enceinte de débris d'édifices plus anciens, apparemment parce que l'oppidum romain de Bayonne était de construction récente et constituaient bien plutôt une forteresse qu'une véritable ville ayant une vie municipale et citadine. (E. Lambert, Congrès archéologique, de France, 1939). A Hasparren se trouve encastrée dans un mur de l'église, une inscription romaine qui a suscité de longues discussions, enfin à Tardets, sur la colline de la Madeleine, un autel dédié à Heraus Corritsehe, semblable à ceux que l'on trouve en grand nombre dans la Bigorre et le Comminges. Et c'est tout. Aucune ville, si petite soit-elle n'a été identifiée, en Pays Basque français ni même aucune de ces villas dont les ruines sont mises à jour dans presque toutes les régions jadis soumises à la domination romaine. Si la civilisation romaine a eu une influence sur les Euskaldun français elle ne fut pas propagée par des colons romains établis en grand nombre sur leur territoire. Comme pour les Egéens ce fut surtout par son rayonnement propre et par les échanges commerciaux qu'elle se répandit chez eux.

LES GRANDES INVASIONS ET LES BARBARES

On ne sait à peu près rien de ce qui s'est passé en Pays Basque français au moment des grandes invasions.

Les Barbares ont dévasté la riche Aquitaine, surtout le Béarn, la Bigorre et le Comminges. Il est vraisemblable qu'ils ont emprunté pour passer en Espagne la voie de Roncevaux, et, peut-être aussi par mer les Côtes du Guipuzcoa sans s'attarder dans une région qui ne leur offrait aucun espoir de pillage fructueux. Ils n'ont sûrement pas fait en Pays Basque un séjour assez prolongé pour en modifier le peuplement.

Les Vascons. - D'après de nombreux chroniqueurs du haut moyen âge, les Vascons franchirent les Pyrénées occidentales au VI^e siècle de notre ère, par vagues successives. Ils se seraient établis en assez grand nombre dans les Pays Basques français après avoir occupé les provinces espagnoles appelées maintenant *vascongadas*. Leur langue, assure-t-

on, était l'euskara, et Basques et Gascons tire d'eux leurs noms actuels.

Cette invasion est un fait indiscutable, mais comme elle ne nous est connue que grâce à de médiocres historiens qui se bornent à rapporter une tradition orale, nous sommes mal renseignés sur un grand nombre de points. Nous savons notamment très peu de choses sur la race, les mœurs et, –ce qui est surprenant–, sur la langue des Vascons. (Car tous les auteurs qui ont parlé de l'Eskuara ont marqué l'étonnement et même la répulsion que leur inspirait ce dialecte jugé rude et difficile).

On ne nous explique pas non plus les raisons pour lesquels, seuls dans l'empire romain d'Occident, les Vascons se soulevèrent contre les envahisseurs. Les rares résistances qui se sont produites en d'autres régions ont été purement locales et organisées par de hauts fonctionnaires (ducs et comtes) appuyés sur des contingents de mercenaires barbares. L'armement et les méthodes de combat de ces guerrilleros nous sont assez bien décrits. Ils pratiquaient surtout l'embuscade et la razzia. «Les Vascons, écrit Grégoire de Tours, s'élançant des hautes montagnes, descendent dans la plaine, ravagent les vignes et les champs, brûlent les maisons et emmènent quelques habitants captifs avec leurs troupeaux». Ils ne combattent pas avec l'épée, l'arme ibère par excellence, mais avec la hache, le javelot et le couteau. Ils étendent, comme à plaisir, le théâtre de leurs opérations. La révolte contre les Wisigoths date de 449 ainsi que leur défaite, mais en 622, alors qu'ils ont envahi la Novempopulanie, ils trouvent le moyen de ravager en même temps la province de Tarragone. Et en 677, au début du règne du puissant roi Wamba, ils sont encore assez nombreux au Sud des Pyrénées pour reconquérir, provisoirement il est vrai, une partie de la vallée de l'Ebre. On connaît les noms de leurs chefs les plus célèbres: Eudes, Waifre, Hunald, devenus duc d'Aquitaine. Il est difficile de les considérer comme des noms basques. Leur activité guerrière s'est prolongée jusqu'au IX^e siècle soit au moins pendant 250 ans. Enfin, lorsque les Vascons se décidèrent à s'établir dans les Pays Basques espagnols et français, sans doute par étapes successives, ceux qui occupèrent le Guipuzcoa, la Biscaye et l'Alava, et ceux-là seuls reçurent des Navarrais et des Espagnols leurs voisins, le nom significatif de *Vasconicatos*, *Vascongados*, c'est-à-dire Vasconisés. Il a été employé dès 580 et semble indiquer qu'on ne les considérait pas comme de purs Vascons, des descendants du peuple ibérique dont le centre de peuplement principal était la Navarre actuelle.

J'avais envoyé au Congrès des Etudes basques qui s'est tenu à Biarritz en Septembre 1948, une courte communication intitulée: «Basques et Vascons». N'ayant pu présenter moi-même ce travail, je ne sais s'il a été lu et discuté et n'ai point cherché à le savoir. J'avoue que je n'en étais pas satisfait et j'aurais continué à m'en désintéresser si le numéro d' «*Ikuska*» de Janvier-Juin 1950 ne m'avait appris que M. Gamillscheg, éminent romaniste allemand, soutient comme je l'avais suggéré –mais lui avec preuves philologiques à l'appui–, que beaucoup d'emprunts faits au latin par l'eskuara peuvent être considérés comme antérieurs au vascon». Et M. W. Giese, résumant et discutant le livre de ce savant émet une opinion (lui se l'approche beaucoup de celle que j'avais émise: «Les Vascons subirent une forte ibérisation et ensuite une romanisation plus intense dans le Sud que dans le Nord». Quant à l'époque et aux conditions dans lesquelles s'est produite cette évolution il ne semble pas d'après le compte-rendu d'«*Ikuska*», qu'aucun de ces deux savants s'en soit préoccupé. C'est pourquoi je reprends la question en essayant de la serrer de plus près.

En l'absence de documents ou d'informations sans doute introuvable on ne peut procéder que par induction en remplaçant les Vascons dans le cadre géographique et historique dans lequel ils ont vécu jusqu'au milieu du V^e siècle.

Nous savons grâce aux historiens et aux géographes grecs et romains que le territoire occupé par les Vascons correspondait en gros à la Navarre actuelle étendue jusqu'à l'Ebre et à une partie de l'Aragon (région de Jaca). Ils bordaient aussi la côte de l'Atlantique de l'embouchure de la Bidassoa jusqu'au cap Machicaco englobant trois petites tribus: les Vardules (Guipuzcoa), les Caristes (Alava), les Autrigones (Biscaye). Les Vascons étaient des Ibères d'après tous les auteurs anciens. Ceux-ci ignoraient l'origine des tribus citées plus haut, mais leur langue ou du moins celle de certaines peuplades qui vivaient sur leur territoire n'était certainement pas un dialecte ibérique puisque Mela, Strabon et plus tard Pline se déclaraient incapables de traduire en latin ou en grec les noms de leur montagne ou de leurs cours d'eau. Il est peu vraisemblable que cette langue fût le ligure car celui-ci était encore parlé dans les Alpes à l'époque où vivaient ces auteurs et Auguste venait de réduire en esclavage les tribus ligures qui entravaient les communications entre l'Italie et la Gaule. On peut conjecturer que cette partie du Pays Basque actuel, boisée, de relief tourmenté et d'accès difficile était occupée par les descendants des clans énéolithiques qui y avaient trouvé un sûr refuge. Des groupements analogues, de même origine et probablement de même langue devaient se trouver dans l'intérieur du Labourd, en Basse-Navarre, dans la Haute-Soule et dans les vallées reculées de la Navarre du Nord, car Pline qui énumère minutieusement les peuples des Pyrénées et de l'Aquitaine ne connaît en ces lieux, que les Sybillates qu'on situe généralement dans la Soule.

Le pays des Vascons comprenait des régions assez dissimilaires.

1^o La Navarre actuelle dont le Centre et le Sud ont un climat presque méditerranéen. On y trouve de riches vallées propres à la culture du blé, de la vigne et des fruits; des plateaux assez secs où l'on peut élever le mouton, la chèvre, le cheval, le mulet et parfois des bœufs. Au Nord et au Nord-Est, la Navarre est montagneuse et boisée avec des zones de pâturages.

2^o Les Pays Basques de climat atlantique, région bien arrosée, de relief très accidenté. On y trouvait des bois importants, quelques vallées fertiles, mais de médiocre étendue. Avant l'industrialisation moderne, c'était la terre d'élection des bûcherons (*Azkolaris*) et de la culture à la laya. L'Alava seul possède dans la Rioja Alavesa de riches plaines contrastant avec les plateaux plutôt arides qui les bordent au Nord-Ouest. Quant aux côtes du Guipuzcoa et de la Biscaye, occupées dès le néolithique par des populations de marins et de pêcheurs, elles possédaient sous la domination romaine quelques petits ports: Oiasso, Flaviobriga.

Les Vascons, soumis aux Romains depuis le premier siècle av. J.-C. paraissent s'être très bien accommodés d'une domination lointaine qui leur laissait leur autonomie pour tout ce qui touchait les affaires locales: ce fut la règle de l'administration impériale jusqu'à la réforme de Dioclétien. Ils ne prirent aucune part à la révolte des Cantabres sous Auguste et profitèrent même, croit-on, de la défaite de ces derniers pour occuper une partie de leur territoire. Leur soumission paraissait tellement assurée que l'unique légion stationnée en Espagne avait son camp fort loin d'eux à Léon – qui lui doit son nom, tiré de *legio*. Aussi la romanisation fut-elle très complète dans toutes les parties fertiles de la Navarre et de

l'Alava. Elle est attestée par des vestiges de villas, des stèles, des cippes funéraires, etc., et il est à présumer, si l'on en juge par ce qui s'est passé en Gaule et en Italie que beaucoup de paroisses actuelles ont pour origine une villa vasco-romaine. Dans cette partie de la Vasconie, la majeure partie des habitants vivaient à la campagne; les villes, au nombre de 16, d'après Ptolémée paraissent avoir été médiocrement peuplées et peu industrielles. La terre appartenait surtout à de grands propriétaires qui dirigeaient eux-mêmes l'exploitation de leurs domaines. Ils y vivaient dans des villas souvent somptueuses qui ont laissé peu de traces. Elles ont été anéanties au cours des diverses invasions car, en dehors de la maison de maître, tous les bâtiments d'exploitation étaient construits en bois. Leurs vestiges que, seul un hasard heureux fait découvrir sous la charrue du laboureur, nous révèlent mieux que tous les livres d'histoire quels furent le prestige et la prodigieuse pénétration de la civilisation gréco-romaine dans toutes les parties de l'Empire. Il est piquant, à ce propos, de constater que Montaigne, ce grand admirateur des choses anciennes, ne s'est jamais douté que l'église de Moncarret, toute proche de son château, était bâtie sur l'emplacement d'une villa gallo-romaine dont la piscine, actuellement mise à jour, avec tout son appareil de chauffage souterrain intact, ferait l'orgueil d'un Rockefeller. Ces grands propriétaires séjournaient aussi parfois dans les villes voisines et y exerçaient les charges municipales qui pouvaient leur ouvrir la «carrière des honneurs». Beaucoup d'entre eux, surtout sous le Bas-Empire, reçurent des titres honorifiques ou accédèrent aux hautes fonctions administratives. Ils constituaient dans l'Etat un véritable ordre: celui de la noblesse. Nous ne pouvons que formuler des hypothèses sur ce qu'était le régime de la propriété dans les parties pauvres de la Vasconie. Il est possible qu'elle n'ait pas différé sensiblement de ce qu'elle est encore de nos jours: semi-individuelle, semi-communautaire.

Quant aux habitants des villes –de bourgs plutôt– c'était surtout des artisans obligatoirement groupés en corporations à partir du IV^e siècle, des petits commerçants, des fonctionnaires, des légionnaires retraités. Elles ne possédaient de monuments importants, de temples, de fêtes brillantes que dans la mesure où les grands propriétaires leur accordaient des largesses à des fins électorales. Tous les hommes libres étaient citoyens romains et électeurs depuis le début de III^e siècle (édit de Caracalla).

A cette époque précisément commença à se faire sentir dans toute la partie occidentale de l'Empire romain une crise depuis longtemps latente, devenue presque soudainement très grave et dont il est difficile de penser qu'elle ait épargné le seul pays des Vascons, du moins dans sa partie romanisée. Elle peut se résumer ainsi: dénatalité effrayante, manque de numéraire (on n'avait pas encore inventé le billet de banque), dévaluations répétées de la monnaie (certaines pièces d'argent de cette époque sont au titre de 2/10), désertion des campagnes, manque de main-d'œuvre, fonctionnarisme excessif, fiscalité écrasante, refus du service militaire, indifférence des masses pour les affaires publiques et, brochant sur le tout, les craintes qu'inspirait aux dirigeants le développement du christianisme – le communisme de l'époque.

Mais il convient de noter que cette époque de décadence a vu cependant s'élaborer les idées et les institutions sur lesquelles l'Europe occidentale a vécu pendant des siècles: le goût de l'unité et de la centralisation tant au point de vue politique que religieux, l'établissement de la religion catholique avec sa hiérarchie, l'administration de l'Etat par des fonctionnaires salariés subordonnés les uns aux autres par des règles précises, l'organisation du travail dans l'industrie (corpora-

tions et confréries), dans l'agriculture (exploitation directe, fermage, métayage), le droit romain qui, à partir de cette époque n'a de romain que le nom puisqu'il peut s'appliquer à tous les peuples, la langue latine populaire (*romana rustica*) dont sont issus les langues et les dialectes parlés par des millions d'hommes.

Il n'est sans doute pas excessif de penser que les Vascons romanisés ne sont pas restés en marge d'une évolution aussi importante et aussi généralisée.

Bien que tous les éléments de la crise dont on vient de parler soient liés, ainsi que leurs conséquences, n'en retenons que ce qui intéresse notre propos et les faits seulement sans tenir compte de leurs causes.

La dénatalité sévissait déjà à Rome à l'époque d'Auguste, ainsi que l'exode des campagnards vers les villes. Malgré tous les efforts des Empereurs et leurs édits sans cesse renouvelés, elle fit tache d'huile; les guerres civiles et la première invasion barbare aidant (300 à 310), elle prit dans tout l'Empire des proportions effrayantes. Beaucoup de petits propriétaires ruinés abandonnèrent leurs biens et allèrent grossir la plèbe des cités. Pour comble, les esclaves dont les guerres victorieuses avaient jadis amplement fourni les marchés devinrent très rares. On ne trouvait à y acheter que quelques Esclavons ou Slaves – c'est à cette époque que le mot *esclave* se substitua à *serpus*. Les grands domaines se trouvèrent donc partout à court de main-d'œuvre. Il en résulta pour la Vasconie romanisée des conséquences que nous pouvons déterminer sans avoir besoin pour cela de documents spéciaux car elles sont inéluctablement liées à certaines circonstances, sans considération de temps et de lieux.

1^o - Dès que la paix ou du moins un ordre relatif règnent dans une région susceptible de recevoir un développement économique soit agricole, soit industriel, cette région constitue un foyer d'appel pour les habitants généralement prolifiques des pays voisins pauvres et déshérités. Elle y recrute des ouvriers robustes et peu exigeants, des soldats mercenaires, une main-d'œuvre abondante quoique peu qualifiée.

2^o - La grande propriété est de tous les modes d'exploitation du sol celui dont la structure a le moins varié au cours des âges car elle est imposée par l'alternance des travaux saisonniers. Elle a toujours exigé une main d'œuvre permanente: esclaves, valets de ferme, ouvriers spécialisés contractuels, suivant les époques, et une main d'œuvre temporaire: ouvriers saisonniers. Jusqu'au début du II^e siècle, la première était constituée par les esclaves, la seconde par des travailleurs libres recrutés au printemps pour la période des grands travaux. Les intendants des domaines, comme ils le font aujourd'hui, traitaient avec un entrepreneur ou un chef de village qui les conduisait lui-même et assurait la responsabilité de leur travail et de leur discipline. Il est vraisemblable que ce recrutement se faisait surtout dans les régions les plus proches: la Haute Navarre et surtout les Pays Basques Vascons. Les montagnards aragonais devaient être moins nombreux, se trouvant surtout dans la zone d'attraction de *Cesarea Augusta* (Saragosse). A partir du III^e siècle s'ajouta à cette émigration temporaire une émigration permanente. En effet, la rareté de la main-d'œuvre et celle du numéraire obligèrent dans tout l'Empire les possesseurs de grands domaines à diviser ceux-ci en deux parties: la première, la réserve «indominicata», exploitée directement; la deuxième, la part des colons. Ceux-ci étaient des hommes libres. Chacun d'eux recevait un lot de terre qu'il cultivait à son profit, moyennant une redevance payée, faute d'argent, en denrées et en corvées. Il pouvait en conserver la jouissance pour lui et pour ses enfants. Il n'habi-

tait plus dans la villa: les colons se groupaient au centre des terres qu'ils avaient à exploiter, créant ainsi des villages qui devinrent plus tard des paroisses. Les esclaves et les ouvriers temporaires virent aussi leur condition s'améliorer; on leur concéda pour des raisons d'ordre économique faciles à saisir un enclos où il cultivaient des légumes, élevaient de la volaille et peut-être même un porc ou une vache. Ceci se fait encore dans beaucoup de grands domaines, même dans les Kolkozos soviétiques. Le nom bas latin de cet enclos (*barra* = clôture) serait-il à l'origine du basque *baratze*?

Quelle fut l'importance de cette double émigration? On ne saurait évidemment répondre avec précision à une telle question. Mais comme elle s'est poursuivie pendant quatre ou cinq siècles (8 à 10 générations) à une cadence probablement accélérée, on peut admettre que vers 450, date de la révolte des Vascons, une notable partie des habitants des campagnes étaient des montagnards ou en descendaient. Or, il y a de fortes raisons de penser, en raison des régions d'où ils venaient qu'ils n'étaient pas des Vascons et qu'ils parlaient une langue différente. Il en était sans doute de même des nombreux bergers au service de grands propriétaires que la crise monétaire et la rareté de la main-d'œuvre orientaient de plus en plus vers l'élevage.

Dans quelle mesure ces émigrants qui ont sans doute été en majorité les ancêtres directs des Basques actuels, distincts des Vascons par leur race et par leur langue, se mêlèrent-ils à ces derniers? La plupart étaient laboureurs et bergers. Le petites villes de la Vasconie n'ayant qu'une médiocre activité industrielle, entièrement aux mains de corporations strictement fermées, –les édits impériaux l'exigeaient– ne devaient pas chercher à les attirer. Et si l'on en juge par la façon dont se pratique de nos jours l'émigration basque, un émigré appelant à lui quand il s'est créé une situation stable sa famille, ses amis, ses compatriotes, on peut penser qu'ils constituaient des groupement assez homogènes dans les nouveaux villages vascons. Les mariages mixtes étaient sûrement rares car les Basques y ont longtemps répugné tout comme les peuples voisins à cette époque. Et voici ce que notait au XIII^e siècle Aymeric Picaut, pèlerin de Saint-Jacques, qui ne manque jamais de distinguer les Navarrais des Basques: «Les Navarrais et les Basques (Navarri et Bascli) se ressemblent et ont les mêmes caractéristiques dans leur façon de se nourrir et de se vêtir et dans leur langage mais les Basques ont le visage plus blanc que les Navarrais». Conséquence du climat? Ou bien la différence entre les descendants des Vascons et ceux des Vasconisés était-elle encore perceptible au début du XIII^e siècle?

Si les groupes d'émigrants dont il a été question conservaient dans une certaine mesure leurs mœurs, leur langue et la pureté de leur race, ils ne pouvaient, à la longue, rester imperméables à la civilisation de leurs voisins. Ils se vasconisaient et c'est pourquoi les Navarrais, probablement ceux des villes les désignèrent sous le nom de Vascongados et le Guipuzcoa, l'Alava, la Biscaye ou ils s'établirent après avoir été chassés des plaines devinrent les Provinces vascongadas. D'après M. P. Veyrin, cette appellation aurait été employée dès 580. M. Gavel pense, lui aussi, pour des raisons philologiques, qu'il faut en faire remonter l'origine aux premiers siècles du moyen âge. En effet, «c'est dans cette période seulement que le deuxième *c* du latin *vasconicatos* a pu se changer par *g*. Après il aurait été trop tard».

Cette étude est fondée sur l'idée que les Vascons n'ont pas eu dans l'Empire romain un destin différent de celui des autres peuples qui s'y étaient fondus. L'Espagne, notamment,

sauf peut-être certaines régions montagneuses, était entièrement romanisée. Et c'est un Espagnol du V^e siècle, Orose, qui a célébré avec lyrisme «cette union de races diverses, toutes parlant une langue unique et toutes reconnaissant une loi universelle à laquelle il donne le nom nouveau de Romania» (Fitz Maurice Kelly).

Sans parler de déductions philologiques dont je m'abstiens en raison de mon incompetence, l'hypothèse exposée ci-dessus permet quelques explications plausibles, sinon rigoureusement exactes.

1^o - D'abord la résistance des Vascons devant l'invasion des Wisigoths, fait unique, car la passivité des populations de l'Empire est attestée par tous les historiens. Les Vascons romanisés n'y furent certainement pour rien, du moins au début; elle est due à ces montagnards énergiques et à leurs descendants que n'avaient pas encore amollis la civilisation. Vaincus, ils se replièrent dans leur pays d'origine et, privés de leurs moyens habituels d'existence firent pendant trois siècles de la guerre et du pillage leur industrie nationale. Quant à ceux que le colonat partiaire avait transformés en agriculteurs sédentaires, il est vraisemblable que la plupart restèrent attachés à la glèbe qu'ils cultivaient héréditairement ainsi qu'à leur langue et à leurs mœurs.

2^o - C'est au cours des cinq siècles de paix romaine qu'a connu le pays des Vascons que s'est formée la langue basque qui est à l'origine de l'eskuara actuel. Le parler des immigrants, pour la plupart montagnards à semi-barbares, était peut-être celui que l'on a désigné par le terme judicieusement vague de: pyrénéen occidental. On peut admettre qu'il possédait un vocabulaire suffisamment riche pour tout ce qui concerne la vie pastorale et forestière, ainsi que les activités qui en dépendent mais il a dû nécessairement faire de nombreux emprunts pour désigner une foule de notions inconnues de ceux qui le parlaient. Emprunts à l'ibère parlé dans les campagnes, emprunts à la «romana rustica», langage des citadins et de plus en plus des paysans. Beaucoup de mots nouveaux enrichirent le parler des immigrants; quelques-uns furent adoptés par eux comme synonymes et il est possible que l'on puisse retrouver dans l'eskuara actuel des mots anciens coexistant à côté de mots empruntés. Cette langue fut celle des paysans et des bergers. C'est à eux que l'on doit une partie au moins de la toponymie et des lieux dits qui subsistent encore. Elle se maintint dans les campagnes de la Navarre et de l'Alava grâce aux colons qui y demeurèrent après la défaite et l'exode de leurs compatriotes.

3^o - On s'accorde à penser que, malgré la diversité de ses dialectes et sous-dialectes, l'eskuara présente une unité incontestable, que la souche dont ils dérivent est aussi apparente que l'est la «romana rustica» dans les langues latines. Or une langue unique ne peut se former que si certaines conditions politiques et géographiques sont réalisées. Celles-ci l'ont peut-être été à l'époque énéolithique subpyrénéens où l'on retrouve par milliers leurs sépultures. Mais on ne peut raisonnablement demander à la préhistoire de nous donner des indications sur un tel sujet. Par contre, nous trouvons à l'époque romaine une période de cinq siècles, éminemment favorable à la formation de l'eskuara en tant que langue unique et je ne crois pas qu'on puisse en trouver une autre. On peut ajouter que l'invasion de Wisigoths, la révolte et l'exode qui l'ont suivie, ont probablement sauvé d'une romanisation totale la nouvelle langue et voie de formation.

La création de celle-ci a nécessité la cohabitation prolongée des Basques primitifs avec des peuples plus civilisés qu'eux, si l'on en juge par les observations que l'on peut faire

actuellement. En effet, depuis trois siècles des milliers et des milliers de Basques ont émigré, ont voyagé à l'étranger puis sont revenus au pays natal. On a vite fait le compte des mots et même des usages qu'ils y ont importé. Il est certain que la seule conquête de l'Algérie a eu plus de résultats à ce point de vue pour le français que trois siècles de voyages et d'émigration pour l'eskuara. L'immigration gasconne, française et espagnole n'a guère eu plus de succès. Les marins gascons se sont fixés en très grand nombre dans les ports du Labourd et du Guipuzcoa aux XVI^e et XVII^e siècles. Il n'y paraît guère. Quant aux maîtres d'école, artisans, commerçants, notaires, etc., venus des pays limitrophes pour y exercer leur profession, ils sont encore de nos jours rapidement absorbés et basquisés.

4^e - La façon dont la langue basque s'est formée explique ce qu'on peut appeler sa tare originelle. Considérée dès sa naissance comme une langue de paysans, de rustres à demi-barbares, de vascongados, elle n'a jamais été employée dans un acte officiel et les fors et fueros accordés à des populations euskariennes, même par les rois de Navarre, sont rédigés soit en espagnol, soit en français, soit en gascon – ce qui est un comble !. Le basque était admis pour les procès judiciaires, mais jamais aucun jugement n'a été rédigé dans cette langue. Il faut attendre le XVI^e siècle pour la voir employée dans des œuvres littéraires et généralement pour des fins religieuses. On peut le déplorer et rappeler avec quelque mélancolie que le latin était, lui aussi, à l'origine, une langue de rustres et l'arabe celle de pauvres nomades. Mais les uns et les autres ont tour à tour conquis la majeure partie du monde civilisé, tandis que les Eskualdun vivaient pauvrement dans leurs solitudes montagnardes – cela fait une différence ... On comprend ainsi pourquoi le conquistador biscayen Ercilla a composé son «Araucana» en espagnol et pourquoi tous les Basques cultivés ont écrit leurs œuvres maîtresses en français ou en espagnol. Ils n'ont su donner à leur peuple ni une poésie épique pour laquelle la matière était surabondante, ni une littérature d'imagination digne de ce nom. L'eskuara est resté à l'abandon, au lieu de se perfectionner, comme un bel outil qu'on laisse se rouiller.

5^e - On peut constater qu'à l'heure actuelle l'eskuara continue à être parlé dans les régions où se situe le berceau de la langue primitive – d'après les idées communément admises. Le bi et même le tri-linguisme sont d'un usage fréquent dans les Pays basques, les étrangers y affluent de toutes parts et s'y fixent souvent. Cependant à quelques kilomètres des cités cosmopolites telles que Biarritz, Saint-Jean-de-Luz, Saint-Sébastien, Bilbao, l'eskuara se parle couramment et on peut présumer qu'il en sera longtemps ainsi, car s'ils continuent à être en majorité agriculteurs et bergers, les Basques trouveront dans leur antique langue des facilités d'expression et une richesse de mots techniques admirablement adaptées à leurs besoins; c'est la compensation de son origine rustique.

Pour en revenir à la question du peuplement des Pays Basques français, on peut supposer, si l'on admet les idées développées plus haut, que l'arrivée des Vascons n'a pas fait subir une transformation très profonde à la race de ceux qui les occupaient antérieurement. Il n'en a pas été de même de leur langue. Celle des nouveaux venus, plus évolués, restés en contact prolongé avec des populations romanisées est venue se fondre avec le vieux pyrénéens occidental, contribuant ainsi peut-être à la création et à la différenciation des dialectes. Ceci expliquerait un fait indiscutable mais qui n'a jusqu'ici que la valeur d'une constatation: la toponymie nous montre qu'il existe certaines montagnes, des ruisseaux, des fontaines dont nul ne peut expliquer les noms à côté d'un

nombre beaucoup plus grand de termes que l'eskuara moderne explique parfaitement.

Les Normands. – Ils se sont établis à l'embouchure de l'Adour au IX^e siècle pour remonter le fleuve et piller le Béarn, la Bigorre et le pays de Comminges sans accorder, semble-t-il, grande attention au Pays Basque. Il est possible toutefois qu'ils y aient recruté, comme ils l'ont fait ailleurs, de hardis compagnons, des pillards aventureux, païens comme eux car le christianisme ne s'était pas encore sérieusement implanté chez nous. On a suggéré que les Basques du Labourd doivent aux Normands leur initiation à la navigation en haute mer et à la chasse à la baleine. Mais on peut s'assurer que ces derniers n'ont pas plus contribué au peuplement de notre région que les Francs au cours de leurs expéditions contre les Vascons ou les Anglais lorsqu'ils établirent leur domination sur le Labourd et la Soule.

Le bref résumé historique que j'arrête ici montre combien la question des origines des Basques est complexe et confuse. Son étude est une toile de Pénélope qui se tisse et se défait sans cesse.

Dès 1139, l'auteur du «Guide de pèlerin» l'avait déjà tranchée, au goût de son temps et il est surprenant que nul historien, nul folkloriste n'ait tenté l'exégèse de ses révélations. De Humboldt, avec tout le prestige qui s'attachait à son nom donna, au début du XIX^e siècle, une explication beaucoup plus scientifique qui a encore quelques partisans. Il semble qu'en combinant les données de l'histoire avec celles de la préhistoire –encore bien incomplètes– il faille cependant renoncer à l'idée que les Eskualdun descendent directement et exclusivement des Ibères Vascons.

Il auraient pour ascendants:

1^e - Hypothétiquement, les *paléolithiques* pyrénéens qui n'ont pas émigré en même temps que le renne;

2^e - Les *néolithiques* et surtout les *énéolithiques* pyrénéens dont les préhistoriens basques, sous l'impulsion de J.-M. de Barandiaran retrouvent sur notre sol des traces de plus en plus nombreuses. Ils sont sans doute à l'origine de l'élément de base le plus important des populations actuelles;

3^e - Sur ce fonds se sont superposés et greffés, dans des proportions inconnues, depuis le XV^e avant Jésus-Christ: *les hommes de l'âge du bronze*, venus de l'Est méditerranéen par la Lybie, initiateurs de la civilisation dite ibérique; *les hommes de l'âge du fer* (Halstatt) qui paraissent avoir été nombreux surtout à l'Est du Pays Basque. Ils pratiquaient l'incinération comme l'ont fait après eux les Aquitains jusqu'à l'avènement du christianisme; les *Ibères* dont l'unité raciale et l'origine restent à démontrer –leur contribution au peuplement du Pays Basque paraît certaine sans qu'on puisse en préciser l'importance–. Enfin, il y a eu des éléments *celtiques*, *latins*, *germaniques* en très faible proportion.

Le fait que les Basques ne présentent pas d'homogénéité au point de vue crâniologique (on y trouve des dolichocéphales, des brachycéphales et surtout des mésaticéphales) ne ruine pas l'hypothèse de leur rattachement à la race méditerranéenne néolithique. Celle-ci présentait les mêmes variétés. On les trouve rassemblés dans les ossuaires de cette époque, les dolichocéphales dominant en Bretagne, les autres dans la Lozère. Tout porte à croire que dans les régions qui, comme le Pays Basque français ne sont ni des lieux de passage obligatoires ni de riches régions âprement convoitées, les descendants des populations primitives sont encore très nombreux. On s'est exagéré le rôle des guerres et des invasions dans le

passé le plus lointain. Déchelette n'hésite pas à écrire que l'âge du bronze ne se colore nullement à ses yeux de reflets sanglants. Ce n'est que vers le milieu de cet âge et surtout après l'apparition du fer que commencèrent les luttes meurtrières entre tribus fortement organisées. Les envahisseurs, généralement bien armés mais peu nombreux, réduisaient les vaincus au servage mais ne les exterminaient pas. C'est pourquoi la majeure partie des Auvergnats ne sont ni grands ni blonds, alors que leurs ancêtres, les Arvernes avaient créé le plus puissant des Etats gaulois. On pourrait citer beaucoup d'autres exemples. En ce qui concerne les Basques français, on trouve à côté de petits hommes bruns, aux cheveux frisés, semblables aux Ibères décrits par Tacite, des hommes grands, sveltes, aux cheveux châains ou blonds, tel que ceux qui sont représentés dans les peintures rupestres de Cogul, datant du néolithique espagnol: taille fine, larges épaules, jambes longues et minces. Ce type se retrouve d'ailleurs au Caucase, en Egypte et sur tout le pourtour méridional de la Méditerranée, mais moins pur, en général, que chez les Basques.

Si le problème de l'origine des Basques n'est pas encore résolu, celui de leur langue: l'eskuara ne l'est pas davantage. On affirme en se basant sur des considérations historiques qu'il n'existe pas de rapports nécessaires entre eux, que des peuples de même race peuvent parler des langues très différentes. En a-t-il toujours été ainsi? Les mœurs, les religions, les langues des populations sans nom de la préhistoire nous sont totalement inconnues et il est parfaitement possible que l'eskuara présente la même variété d'origine que le peuple qui le parle.

Une langue est à elle seule une histoire et l'eskuara pourrait, si nous savions les découvrir, nous révéler quelques-uns des modes de vie et par là, en quelque mesure, les origines de ceux qui en usent depuis des siècles. Malheureusement, l'essentiel nous manque pour étudier ce qu'on appelle «la vie des mots» en basque: une littérature riche et ancienne. Celle que nous possédons ne date guère que du XVI^e siècle et consiste surtout en textes d'inspiration religieuse. En outre, la langue, à peu près exclusivement parlée, varie de dialecte à dialecte et elle a adopté au cours de la période historique des mots latins, romans, germaniques, arabes, etc. Ceux-ci transformés par l'eskuara suivant sa phonétique propre sont parfois difficiles à identifier. Grâce à la collaboration que M. Gravel a apportée au «Dictionnaire» du P.Lhande, il est possible d'en dépister un grand nombre, mais les mots considérés comme basques ne le sont qu'au bénéfice de l'ancienneté. Il y en a certainement parmi eux de lybiens, d'ibères, de phéniciens, etc. dont l'origine ne saurait être découverte actuellement.

On serait tenté d'abandonner toute recherche dans la voie indiquée si l'on n'était soutenu par quelques réflexions encourageantes.

Le seul fait que l'eskuara existe après bien des siècles avec un vocabulaire propre très important implique une certaine fixité de ce dernier. Qu'il ait emprunté des mots étrangers pour des besoins nouveaux, qu'il en ait créé, que d'autres soient tombés en désuétude ou aient changé de sens, cela est normal. Mais il ne faut pas perdre de vue que la première condition que doit remplir une langue parlée, c'est d'être aisément comprise; or l'abus du néologisme va à l'encontre de ce but.

Ne serait-ce pas aussi faire trop d'honneur à l'ingéniosité des Basques que de les croire capables de remplacer des mots habituellement employés par eux par d'autres sans rapport avec aucune langue connue? Les différences dialectales peuvent s'expliquer soit par une pénétration vasconne plus ou moins massive, soit par des modifications phonétiques locales

ou la survivance, en certaines régions, de vocables qui se sont perdus ailleurs, pour des raisons diverses. A y regarder de près, elles sont moins importantes qu'on ne le croit communément.

Le vocabulaire commun à tous les dialectes a bien des chances de constituer sinon le vocabulaire primitif de l'eskuara, du moins un vocabulaire très ancien. Quelques sondages donnent à ce sujet des résultats assez encourageants.

Examinons d'abord les mots que nous ont conservés les auteurs grecs et latins – seuls vestiges de la plus ancienne langue parlée connue en Espagne et dans l'Aquitaine méridionale (au dire de Stabon, il existait une assez grande ressemblance entre les dialectes des deux versants pyrénéens). Sur une vingtaine de noms communs qui nous sont ainsi parvenus, six existent encore en basque:

Pline, décrivant l'extraction de l'or en Espagne, parle des longues galeries que l'on creusait dans le flanc des montagnes et que les indigènes appelaient *arrugiae*. Eskuara: *arregui*, *arrobi*=carrière.

Lausia signifiait: table, dalle de marbre. *Eskuara*: *lausa*=grande table de pierre.

Sarna, gale: même forme et même sens dans les deux langues. Askué écrit à ce propos: «D'après l'Académie espagnole, c'est un mot primitif d'Espagne, cité par saint Isidore».

Et, à propos de *silo*, trou, qui est dans le même cas: «Le basque pourrait peut-être, avec autant de droit que le latin avec le mot *sirus* et le grec avec *siros* réclamer la propriété de l'espagnol *silo* «lieu souterrain et sec» en présentant à cet effet les termes *zulo* et *zilo*». Pline donne ce mot comme commun aux Espagnols et aux Africains; aussi Philippon le tient-il pour lybio-tartesse.

La cochenille du chêne kermès était désignée sous le nom *cuscolium*.

La noix de galle qui croît sur le chêne commun et ressemble assez globules formés par la cochenille se dit en basque *kuskula*, *kuskula*. Nous avons là avec une quasi-certitude, un mot ibère passé dans l'eskuara par l'intermédiaire du latin. Quant aux autres mots cités, ils ont conservé leur signification générale mais en s'adaptant à des applications nouvelles: la gigantesque entreprise industrielle qu'était l'*arrugiae* est devenue une carrière; les dalles de marbre qui formaient le pourtour de la salle à manger de la riche villa vasco-romaine sont devenues de simples pierres plates plus ou moins quadrangulaires; la gale n'a même pas eu à changer de sens quant au silo, dont les Basques dans leur pays d'origine n'auraient pas trouvé l'emploi, faute d'abondantes récoltes, il n'est plus, modestement, qu'un simple trou.

Le plus intéressant pour nous, en cette affaire, est de constater qu'au cours des âges les dix mots considérés n'ont subi que des transformations insignifiantes tant pour le sens que pour la forme.

Parmi les nombreuses inscriptions trouvées sur des autels votifs datant des premiers siècles de notre ère dans le Comminges et dans la région tarbaise, un certain nombre paraissent être de l'eskuara. La majorité d'entr'elles ne se laissent pas traduire dans cette langue avec laquelle elles semblent cependant apparentées. J. Sacaze auquel on doit de savantes recherches sur les «faux dieux pyrénéens» assure que quelques-unes de ces inscriptions sont suspectes et d'autres fausses.

Tenons-nous en, dans notre essai de sondage, à celles qu'on peut croire dédiées aux divinités protectrices du bétail: une seule, *Erditse* est douteuse:

Ele, en eskuara moderne signifie troupeau en général. Dans *artahe* ou *artehe*, il semble bien que *art* est un radical indiquant qu'il s'agit plus spécialement du troupeau de brebis, comme dans le basque *artalde*.

Aherbelts, *aherbelste*, est le bouc noir, protecteur des troupeaux de chèvres. On dirait maintenant *akherbeltz*. Il convient noter que de nos jours encore, le bouc est considéré comme le protecteur des troupeaux dans les étables et élevé à ce titre.

Parmi les nombreux autels dédiés à des divinités doubles: *Asto Illunus* semble associer dans un même culte l'âne animal introduit en Europe par les néolithiques méditerranéens, et *Illunus* adoré en Bétique et probablement lybio-tartesse. Or l'âne «est aussi considéré comme animal protecteur du bétail. C'est pourquoi l'on dit que l'âne ne doit pas manquer dans une étable pour assurer la bonne croissance des animaux domestiques» (J.-M. de Barandiaran).

Heraus Corritsehe réunit apparemment le culte du verrat: *heraus* –ce nom lui est encore conservé en Soule– et celui de *corritsehe* qui est peut-être le génie de la montagne de la Madeleine à Tardets. Il est permis de croire, si l'interprétation proposée est exacte, que l'on se trouve en présence d'une survivance parmi les pasteurs aquitains du III^e siècle de quelques-uns des cultes de leurs plus lointains ancêtres. Que l'on n'objecte pas pour écarter cette hypothèse les nombreux siècles qui séparent les uns des autres. D'Avezac Macaya écrivait en 1823, dans son «Histoire de la Bigorre»: «Les bergers des quatre vallées qui mènent leurs troupeaux sur l'Artigue de Salabre craindraient de profaner en y portant une main sacrilège, la pierre de Tous» (Elle est dédiée à Diane, aux Sylvains et aux montagnes divines). J. Sacaze ne conte-t-il pas aussi, qu'aux environs de 1880, une vieille femme protesta avec violence lorsqu'on enleva de son village un autel de Jupiter en s'écriant: «Où veut-on que j'aïlle maintenant faire mes dévotions?»... Les rites survivent longtemps aux croyances.

Les noms basques que nous ont conservés avec de nombreuses variantes dans l'orthographe les épigraphistes des trois premiers siècles diffèrent en somme fort peu des vocables actuels. Les différences s'expliquent surtout, semble-t-il, par la tendance des Aquitains à adoucir des sons et des terminaisons qu'ils jugeaient trop rudes dans les mots primitifs. J. Sacaze fait remarquer à propos de l'autel de *Baigoriso Deo*, trouvé à Balesta: «La nouvelle légende présente une variante digne de remarquer: à la finale *tx* qui correspond au *tz* ou *ts* euskarien est substituée une finale plus adoucie: *Baigoriso*». Cette même tendance à l'adoucissement ne se remarque-t-elle pas aussi dans l'eskuara actuel, surtout chez les Souletins?

Nous trouvons dans le Guide du Pèlerin de Saint-Jacques, daté de 1139, un petit glossaire contenant des mots basques dont l'authenticité et le sens sont indiscutables:

Lavarca, chaussure grossière, - *orgui*, le pain, -*aucona*, javelot, -*Urcia*, Dieu; -*ardu*, le vin, -*aragui*, la viande, -*araign*, le poisson, -*echea*, la maison, -*iaona*, le maître de la maison, -*andrea*, la maîtresse, -*gari*, le blé, -*uric*, eau.

Des mots empruntés: «la mère de Dieu, *Andrea Maria*, - l'église, *elicera*, -le roi, *erreguia*, -le prêtre, *bela-terra*, ce qui veut dire belle terre; Saint-Jacques: *Jauna domne Jacue*».

Si l'on observe que la copie du manuscrit original faite pour le couvent de Ripoll en 1173, corrige *lavarca* en *avarca*, *orgui* en *ogui*, que *uric* est le cas objectif de *ur*, plus fréquemment usité pour une demande que le nominatif, que le bon Aymeric Picaud a éprouvé de grandes difficultés pour transcrire certains mots, comme en témoigne le monumental *bela terra*, pour *beretera* (ce *t* mouillé !) il faut reconnaître que le vocabulaire usuel du XII^e siècle ne différerait guère de celui de l'eskuara moderne. Et pourtant il s'est écoulé 800 ans depuis lors.

Il semble donc que la langue présente dans la mesure où nous pouvons la contrôler, une fixité suffisante pour qu'on puisse se risquer à y chercher des renseignements sur la vie passée des Eskualdun.

QUELQUES PARTICULARITES DE L'ESKUARA

Si l'eskuara ne possède pas une littérature suffisamment riche et ancienne pour nous permettre de découvrir l'origine et l'évolution de son vocabulaire, il présente cependant des particularités dont il est peut-être possible de tirer parti. Elles ont été définies sommairement, mais de façon très heureuses à mon sens, dans le numéro du 1^{er} Décembre 1949 de *Eusko Deya*:

«C'est une langue à flexion nette tant dans le nom que dans le verbe. Le développement de son verbe est supérieure à celui de toutes les langues. Elle manque de genre grammatical dans les substantifs. Elle conserve le système décimo-vigésimal dans la numération qui est le système que paraissent avoir employé les peuples anciens de l'Europe. sa phonétique se différencie principalement de la phonétique castillane dans la possession de trois semi-occlusives: (*ts*, *tx*, *tz*) et dans la palatalisation du *d*, du *t*, de *l* et de la *ñ*».

Parmi ces caractéristiques, il en est une qui mérite une attention particulière: c'est celle qui a trait à la possession des semi-occlusives *ts* et *tz* qu'on ne retrouve ni dans l'espagnol, ni dans les dialectes romans parlés par les voisins des Basques, ni même dans la plus ancienne langue parlée en Espagne et sans doute en Aquitaine. Nous en connaissons une vingtaine de noms communs, dont six se retrouvent dans le basque moderne, et quelques centaines de noms propres de peuples, de villes, de fleuves, de personnes, etc., provenant de diverses sources. On a prétendu que leur transcription est inexacte, mais Philipon démontre qu'elle est satisfaisante presque de tous points (Les Ibères, ch. V.). Les 150 terminaisons différentes que l'on peut relever dans l'index des mots ibères, lybiens, égéens, etc. qui termine son ouvrage se retrouvent à peu près toutes dans l'eskuara actuel, ce qui donne aux deux vocabulaires un air de parenté indéniable, d'autant plus qu'un assez grand nombre de racines paraissent présenter des analogies. La vasconisation ne saurait guère être contestée.

Mais il faut noter des différences importantes:

1^o. Certaines terminaisons caractéristiques du basque font complètement défaut dans les noms ibériques que nous connaissons: *ts*, *tz*, *oin*, *oien*, *aur*, *sto*, etc. Si l'on objecte que les auteurs anciens ont pu rendre *aitz*, *itz*, *otz* par *ax*, *ix*, *ox*, on peut répondre que ces formes sont rarissimes et très rares aussi les terminaisons *ar*, *or*, *ur*. Les sons *ts*, *tz*, paraissent spécifiquement euskariens. Le contact prolongé des Basques avec des peuples dont la langue ne les possède pas tend à en amener l'adoucissement à la fin des mots et la suppression au début. L'inscription déjà citée: *Baigoriso deo* et probablement celle de *Aherbelste* pour *Akherbeltz* montrent que la pre-

mière tendance se manifestait dès le début de l'ère chrétienne. Quant à la seconde M. Gavel écrit dans sa Phonétique de la langue basque: «Un grand nombre de mots qui commencent par z ont dû commencer autrefois par tz. La réduction du tz initial primitif à z est une loi générale qui s'est appliquée à tous les dialectes». Cette évolution se manifeste dans la langue moderne par l'existence simultanée de deux formes: *zintzur* et *tzintzur*: gosier; *zirtzil* et *tzirtzil*, dépenaillé; la forme adoucie tendant à supplanter l'autre. On prétend à tort ou à raison, que ceux qui apprennent l'euskara éprouvent autant de difficulté à prononcer correctement et sans hésitation *ametz*, chêne; *amets*, rêve; *hatz*, démangeaison; *hats*, souffle, etc., etc., que les étudiants anglo-saxons ou espagnols à dire le fameux «turlututu, chapeau pointu».

2^o- En basque, le suffixe ethnique est uniformément *ar* (peut-être emprunté à un dialecte roman); les Ibères employaient: *ètes*, *ites*, *qes*;

3^o- Beaucoup de mots basques se terminent par une consonne: une voyelle finale est très fréquente dans les mots ibères.

Qu'il s'agisse de Pompidou, Mela, de Pline, ou plus tard d'Aymeric Picaud, leurs observations portent sur la rudesse de l'eskuara, sur la difficulté de transcrire ses vocables en une autre langue. Le pèlerin de Saint-Jacques dit crûment de nos ancêtres: «En les écoutant parler, on croit entendre des chiens aboyer». Cet homme avait, certes, l'oreille délicate, il trouvait le parler des Saintongeais grossier et rude celui des Bordelais. Mais on ne peut croire qu'elle ait été offensée à ce point par des mots tels que *ogui*, *gari*, *andréa*, *echea*, qu'il cite lui-même. Il a dû en entendre d'autres, analogues sans doute à ceux qui avaient rebuté Mela et où abondaient le *ts*, les *atz*, les *kher*, *har*, etc. Bien que l'eskuara ait absorbé depuis le 12^e siècle un grand nombre de mots étrangers qui tendent à atténuer les rudes consonances primitives, il existe encore de nos jours force gens qui, au lieu de louer la mâle harmonie de cette langue prétendent que nous, les Basques, nous roulons des cailloux dans notre gorge quand nous parlons.

Il semble bien résulter de ce qui précède qu'une partie assez notable du vocabulaire de l'eskuara se distinguait nettement de celui des langues voisines, dès le début de la période historique, au moins par ses terminaisons et par certaines consonances qui lui étaient propres.

Si l'on relève sur un dictionnaire les mots terminés par *ts*, et par *tz*, il ressort d'un examen même sommaire:

1^o Qu'un certain nombre d'entr'eux ont une origine romaine, probablement bas latine: *gorphutz*, corps – *borthitz*, fort – *baratze* jardin, enclos, *botz*, voix, *lantza* venu de l'ibère lancea, lapitz, ardoise, schiste etc. Il semble que l'eskuara les ait adoptés très anciennement, en leur donnant sa terminaison caractéristique, ce qu'il n'a pas fait plus tard si l'on en juge par *aphez*, au lieu de *apetz*.

2^o Si les 350 vocables (environs) ainsi recueillis ne représentent pas nécessairement les mots les plus primitifs de la langue actuelle, il n'en est pas moins certain que tous, sauf peut-être *idatz*: écrit, écrire désignent des notions qui ne sont pas incompatibles avec une civilisation très rudimentaire.

Il n'est peut-être pas sans intérêt de remarques que l'eskuara peut exprimer à l'aide de verbes monosyllabiques de forme indéterminée ou impérative presque tous les modes d'activité des hommes primitifs: *bil* ramasser, *dei*, appel (tous deux peut-être empruntés) *gan*, aller, partir, *gal*, perdre, *has*, commencer, *haz*, nourrir, *hets*, fermer, *hil*, mort, mourir, *hel*,

arriver, *hein*, mesurer, *huts*, vide, vider, *jan*, manger, *jar*, asseoir, *jauts*, descendre, *jaunts*, revêtir, *jauz*, sauter, *jin*, venir, *jo*, frapper, *khen*, enlever, *lan*, travail, *sar*, entre, *sor*, naissance, *utz*, laisser, *zain*, garder. Quelle pauvreté révèlent également dans l'invention verbale beaucoup d'autres monosyllabes. Citons au hasard *has*, commencer, *haz*, nourrir, *hats*, souffle, *hatz*, démangeaison- *hotz*, froid, *ots*, bruit – *hotrz*, dent, *ortz*, nuage, ciel – *utz*, laisser, *huts*, vide, tous mots présentant les terminaisons typiques *tz* ou *ts*. On verra, au cours de cette étude qu'à côté de mots ayant cette même finale, coexistent dans l'eskuara des synonymes ayant plus de corps, des terminaisons moins rudes. Il se substituent souvent aux premiers. Ex *ortz* et *edoi*, nuage, *ortzantz*, tonnerre, (qui n'est plus guère employé) et *igortzuri*, *iurtzuri*.

LA LANGUE ET LA PREHISTOIRE

On peut admettre que l'eskuara, tel qu'il se parle actuellement est le résultat d'un amalgame de langues. La plus ancienne serait le pyrénéen occidental; c'est ainsi que l'on désigne le parler des néolithiques et des énéolithiques qui peuplèrent jadis les Pays basques et la majeure partie de la région comprise entre les Pyrénées, le Massif central et la Garonne.

On peut se demander quelle réalité recouvre une telle expression. Nous ne saurions, en effet, avoir la moindre donnée sur le vocabulaire utilisé par les hommes de cette lointaine époque pas plus que sur la part du langage articulé dans l'expression de leurs idées. Des exemples pris chez les peuples vivant à notre époque, mais restés en marge de la civilisation, nous invitent à la plus grande circonspection. Les Bushmen ou Boschimans qui vivent aux confins du Kalahari possèdent un vocabulaire tellement pauvre qu'ils sont obligés pour se faire comprendre de le compléter par une mimique compliquée: ils ne peuvent guère converser la nuit. Le peuple qui occupe la jungle indochinoise entre le Laos et le Fleuve rouge stupéfie nos soldats par son langage exclusivement monosyllabique. Le même son possède plusieurs significations qui ne sont rendues perceptibles que par des différences d'intonation. Chez tous les primitifs, le langage abstrait est pauvre car ils expriment leurs sentiments, leurs impulsions par des jeux de physionomie: clignements d'yeux, froncement de sourcil, haussement d'épaules, moue etc... plutôt que par des paroles. Et tout ce qui concerne les idées sur l'au-delà, le culte des morts, la magie est contenue dans des formules sacrées que seuls connaissent le sorcier et le devin; il en était déjà ainsi à l'époque des magdaléniens.

Il n'est pas possible de s'imaginer cependant que les pyrénéens occidentaux n'aient pas employé des vocables plus ou moins articulés pour désigner leurs outils et leurs armes, les animaux qu'ils avaient domestiqués, ceux qui servaient à leur nourriture, les plantes qu'ils cultivaient etc... La préhistoire nous permet de connaître avec une certaine précision ces outils, ces animaux, ces plantes. Quant à savoir si les noms qui servaient à les désigner subsistent encore dans l'eskuara moderne, c'est une autre affaire.

Il n'est guère douteux que les migrations venues de l'Afrique du Nord ont dès l'époque azilienne amené en Espagne et en Aquitaine des populations chassées de leur pays d'origine par le dessèchement de la mer saharienne, en un temps où le détroit de Gibraltar était un isthme. Des voyageurs qui ne s'intéressent pas particulièrement à la préhistoire nous décrivent leurs marches pénibles sur «les plages hérissées de coquillages fossiles» en bordure desquelles ou

trouve des tumulus, des fonds de cabanes des hommes du quaternaire, des outils taillés dans des météorites et dans des os. Les sources salées attirent chaque année dans ces régions les nomades qui amènent leurs troupeaux pour l'indispensable cure de sel.

La civilisation énéolithique –c'est celle-ci surtout qui s'est développée dans la région pyrénéenne– présentait un certain variété suivant les groupes d'origine différente qui l'ont pratiquée mais tous utilisaient un outillage en pierre polie. Celui-ci, dont on possède d'innombrables exemplaires recueillis dans les cités lacustres, les camps et les sépultures, était constitué par des haches de divers types, des burins, des pics rudimentaires, des harpons, des pointes de flèches, des fusaiotes, des aiguilles etc... les uns en pierre polie (silex, jadéite, serpentine, obsidienne, quartz, calcaire dur) les autres en corne de cerf et en os. Or, on a fait remarquer depuis longtemps que les noms authentiquement basques des outils, tranchants, paraissent dérivés de *aiz*, *aitz*, signifiant à la fois rocher et silex: *aizkora*, hache, *aihotz*, serpe, *aitzur*, pioche, *aichtur*, ciseau, *aizto*, couteau, serpette. On peut y rattacher sans doute *oratz* aiguille et *ardatz*, fuseau. On en a conclu que ces mots peuvent avoir appartenu à la langue basque primitive. Une objection sérieuse a été formulée: *aitz* se rapproche de racines indo-européennes ayant le même sens; l'une a donné le latin *ascia* qui n'est peut-être pas sans rapport avec *aizkora*. Mais la préhistoire nous apprend qu'il y a eu au néolithique un culte de la hache qui a atteint son apogée à l'âge du bronze et s'est perpétué jusqu'à nos jours sous la forme d'une superstition populaire. En Pays basque, comme dans toutes les parties de l'Europe peuplées jadis par les néolithiques, les paysans recueillaient précieusement les haches en pierre taillée qu'ils peuvent découvrir et les placent sur leur toit pour protéger la maison de la foudre. Ils les appellent d'ailleurs «pierres de foudre». En Haute-Soule, l'abbé J.M. Barandiaran a observé qu'on se sert dans ce même dessein d'une hache de fer dont le tranchant est tourné vers le ciel. Dans d'autres régions, notamment en Hongrie, lors des orages les paysans sortent dans leur cour, font tourner une hachette et la lancent à toute volée dans la direction de l'orage pour détourner celui-ci. Aux confins de l'ancienne mer saharienne –et ceci se passe de nos jours– lorsque la foudre tombe sur une dune, les nomades des alentours se précipitent pour rechercher dans le sable parfois vitrifié la météorite qui a attiré l'éclair, cette météorite dans laquelle jadis on taillait les haches et ils la suspendent à leur cou pour se protéger de la foudre (Tiellement-Azawar). Ce culte de la hache a pu répandre et perpétuer à travers les siècles parmi les hommes de toutes races un nom que l'eskuara aurait conservé sous sa forme primitive.

Les néolithiques avaient domestiqué quelques animaux: le chien, le plus ancien, la chèvre, le porc, le bœuf et le cheval, plus un certain nombre d'oiseaux. On possède même quelques notions sur l'ordre dans lequel ces animaux apparaissent au service de l'homme. Ainsi, Déchelette nous apprend que le cheval ne se rencontre pas –à l'état domestique, bien entendu– avant la fin du néolithique. Il manque presque totalement dans les villages lacustres de la Haute-Autriche. Le porc et le mouton n'ont été connus que tardivement. Par contre, l'âne, originaire de l'Afrique du Nord a été domestiqué dès la plus haute antiquité par les populations méditerranéennes.

Si les Basques ont fait partie de ces dernières, on peut donc déterminer approximativement la composition de leur cheptel au néolithique et son enrichissement progressif. Leurs animaux domestiques les plus anciens seraient le chien, l'âne

et la chèvre; ils ont probablement domestiqué le porc sur place et ont connu par la suite le bœuf, le mouton, le cheval et le mulet. Or, les noms de ces deux groupes d'animaux présentent des différences frappantes:

Or, chien, *asto*, âne, *ahuntz*, chèvre, *akher*, bouc, *urde*, porc.

Ahari, mouton, *ardi*, brebis, *achuri*, agneau, *idi*, bœuf (anciennement taureau), *zaldi*, cheval, *mando*, mulet.

On a l'impression que ces mots appartiennent à des langues différentes. A la vérité *or*, vieilli, presque désuet se dit aussi *chakur*, *urde* se dit *cherri*. Les synonymes sont nombreux en basque. Vinson croit que cela s'explique par la rareté des relations entre les tribus primitives, mais en ce qui concerne *chakur* et *cherri* il est permis de croire qu'ils ont été introduits dans l'eskuara en même temps que des variétés nouvelles de chien et de porcs ou simplement par contact avec un peuple qui désignait ainsi ces animaux.

Si l'on examine les noms: *or*, *asto*, *ahuntz* en cherchant à en expliquer le sens, je ne crois pas qu'on puisse y arriver; par contre, on peut suggérer que *urde* avec sa racine probable *ur*, évoque l'idée d'eau ou, tout au moins de lieu humide. Or le sanglier des marais était prodigieusement répandu à l'âge de la pierre polie; certains préhistoriens voient dans cet animal la souche du porc domestique. En Basque, le sanglier se dit *basurde*: porc sauvage ou porc des bois. Quand on songe aux mœurs du sanglier, le sens attribué à *urde* ne choque nullement. *Urde* serait donc une véritable épithète, un qualificatif qui a servi à désigner le porc en général; le verrat se dit *akhetz*, *akhetch* en Labourd et Basse-Navarre, *heraus* en Soule où se trouvait précisément l'autel dédié à *Heraus Corritsehe*. Ce sont des noms bien différents de ceux qui forment le deuxième groupe.

Ceux-ci sont tous terminés par *i*, sauf *mando*. Deux d'entr'eux *idi* et *zaldi* seraient, comme peut-être aussi *chakur* d'origine aryenne. Quant à *mando*, d'une racine indo-européenne *mand*: être noir, il serait passé au basque par l'intermédiaire du bas-latin. Si ces mots sont aussi anciens qu'on peut le supposer, ils pourraient bien avoir été empruntés par l'ibère, avant d'être incorporés dans l'eskuara, à la langue les Egéens. Ceux-ci sont en effet, les initiateurs de la culture ibérique, les fondateurs de Salduba (l'actuelle Saragosse) et leur langue d'après certains philologues était plus ou moins apparentée à l'Indo-européen.

Par ailleurs, si l'on admet comme origine des Basques les peuplades énéolithiques qui vivaient dans les parties les moins accessibles des Pyrénées jusqu'à l'établissement de la paix romaine, on est obligé d'admettre que si elles élevaient le chien, l'âne, la chèvre et le porc, il leur était à peu près impossible d'en faire autant pour le bœuf, le mouton, le cheval et, par suite le mulet. Elles connurent ces derniers dans les plaines de la Vasconie et de l'Aquitaine, célèbres dès l'antiquité pour leurs chevaux – bien différents du poney des montagnes basques qui semble un animal préhistorique à peine évolué. On serait donc tenté de croire que les noms du premier groupe ont appartenu à la langue primitive celle des pyrénéens occidentaux, tandis que les autres seraient empruntés à l'égéen ou à l'ibère. Cela cadrerait, en tout cas, avec ce que nous avons dit des terminaisons caractéristiques du basque et avec ce que nous savons sur l'ordre d'apparition de ces animaux domestiques.

Passons maintenant aux animaux sauvages dont les préhistoriens ont identifié de façon certaine les ossements dans les cités lacustres et dans les camps néolithiques. Les

plus répandus étaient l'ours, le blaireau, le chat sauvage, la loutre, le castor, l'élan, le bœuf sauvage, le sanglier. Il va de soi qu'on ne les trouvait pas tous dans toutes les régions. D'autre part un même nom a pu désigner des espèces voisines: cerf, daim; celui de quelques autres a disparu en même temps qu'e- lles: castor, élan, buffle. Dans les Pyrénées occidentales, on trouvait à cette époque: l'ours, déjà très répandu à l'époque paléolithique: *artz* ou *hartz*, le loup: *otso* (le hurleur), le cerf: *orkhartz*, dont le nom a peut-être été emprunté à une langue romane et basquisé – le blaireau: *arskon* ou *askenaro* (petit ours), la loutre: *uhadera*, l'écureuil: *urchintx* ou *katarde*, le sanglier: *basurde*, la chèvre sauvage ou l'isard: *basahuntz*. Tous ces noms appartiennent au type que nous avons convenu de considérer comme celui de primitif.

On pourrait objecter que le lièvre: *erbi*, le renard: *acheri* avec leurs noms terminés en *i* existaient dans nos régions dès le néolithique et même beaucoup plus tôt puisque le lièvre est remarquablement dessiné à Isturitz. Leurs noms actuels ont pû être empruntés à l'ibère: ces deux animaux intéressaient plus les cultivateurs des plaines que les montagnards et si l'on en croit Chaho qui dit que *erbi* signifie: double lèvre, ce vocable serait une épithète qui s'est substituée au nom primitif, comme en français renard à *goupil*. Le chat sauvage a en basque un nom emprunté à une langue romane. Cela se comprend aisément: le chat domestique ne date en Europe que des Croisades et c'est son nom qui, par analogie avec *basurde*, *basahuntz* a formé *basagatu* et divers composés.

La préhistoire nous renseigne de façon assez complète sur les plantes cultivées par les néolithiques. La plus ancienne est le millet qu'on ne trouve plus guère en Pays basque français et qui porte cependant encore trois noms, tous de type ancien *hagan* (commun) *chahatch* (Labourd et Basse-Navarre) *arho chehe* (Soule). L'avoine: *olho*, l'orge: *garagar*, croissent spontanément dans nos régions. Le blé *gari* (nom en *i*) a été importé plus tard et peu cultivé sans doute dans un pays alors très boisé. Il couvrait et couvre encore de vastes étendues en Navarre le pays des Vascons. *Gari* signifie aussi le blé dans la langue des Géorgiens. On ne sait si le seigle était connu. Son nom actuel *agnagu* n'est guère usité qu'en Navarre.

La cueillette des fruits sauvages a toujours tenu une grande place dans l'alimentation de l'homme primitif, et cela sous tous les climats. Nous savons que les néolithiques consommaient la noix: *eltzaur intzaur*, la noisette: *hur*, la prune sauvage: *arhan*, *aran*, *ahan*, *adan*, la pomme: *sagar*, la poire: *udare*, le gland: *eskur* (Au dire de Pline celui-ci a même servi pendant des siècles à la fabrication du pain dans l'Espagne du Nord) le raisin: *mahats* qui est beaucoup plus anciennement connu dans l'Europe occidentale qu'on ne l'avait cru jusqu'ici.

Les néolithiques ont connu deux textiles: la laine et le lin et l'art du tissage. A en juger par leur langue, les Basques ne sont arrivés qu'assez tard à ce stade de civilisation. Le lin: *liho* est désigné par un nom d'emprunt et celui de la laine: *ilhe* semble tiré du latin *pilum*. S'habillaient-ils de peaux de bête jusqu'à l'époque romaine? Cela n'aurait rien d'étonnant puisque Strabon nous apprend que les habitants des Baléares, Ibères d'origine, portaient encore de son temps des vêtements de peaux et des fourrures grossières, alors que les Ibères espagnols excellaient dans la fabrication des lainages et des étoffes légères aux brillantes couleurs qu'ils vendaient dans toute la partie occidentale de l'Empire romain.

Enfin pour en terminer avec les renseignements que la préhistoire nous fournit sur les néolithiques, nous savons qu'ils

connaissaient un métal: l'or dont ils ne se servaient d'ailleurs que pour en orner leurs colliers et le cuivre, à l'énéolithique. Piette a découvert dans le tumulus du Puy Mayou sur le plateau de Ger un grain de collier en or massif et au Pouy de la Halliade une petite lame martelée de ce même métal. Les sépultures de cette époque ont souvent été dévastées dans la région pyrénéenne –et ailleurs–, par les chercheurs d'or. Celui-ci provenait surtout des sables aurifères et était encore très abondant au début de la période historique (voir à ce sujet les citations de textes de Strabon et de Diodore de Sicile dans Déchelette). En basque *or* se dit *urrhe*, *urrrhe*. Ce nom n'est pas d'origine et il ne paraît pas non plus appartenir à un dialecte ibérique. Pline cite en effet, les termes servant à désigner en Espagne l'or sous ses diverses formes: *apistacus*: poudre d'or, *palaë*, *paluces*; pépites extraites des sables aurifères, *palacrae* ou *palacurna* (resté dans l'espagnol moderne): lingot. Aucun rapport avec *urrhe*. Peut-on en conclure que *urrhe* appartient au basque primitif?

Si nous savons quelque chose sur l'outillage, le genre de vie et les modes d'activité des néolithiques, nous ne pouvons formuler que de vagues hypothèses sur leur religion et nous ignorons tout de leurs idées et de leurs connaissances. Il est certain cependant qu'il existait des moyens de communication entre les diverses peuplades puisque le commerce entr'elles était très développé: la diffusion des haches en serpentine, en jadéite, en obsidienne fort loin des lieux où l'on trouve ces roches, celle de l'ambre et de l'émeraude connue sous le nom de callais le prouvent surabondamment.

Pour commencer, il faut de toute nécessité savoir compter. Il est probable que les hommes ont commencé à se servir pour cela de leurs doigts. La numération basque semble avoir été quinaire à l'origine. En effet, les cinq premiers nombres: *bat*, *biga*, *hirur*, *lau* ou *laur*, *bortz* ou *bost* diffèrent nettement des quatre suivant: *sei*, *zaspi*, *zortzi*, *bederatsi* et de *hamar*: dix (les deux mains comptées sans doute)². On se trouve ici en présence de vocables présentant les mêmes caractères que ceux des animaux domestiques les plus anciennement connus, les uns à terminaisons variées, les autres à finale uniforme: *i*. Mais en raison même du rôle que joue la numération dans les échanges entre peuples différents des intrusions d'éléments étrangers se produisent forcément. Ainsi, à propos de *bat*: un, R. de Azkué écrit dans son dictionnaire: «Il existe un numéral *eka*: bat qui fait partie de *hameka* –onze, dix plus un–. Différentes raisons font croire qu'autrefois on a pu l'employer au lieu de bat: 1^o il existe aussi dans le sanscrit; 2^o le *t* comme finale de mots (surtout après une voyelle) est impropre à la phonétique basque. Rares exemples dans d'autres mots, sauf onomatopées et vocables exotiques». *Biga*, lui aussi semble être d'origine sinon latine, du moins indo-européenne. En somme, sur les cinq premiers nombres, *bortz* serait du pyrénéen occidental, *hirur*, *lau*, aussi, probablement, *bat* et *biga* restent fort douteux. L'origine romane de *sei* certaine, encore qu'il faille tenir compte d'une vieille forme *seir*, signalée par M. Gavel, subsistant dans *seirak* et difficilement explicable. La terminaison *i* de *sei* pourrait bien avoir pour origine l'analogie avec *zaspi*, *zortzi*, *bederatsi*. Ces derniers ont-ils été empruntés aux Ibères?

La numération basque est vigésimale comme celles des Celtes et, paraît-il, celle des anciens peuples d'origine indo-

2. Les Esquimaux du Grand Nord, qui n'ont presque jamais de contacts avec les Européens et qui en sont encore à l'âge de pierre, usent dans leur numération de «l'homme compté» =20 (tous les doigts). Au delà de 3 ou 4 «hommes comptés», 60 ou 80, ils ne réalisent plus le nombre, devenu synonyme, pour eux, de: une grande quantité».

européenne. Elle procède jusqu'à cent par multiples de vingt: *hogoi*, *hogeï* (mot en i) sans présenter de lacunes. Son caractère primitif est attesté par deux faits: 1^o *ehun* désigne à la fois le nombre 100 et le métier à tisser comme si ce mot à son origine un sens peu précis: un grand nombre. 2^o *mille* et ses multiples sont empruntés au latin.

En somme, on a l'impression que les Basques se sont longtemps contentés d'une numération fort restreinte, à la mesure de leurs besoins sans doute. Elle a adopté des termes empruntés aux peuples avec lesquels ils se sont trouvés en rapport, termes dont l'origine est parfois impossible à déterminer. La base quinaire semble encore se distinguer assez nettement par ses terminaisons.

L'étude de l'eskuara suggère des remarques analogues en ce qui concerne la mesure du temps. La plus significative se rapporte assurément à la conception de la semaine. Dans tous les dialectes basques orientaux, avec des variations insignifiantes de forme et sans qu'aucun doute puisse subsister sur leur signification exacte, les trois premiers jours sont: *astelehena*, premier jour ou commencement de la semaine, *asteaskena*, dernier jour ou fin de la semaine. Celle-ci a donc été primitivement de trois jours. Faut-il voir là une application des propriétés magiques attribuées au nombre 3 par les primitifs méditerranéens, croyance dont on retrouve encore les traces dans la philosophie, l'art, la religion, les traditions? Le mois aurait-il eu dix semaines, une pour chacun des doigts servant à la numération? Connaît-on aucun peuple, ancien ou moderne dont la semaine compte trois jours? Laissons à d'autres le soin de répondre à ces questions.

Quoiqu'il en soit, elle en a eu sept par la suite. «L'usage de la semaine de sept jours était déjà général sous l'Empire romain à la fin du 2^e siècle (Reinach-Orpheus p. 187). La transformation de la semaine basque est peut-être antérieure à cette date, pense M. de Barandiaran. Elle ne s'est, en tout cas pas faite sans difficultés et les noms des quatre derniers jours n'ont pas la belle homogénéité de ceux des trois premiers: *ortzeguna*, *osteguna* jeudi – jour du ciel, du tonnerre correspond au jour de Jupiter des Latins – *ortziralea*: vendredi même racine que précédent, mais sens obscur. Quant au samedi, son nom varie suivant les dialectes jusqu'à présenter des différences considérables: *larunbata*, *ebiakoitz*, *igakoitz*, *irakoitz*, *neskacheguna*. Enfin, le dimanche *igandea*, sans doute de *igan* passé, paraît avoir un sens analogue à celui de *asteskena*.

Le mois: *ilabete*, va d'une pleine lune à la suivante, le sens du mot l'indique clairement. Le radical *il* qu'il contient se retrouve fréquemment dans des noms appartenant à l'ancienne langue de la Péninsule ibérique. Le dieu *Illun* des Aquitains était probablement d'origine égéenne. Si *il* qui entre dans sa composition signifiait lune comme en eskuara, on pourrait risquer quelques étymologies curieuses, sinon exactes: *Illun*: nuit serait la lune divine, protectrice, cette déesse de la nuit dont les Latins ont traduit le nom par Noctiluca et à laquelle on rendait un culte dans la Bétique orientale. *Egun*, le jour, s'opposerait à *Illun*, la nuit, étant la contraction de *Eki-un*: le soleil propice, le dieu du jour. Les noms *goiz*: matin, *arats*, soir *gau*, nuit représenteraient l'élément basque primitif. Historiquement, rien ne s'oppose à ce que la notion et même le nom du mois aient été empruntés par les Pyrénéens occidentaux aux Egéens, le premier peuple civilisé avec lequel ils soient entrés en contact. Pour ce qui est des noms du soleil, de la lune, du jour et de la nuit on peut croire comme pour *aizkora* et pour la même raison qu'ils ont appartenu à la langue la plus ancienne des Méditerranéens. Ils représentent les objets d'un

culte universel que, celui de la hache, son origine semble se confondre avec celle des premières civilisations.

L'année se dit en basque *urthe* qui signifie aussi abat d'eau, inondation. On pense aux Egyptiens qui faisaient coïncider le début de l'année avec la crue du Nil. Mais il vaut mieux supposer que pour les pasteurs néolithiques ce qui comptait surtout c'était le retour de la saison des pluies qui font reverdir les herbes. Citez les Mexicains d'avant la conquête espagnole, l'année commençait le 23 février avec la pousse de la nouvelle herbe. Dans les Pyrénées occidentales, il n'y a point de saison sèche et de saison des pluies bien tranchées, il s'en faut, et le mot *urthe* ne peut y avoir le sens indiqué. Il faut aller jusque dans le Sud de l'Espagne et dans l'Afrique du Nord, aux confins du Sahara surtout pour que *urthe* justifie son sens euskarien. Là, en octobre et dans les deux mois qui suivent s'abattent, en effet, les grosses ondées qui ressuscitent et font reverdir miraculeusement les campagnes poussiéreuses et brûlées. Dans toutes les religions antiques nées sur le pourtour de la Méditerranée, ce phénomène grandiose a donné naissance à des mythes et à des cérémonies d'un symbolisme souvent très poétique. Les Basques auraient-ils conservé dans leur langue le souvenir du séjour des lointains ancêtres sur les rives du Sahara ou du moins sur celles de la Méditerranée? Tiennent-ils le nom *urthe* des Egéens venus comme eux en Espagne par l'Afrique du Nord où celui-ci appartiendrait-il à l'ancienne langue des Méditerranéens?

Les vocables basques examinés jusqu'ici, tous d'usage courant, devraient être normalement les plus anciens de l'Eskuara. Ils désignent, en effet, les outils, les animaux, les plantes, les rudiments de connaissances de l'époque la plus reculée sur laquelle nous ayons des informations assez précises. Un grand nombre d'entre eux semblent appartenir par leurs terminaisons très caractéristiques à une langue différente de celle qu'on parlait en Espagne et en Aquitaine du 6^e siècle av. J.C. au 4^e siècle de notre ère, à en juger par les vestiges qui en subsistent. Il n'y a aucune raison de croire que ces mots, sans parenté avec aucune langue connue se soient substitués à des vocables plus anciens qui auraient entièrement disparu ainsi que leurs dérivés.

On peut objecter qu'un certain nombre d'entre eux se retrouvent cependant dans l'hébreu, le copte, le sanscrit, le suomi, le géorgien. Les philologues contemporains inclinent à croire à l'existence d'une langue méditerranéenne, peut-être celle des néolithiques, antérieure à toutes celles que l'on parle en Europe et dans l'Asie Mineure. La préhistoire ne saurait proposer de solutions sur un tel sujet. Elle a établi cependant avec certitude que, placés dans des conditions de vie à peu près identiques, les premiers hommes ont partout trouvé des solutions semblables pour résoudre leurs difficultés. Partout, ils ont fabriqué des outils de même nature et de formes analogues, passé par les mêmes étapes dans la voie du progrès. Dans toute l'Europe, en Chine et jusque dans l'Afrique et l'Amérique du Nord, les outils préhistoriques que l'on recueille sont des grattoirs, des burins, des pointes de javelots ou de flèches, des haches etc... façonnés suivant la même technique, à quelques détails locaux près.

Le synchronisme des divers stades de la civilisation humaine est impossible à établir, mais ces stades sont toujours à peu près les mêmes. Le commerce apparaît avec certitude au néolithique où il se pratique sur des zones très étendues. Il ne peut guère se concevoir sans une certaine similitude de langage, du moins à ses débuts. L'étude des mots qui devraient appartenir au vocabulaire primitif de l'eskuara ne

permet pas d'affirmer que celui-ci dérive directement d'une langue aussi ancienne, mais elle n'exclut pas la possibilité de survivances dans ce vocabulaire de termes lui ayant appartenu.

On peut même admettre que son originalité et son isolement actuels, en tant qu'idiome, lui viennent précisément de ces survivances.

Si l'on veut poursuivre la recherche des origines et des mœurs des Euskaldun par l'étude des mots usuels de leur langue, on se heurte à des difficultés qui ne tiennent pas seulement à l'étendue du vocabulaire à examiner, mais aussi au manque presque absolu de soutien historique.

On peut à la rigueur, considérer *ahuntz* et *asto* comme appartenant au pyrénéen occidental puisque les néolithiques ont connu ces animaux et que, par suite, leur nom a pu survivre dans le basque actuel, étant par ailleurs d'un type différent de ceux des plus anciennes langues connues. Mais sur quelles raisons se fonder pour supposer que tel ou tel autre mot peut appartenir à l'eskuara primitif, alors qu'on n'a aucune notion ni sur son origine, ni sur son ancienneté?

Ne jetons pas le manche après la cognée: une hypothèse médiocrement fondée n'a guère de valeur, il est vrai, mais un faisceau d'hypothèses concordantes en a une, à condition qu'elles ne soient point trop hasardeuses et surtout qu'on ne leur donne pas de coup de pouce pour les mettre à l'alignement.

On distinguera dans l'étude qui suit trois sortes de mots:

1^o Ceux dont la terminaison ne se retrouve pas dans les mots actuellement connus de la famille dite ibérique. On cherchera les raisons qui pourraient permettre de les rattacher à la langue primitive, à l'eskuara archaïque.

2^o Ceux dont la terminaison se retrouve dans les noms ibériques et les raisons qui peuvent laisser croire qu'ils ont appartenu à l'ibère.

3^o Les noms composés – la langue basque en a formé comme les autres, à toutes les époques. Les uns peut-être fort anciens, d'autres récents. En raison de cette incertitude, il n'en sera tenu compte que très exceptionnellement.

Le nom du peuple basque: *Eskualdunak*.

Le nom que les Basques se donnent à eux-mêmes: *Eskualdunak* ne nous éclaire guère sur leur origine. On n'est même pas d'accord sur sa signification. La meilleure définition qui en a été donnée est sans doute celle de Azkúé: «*Eskualdun*, de *eskuara dun*». D'après cet auteur «n'est pas *Euskaldun* quiconque ne possède pas la langue basque, quand même il serait de race pure... Nos ancêtres n'eurent pas recours à un autre terme pour se désigner eux-mêmes». Phonétiquement, le passage de *eskuara dun* à *eskualdun* est parfaitement admissible. Mais, fait observer M. Gavel «Il ne faut pas oublier que le mot *eskuara* pour désigner la langue basque n'est qu'une altération propre au Labourd et à une partie de la Basse-Navarre, de la forme la plus ancienne *euskara* conservée dans une grande partie du pays basque espagnol Cf. le souletin *uskara*. La racine du mot est donc *eusk*; *ara* est un suffixe d'origine latine (variante populaire de la forme classique *aria*). Dans la partie du pays basque la plus soumise aux influences castillanes, le suffixe *ara* est remplacé dans ce mot par son équivalent castillan *era*; *euskera*. Or l'élément *eusk* présente une analogie singulière avec la racine *vask* du mot latin *vasco*. Il y a donc présomption en faveur de l'interprétation du mot *euskara* comme signifiant: «façon de parler des Vascons».

Si l'on admet les idées exposées dans un chapitre précédent sur la formation du peuple basque et de l'*eskuara* qui est à l'origine de la langue actuelle, on peut suggérer que les Vascons d'origine ont pu désigner sous le nom d'*Euskes* ou quelque chose d'approchant, les immigrants qu'ils ont appelés par la suite *vasconicatos*, *vascongados*. *Euskes* était peut-être le nom que ceux-ci se donnaient à eux-mêmes. Il y aurait eu ainsi dès les 5 premiers siècles de notre ère une distinction: *Vascons*, *Euskes* analogues à celle qui existe encore de nos jours entre *Gascons* et *Bascons*: Gascons et Basques, noms dont le radical est le même. Les suffixes romanisés *ara* et *era* ajoutés à *euske* s'expliqueraient tout naturellement par la vasconisation des *Euskes*. On peut se demander toutefois à quelle époque les Basques ont eu le sentiment à la fois net et collectif de l'originalité que leur conférait leur langue. L'auteur du Guide du Pèlerin (1139) qui distingue toujours Navarrais et Basques (Navarri et Bascli) en soulignant leurs traits de ressemblance semble ignorer l'existence d'un nom qui leur fût commun. Peut-être n'existait-il pas encore. On a proposé d'autres explications d'*Eskualdun*. Il en est de plausibles et d'ingénieuses, mais en l'absence de tout texte décisif sur l'origine de ce nom, son ancienneté ne peut être prouvée, encore moins datée.

L'Homme. – Son corps, ses facultés, ses qualités et ses défauts, etc.

Les noms usuels relatifs aux diverses parties du corps de l'homme, à ses facultés, à ses activités diverses devraient, au moins pour une part notable, appartenir à l'eskuara primitif. Il en est certainement ainsi mais par quels moyens les discerner avec quelque sûreté? Le philologue le plus averti peut trouver dans ce vocabulaire bien des problèmes difficiles à résoudre, par exemple la curieuse formation des mots suivants: *begi*, œil; *behari*, oreille; *behatz*, ongle; *bekhain*, arcade sourcilière; *bekho*, visage; *belar*, front; *bephuru*, sourcil; *beso*, bras; *belhaun*, genou. En raison de mon incompétence en cette matière, je me bornerai à relever quelques particularités plus directement en rapport avec mon sujet:

1^o L'abondance des noms en *tz*, *ts*, *tch* – dans les termes servant à désigner les diverses parties du corps: *adats*, chevelure; *atz*, *behatz*, ongle; *beatz*, pouce; *bihotz*, cœur; *ertze*, intestin; *hortz*, dent; *gantz*, panne, gras; *sahets*, flanc; *gaitz*, maladie; *hatz*, démangeaison; *hats*, souffle, etc...

Les divers dialectes en possèdent de particuliers, en assez grand nombre: *autz*, *ahutz*, joue (Lab); *alkhuts*, muscle; *ugat*, salive (id.); *garkhotche*, nuque (S.)

2^o Les noms à terminaisons rares dans les langues ibériques ne manquent pas non plus et présentent souvent un caractère très primitif: *ao*, *aho*, bouche; *hun*, *huin*, cerveau ou moelle; *oin*, , pied; *soin*, corps; *so*, regard; *ahur*, poignée; *bekhain*, arcade sourcilière; *bizar*, barbe; *bizkar*, dos; *bulhar*, poitrine; *eztul*, toux; *guibel*, foie; *lepho*, cou; *odol*, sang; *sabel*, ventre; *sudur*, nez; *zintzur*, gorge; *zain*, veine, tendon, nerf.

3^o Les noms en *i* sont assez nombreux. Chose curieuse, ceux de tous les organes des sens, sauf un, *sudur*: nez, appartiennent à ce type: *begi*, œil; *behari*, oreille; *mihi*, langue; *erhi*, doigt. On peut citer aussi parmi les plus communément employés: *eztari*, gosier; *iphurdi*, derrière; *thili*, mamelle; *zauri*, blessure; *eri*, malade; *osagari*, santé, etc...

Il semble que nous retrouvons dans les mots servant à la nomenclature du corps humain les deux idiomes dont nous avons déjà signalé la juxtaposition, mais, ici, le résidu de la langue primitive paraît particulièrement important. On peut même percevoir dans ce vocabulaire des traces de l'évolution

de l'eskuara sous l'influence d'une langue qui est peut-être l'ibère plus ou moins romanisé. Bornons-nous à en donner quelques exemples :

Le basque a un mot pour désigner le corps: *soin*. «Un très grand nombre ne lui donne actuellement ce sens, dit Azkué, qu'en parlant des vêtements». Il a été remplacé, en effet, dans le langage courant, par le latin *corpus* basquisé en *gorphutz* très anciennement à en juger par le *g* initial et par sa terminaison. Pour désigner l'âme, on a emprunté à la même langue *anima* qui est devenu *arima*. Or *anima* signifie souffle, vie. Les textes les plus anciens, nous montrent que le souffle a longtemps été, identifié avec l'âme elle-même: «J'ai cru voir en ce jour les morts et la demeure d'Hadès: déjà mon âme était errante au bord de mes lèvres», dit Hector (Héride, Chant XV). Il n'y a aucune raison de penser que les démarches de l'esprit de nos plus lointains ancêtres n'aient pas été analogues à celles des autres hommes se trouvant à peu près au même stade de civilisation qu'eux. On peut donc admettre que le monosyllabe *hats* (du plus pur type primitif) a désigné à l'origine, le souffle, la vie, l'âme Mais à mesure que les idées des Euskaldun s'enrichissaient et se précisaient au contact de peuples d'une civilisation plus avancée que la leur, il leur a fallu de nouveaux moyens d'expression: *arima* a désigné l'âme, *aire*: l'air, *bizi*, la vie, *hats* ne conservant plus que son sens concret: haleine, souffle. Etant donnée l'origine des mots empruntés, il est probable qu'ils ont été incorporés dans la langue au contact des Vascons plus ou moins romanisés d'Espagne et des Aquitains du Sud-Ouest de la France.

Le monosyllabe *atz* de type primitif, signifie actuellement patte dans *lauhazka* (à quatre pattes), doigt, ongle d'animal, trace, race. A en juger par son dérivé: *atzema*, mettre la main dessus, saisir, il a désigné anciennement la main.

Il est extraordinaire que *atz* ait pu conserver jusqu'à nos jours, de façon même partielle, des sens aussi nombreux et différents. Ceux-ci étaient peut-être marqués dans la conversation par l'intonation employée, comme chez la peuplade indo-chinoise dont nous avons parlé plus haut. La nécessité de se faire comprendre par leurs voisins les Ibères a obligé les Basques à substituer à *atz* dans l'usage courant: *esku* pour désigner la main, *erhi* pour le doigt, *behats* pour l'ongle. Quant à la race, on a pris l'habitude de dire: *arraza*, vocabulaire emprunté au roman. On remarque que deux des mots de substitution: *esku*, *erhi*, semblent à cause de leur terminaison appartenir à cette langue que nous croyons retrouver presque partout à côté d'une langue de caractère différent et probablement plus ancienne.

Cet idiome où les terminaisons *i* et *u* paraissent fréquentes ne s'est pas contenté de fournir à l'eskuara primitif les mots rendus nécessaires par le développement de la civilisation –rôle joué surtout plus tard par le latin et les dialectes romans– il lui a donné de nombreux synonymes: ex. *gaitz*, maladie, et *eri* (tasun), *zintzur*, gosier et *eztari izter* cuisse et *azpi*. Dans ce dernier cas on note même une tendance à la spécialisation: *izter*, *ichtér* s'appliquant à la cuisse de l'être humain, *azpi* à celle des animaux. Même cas, pour *thiti*: mamelle et *herape*, mamelle de la vache.

On croit pouvoir déceler, en outre, l'existence de mots que la langue nouvelle a fait disparaître plus ou moins complètement. Ex. *garbal*, chauve *garbal*, toupet de cheveux, *garkotche* (S) nuque, *garondo* (L) cou, *garzeta*, nuque (BN) dérivent tous de *gara*, tête. Or, dans *gara* se trouve *gar* qui, la toponymie le prouve, appartient à la plus vieille des langues pyrénéennes. Il renferme une idée d'élévation, de hauteur. La tête a donc été primitivement appelée *gara* pour la même raison que

le vieux français la désignait sous le nom de chef. Or *gara* a été aussi complètement éliminé par *buru* (mot en *u*) que *chef* l'a été par *tête*. Ces emprunts et ces substitutions, cette recherche de la précision étaient une nécessité absolue pour l'eskuara primitif. La même tendance se manifeste de nos jours avec les mêmes résultats. Beaucoup la déplorent parce qu'elle altère la pureté de la langue et augmente encore la proportion déjà forte d'éléments étrangers qu'elle contient. Nos plus lointains ancêtres contemporains des Egéens et des Ibères auraient pu en dire autant. Il reste encore, malgré une évolution dont les origines sont si lointaines et dans la seule partie du vocabulaire dont nous nous occupons ici, bien des mots à sens multiples et sans rapport entr'eux, d'une homonymie parfaite. Ils attestent l'extraordinaire résistance du basque et sa prodigieuse stabilité. Ex. *zain* signifie suivant les cas: nerf, tendon, veine et même gardien: *oihantzain*, garde forestier; *ola* petit signifie: tempe, poulx, planche, cabane et forge. Une étude portant sur l'ensemble de l'eskuara permettrait de donner beaucoup d'exemples semblables. Cette constatation n'est pas un médiocre argument en faveur de l'extrême ancienneté d'une partie de son vocabulaire, des conditions de vie qu'il implique et du respect du passé qui caractérise l'Euskaldun.

L'étude des mots se rapportant aux facultés de l'homme, à ses qualités et à ses défauts, à ses diverses activités ne fait que confirmer ce qui précède. Les mots de caractère primitif abondent dans ce vocabulaire. Il a été question des monosyllabes verbes ou noms d'action: inutile d'y revenir. Quant aux mots abstraits, c'est un lieu commun que de signaler leur petit nombre. Il est peut-être plus intéressant de constater la rareté de ceux qui se terminent en *ts*, *tz*: *aberats*, riche, peut-être d'origine; *antze*, capacité; *herkhetz*, droit juste; *erritz*, désir, passion; *amets*, rêve; *ahatz*, oubli. On en trouve également très peu dans les dialectes. Un fait significatif est que le vocabulaire dont il s'agit, quoique pauvre, possède 8 adjectifs pour désigner la faiblesse corporelle, 4 pour exprimer la force physique. Il y a aussi des synonymes pour les mots signifiant: alerte, vif, actif, svelte. Les préoccupations dominantes de la race sont soulignées par cette constatation. Peut-on conclure de la rareté des mots en *tz*, *ts*, servant à désigner sentiments, et défauts que les Basques primitifs ont enrichi leur vocabulaire devenu trop pauvre en faisant des emprunts à la langue d'un peuple ou de peuples plus évolués qu'eux-mêmes?

La religion - Les Basques français actuellement très bons chrétiens et catholiques fervents sont restés, en raison de leur isolement et peut-être aussi de leur dispersion, païens jusqu'au IX^e siècle. Le Guide du Pèlerin semble indiquer, au début du XII^e siècle, que leur conversion était récente et n'avait guère modifié leurs mœurs: «Les Navarrais impies et les Basques avaient coutume non seulement de dévaliser les pèlerins allant à Saint-Jacques, mais de les chevaucher et de les faire périr». Leur comportement en 1139 ne s'était guère amélioré et Aymeric Picaud (auteur présumé du Guide) demandait au Saint-Père d'excommunier les chefs de certaines grandes familles qu'il désigne et qu'il considère comme les instigateurs et les bénéficiaires des attentats commis contre les pèlerins La découverte du tombeau de l'apôtre de Compostelle daterait de 830, l'essai d'évangélisation de saint Léon se situe, lui aussi vers la fin du IX^e siècle. C'est donc approximativement vers cette époque que les Basques se sont convertis au christianisme. Toujours au témoignage du «Guide», ils appelaient Dieu: *Urcia* (le dieu du tonnerre) nom qui sent le paganisme. *Jaingokoa* réduit souvent à *Jainkoa*, *Jinkua*, qui traduit assez exactement: «Le Très haut» serait donc une appellation relativement moderne. Cet attachement

de nos ancêtres à leurs croyances primitives montre bien leur caractère obstinément traditionaliste.

Mais, au fait, quelles étaient les croyances des Eskualdun antérieurement à leur conversion? On n'a trouvé sur tout le territoire des Pays Basques français qu'un seul autel élevé à une divinité païenne, un dieu local et pastoral sans doute: *Heraus Corritsehe* à Tardets. Et le vocabulaire relatif aux croyances religieuses et aux rites ne nous renseigne guère. L'emprise du christianisme a été telle que, comme dans tous les pays catholiques, il dérive entièrement du grec ou du latin. Il présente cependant des survivances extrêmement intéressantes: elles se rapportent, en effet aux trois actes religieux les plus anciens que l'humanité ait connus: *ehortz*(etak) funérailles, *othoitz*, prière, *eskontz*, mariage, trois vocables de type ancien ce qui n'est peut-être pas un effet du hasard.

Ehortz (etak) de *ehortz*, ensevelissement. (Le pluriel etak aurait-il été employé à l'imitation de «funérailles»?). En s'en tenant aux noms purement basques, on peut reconstituer une cérémonie funèbre des plus simples: le défunt *hila* est conduit à la fosse: *zilo* ou *hobi*, le corps, sans doute porté à bras n'est pas enfermé dans un cercueil –celui-ci n'a pas de nom commun à tous les dialectes– mais un linceul *mihise*, l'enveloppe. Rien dans ce mot ne nous permet de conjecturer quelle matière constituait ce suaire. Le cortège de parents et amis qui suivent le corps faisait entendre ses lamentations: *obilots* en Labourd (littéralement bruit autour de la tombe). Tous les peuples méditerranéens de l'antiquité ont pratiqué ce dernier rite. Il est décrit de façon précise et émouvante dans *l'Illiade* (Chant XXIV) et il a survécu en Corse sous le nom de *vocero*. Le cimetière *ilherri* date au plus tôt de l'époque chrétienne puisque c'est alors seulement que l'on commença à grouper les sépultures dans un terrain consacré par la religion. «Il est possible que la sépulture familiale ait été désignée plus anciennement sous le nom de *baratz* que l'on applique actuellement aux cromlechs et à des tombes préhistoriques supposées païennes» (Barandiaran). Les anciens géographes grecs les attribuaient aux Ibères, en expliquaient même la signification symbolique, mais ils ne nous ont pas transmis le nom sous lequel elles étaient connues *Baratz* doit être emprunté au bas-latin..

Rien dans le vocabulaire purement basque relatif aux funérailles n'indique que nos ancêtres pratiquaient l'incinération des morts comme le faisaient les Ibères et les Aquitains. Chez ces derniers, elle était de règle même pour les défunts de condition modeste; leurs cendres étaient enfermées dans des urnes très démocratiques: des pots à graisse «Les paysans de la Chalosse, du Béarn et de la Bigorre en rencontrent fréquemment sous leur pioche en creusant des fossés ou en taillant des baradeaux». Les peuples qui se sont succédé dans la région pyrénéenne depuis le néolithique final ont pratiqué tour à tour l'ensevelissement et l'incinération. La conservation dans le vocabulaire de *zilo* et de *hobi* pour désigner la fosse, le premier emprunté à l'ibère, le second peut-être au gascon à une époque plus tardive semblerait indiquer que les Basques sont restés fidèles à leur coutume primitive: l'ensevelissement. Mais si la cérémonie funèbre a gardé toujours son nom ancien: *ehortz*, des mots probablement ibères semblent indiquer que des rites nouveaux y ont été introduits ou que ceux qui existaient déjà ont reçu des appellations empruntées à cette langue.

Othoitz: prière. Ce mot a actuellement un sens très précis et étroitement rattaché aux croyances religieuses. Nous savons que, dans les sociétés primitives, le sorcier à la fois prêtre et devin, seul dépositaire des formules sacrées et des incantations magiques jouait un grand rôle dès l'époque mag-

dalénienne. L'examen du sorcier dessiné dans la grotte des «Trois frères» (Ariège) ne laisse aucun doute à ce sujet. Mais il nous est naturellement impossible d'avoir la moindre idée de ce que fut la prière, pas plus que les cérémonies qui l'accompagnaient, chez nos plus lointains ancêtre. Prières et liturgie ne comportent actuellement que des termes empruntés au latin et au grec. Le devin porte en basque le nom *d'azti* qui se retrouverait en sanscrit. Celui du prêtre: *beretter* au XII^e siècle, réservé de nos jours au bedeau, celui *d'aphez*, nom actuel du prêtre viennent sans doute le premier de *presbyter*, le second *d'abbé*.

Eskontza: le mariage. L'Eglise catholique a substitué dans les cérémonies nuptiales ses rites propres à ceux dont usaient les Basques avant leur conversion au christianisme. De ces rites, nous ne savons rien pas même s'ils ont existé car il est possible que le caractère religieux donné à l'union de l'homme et de la femme soit un effet du progrès de la civilisation. Ibères et Aquitains étaient monogames, d'après les géographes et historiens latins. Rien dans l'eskuara n'indique qu'il en ait été autrement des Basques. Le vocabulaire, réduit à *eskontza*: le mariage, à *eztei*: noces, auxquels s'ajoutent des mots composés: *eskonguei*, *guizonguei*, *emazteguei*: les fiancés, le fiancé, la fiancée, le dot: *eskontsari* ne nous renseigne guère. Les usages qui survivent encore dans certaines communes, les réjouissances qui précèdent et suivent la cérémonie religieuse n'ont rien de spécifiquement basque.

En somme, les noms *ehortz*, *othoitz*, *eskontz*, d'apparence archaïque, paraissent avoir été en quelque sorte vidés de leur contenu primitif. Les noms basques qui subsistent pour désigner les rites et les réjouissances qu'ils impliquent semblent avoir été incorporés dans l'eskuara, au fur et à mesure des besoins sans que nous puissions avec certitude découvrir leur origine. Il n'est peut-être pas absurde de croire qu'ils sont ibères ou celtibères.

La famille. – Malgré l'action dissolvante de la civilisation moderne, la famille possède encore en Pays Basque une solide organisation et elle continue à être la cellule fondamentale de la société.

L'étude du vocabulaire qui s'y rapporte montre cependant qu'elle a subi de grandes transformations au cours des âges. Aux mots: *etchekoak*, *etchadi* «ceux de la maison» qui servent encore parfois à la désigner, on préfère *familia* emprunté aux langues romanes et qui exprime mieux la conception actuelle. «*Famille*, écrit Littré, vient d'un mot sanscrit *dhāman* (maison) qui a donné *faama*: la mutation du *d* en *f* est normale. Le sens étymologique montre par quels degrés le mot *famille* est venu à signifier: les membres de la maison unis par les liens du sang». L'auteur du Guide du Pèlerin était frappé de voir que «chez les Navarrais toute la maisonnée, le serviteur comme le maître, la servante comme la maîtresse, tous ensemble mangent à la même marmite ... et ils boivent dans le même gobelet». Le sens tout féodal qu'il avait de la hiérarchie sociale en était violemment choqué. On ne saurait contester que le mot *etchekoak* exprime parfaitement la conception de la famille telle qu'il l'avait sous les yeux.

Mais il semble bien que l'étude de l'eskuara nous en révèle une autre, beaucoup plus restreinte, sans doute plus ancienne, et assez analogue cependant à celle que l'on s'en fait de nos jours. Nos ancêtres les plus éloignés paraissent, en effet, n'avoir eu ni esclaves, ni domestiques. Il n'y a pas de nom en basque pour désigner l'esclave; *muthil*, domestique, est un emprunt et *neskato*, servante, un diminutif de *neska*, fille. En outre, si l'ensemble des parents se dit: *ahaideak*, les collatéraux: beau-frère, belle-sœur, cousin, cousine, portent de noms

tirés directement ou indirectement du latin: *koinata, kusi, kusi*. Ils n'auraient donc été intégrés qu'assez tard dans la famille qui, primitivement comprenait: *l'etchecho jaun*, maître de la maison, comme indique clairement son nom, *l'etchecho andere*, maîtresse de la maison, son égale, avec laquelle il partage son autorité. Il est le père: *aita*, elle est la mère: *ama*, deux mots qui pourraient être les plus anciens du vocabulaire humain. Ne sont-ce pas, à peine modifiés, les imitations des premiers balbutiements de l'enfant en tous pays? On les retrouve, surtout le second, dans un grand nombre de langues primitives.

Les enfants: *haur* (ak), les frères et sœurs, *anaï, arrebak*: les oncles et tantes *osaba* (k), *isaba* (k); les nièces et les neveux *iloba*(k), tous de filiation directe du même sang complètent la famille. Le gendre *suhi*, la bru *erreina* qui y sont incorporés par alliance, portent, le premier un nom en *i*, la seconde un nom dérivé d'une langue romane. La race se dit: *atz, hatz*: l'étranger: *atze* ou *arrotz*. Une particularité curieuse et difficilement explicable est la distinction établie entre la sœur du frère: *arriba* et la sœur de la sœur: *ahizpa*, distinction qui n'a rien de théorique car le plus petit gamin la fait sans jamais se tromper.

On remarque dans les mots: *arriba, ahizpa, alaba, osaba, isaba, iloba, ahaïde*, déjà cité, *alhargun*: veuf, des mots ou des radicaux en agglutination: *ah, alh ba*, dont le sens est impénétrable. Ils doivent être très anciens et nous prouvent de façon évidente que la solide organisation de la famille basque et son caractère restreint ne datent pas d'une époque récente. Cela explique bien des choses touchant la conservation de la race et celle de la langue. Le fait que le nom donné au gendre et à la belle-fille diffèrent totalement de ceux qu'on donne aux cosanguins, encore que *suhi* soit basque, paraît particulièrement significatif à cet égard.

L'organisation Sociale.— Les *Eskualdun* constituent indiscutablement un peuple; ils n'ont jamais formé une nation, encore moins un Etat unifié. Leur langue ne possède aucun mot pour désigner: le gouvernement, le roi, la république, la loi, etc... Si elle en a eu pour dire: *clan, tribu*, ils ont disparu. Elle ne procure aucun indice sur l'existence de classes sociales; les titres de noblesse tant dans la partie française que dans la partie espagnole du Pays Basque sont d'origine étrangère. Les vocables *aïtonak, aïtonensemeak* (qui a un bon père, fils d'un bon père) ne présentent aucun caractère d'ancienneté. Le second a probablement donné naissance au fameux *aïtonensemeak* dont le moins qu'on puisse dire est que le peuple n'en use jamais. Les *fors* et les *fueros*, d'ailleurs tous postérieurs au XI^e siècle portent des noms étrangers et ne sont pas rédigés en *eskuara*. L'étude approfondie de ces textes permettrait peut-être de découvrir quelques éléments de l'organisation politique et sociale des Basques. Des usages très anciens y sont, en effet, codifiés, mais ceux-ci sont communs à un grand nombre de collectivités du moyen âge. Tout au plus, pourrait-on souligner l'importance dans les *fors* et les *fueros* basques de tout ce qui touche à la liberté individuelle et à la perpétuation de la famille.

L'autorité de *l'etchecho jaun*, chef de famille et propriétaire est sans doute la seule qu'aient connue nos ancêtres. Au-dessus, plus lointaine, s'exerçait celle du *biltzar, biltzarre*, l'assemblée des représentants des *etchecho jaun*. C'est l'une des plus anciennes formes de gouvernement que l'on connaisse: elle est déjà décrite dans *l'Odyssée* au chant VIII (Conseil des Phéaciens dans le palais d'Alcinoüs) et a subsisté en Pays Basque français jusqu'à la Révolution.

Malgré leur individualisme et leur amour passionné de la liberté, les Basques ont cependant —et leur langue en témoi-

gne—, le sentiment d'une hiérarchie indispensable à toute vie sociale. Le chef: *aintzidari* exerce l'autorité: *men*, sur ses subordonnés: *menekoak, eskupekoak* (ceux qui sont sous la main). De même le maître, le patron: *nausi, nagusi, buruzagui* dirige ses ouvriers: *languile* (contraction de *lan eguile*, faiseur de travail). L'idée de camaraderie entre compagnons: *lagunak* est exprimée par le suffixe *khide*: *adiskhide*. Il est piquant de constater que si l'*eskuara* n'a pas de nom pour désigner l'esclave ou le domestique il n'en a pas davantage pour dire libre, liberté. Cette idée ne peut s'exprimer, comme plus haut celle de subordination, que par de médiocres périphrases: *esku-bide, bere eskuko*, etc., qui s'opposent à *eskupekoak*. Les néologismes créés par les Basques espagnols n'ont pas encore été adoptés de ce côté-ci de la frontière où on continue à dire: *libro, libertatea*. Il est difficile de formuler en *eskuara* pur une défense, une interdiction, une prohibition; par contre, un vocabulaire riche et nuancé permet d'exprimer ce qui est permis: *zori, zilegui, haizu* (mots en *i* et en *u*, il est vrai).

La pauvreté de la langue basque en ce qui concerne l'organisation sociale paraît significative, quand on la compare à la richesse relative en mots d'allure très ancienne que l'on constate à propos de la famille. Elle semble indiquer que les Basques ont longtemps vécu en petites communautés, dirigées par les chefs de famille et par les anciens. Ils ne possédaient pas l'esprit politique au sens étymologique du mot. On objectera que *iri*: ville, *herri*: pays sont du pur *eskuara*. On se demande à quelle, réalité concrète a pu correspondre *iri* dans le Pays Basque français où il n'y a jamais eu de villes euskariennes; il n'en était pas de même pour les Vascons. Quant à *herri* son sens est des plus élastiques: pays, région, village. Ces deux mots sont très vraisemblablement d'origine ibérique comme presque tous ceux que nous avons cités plus haut notamment: *buruzagui, nausi, aintzidari*. A propos de ce dernier, qui semble désigner spécialement le chef militaire, «qui marche en avant», un bascologue réputé le décompose ainsi: *aintzin* (prononciation populaire du latin classique *ante*) *ari* suffixe d'origine romane comme *ara, era, aria*. Ceci vraisemblablement au moment de la révolte des Vascons, mués de pasteurs et d'agriculteurs en guerriers.

LA VIE MATERIELLE

L'habitation. — *Etchea*: la maison. Ce nom, si doux au cœur de tous les hommes a, dans celui des Basques, une résonance particulièrement profonde. Leur chant préféré évoque une petite ferme aux murs blanchis à la chaux, bâtie au sommet d'un coteau, entre quatre chênes, non loin d'une source qui chante. Son humble propriétaire y vit en paix libre et heureux; c'est là qu'il mourra s'il ne perd la raison. Un atavisme aux origines lointaines a, de tout temps, poussé ceux de notre race à suivre l'ordre que Dieu lui-même, selon le poète, donna jadis aux hommes:

*Vous ne bâtirez point de villes dans vos plaines,
Ruches de nations, fourmilières humaines,
Où les hommes, du ciel perdant l'impression,
S'agitent dans le trouble et la corruption;
Mais vous élèverez vos maisons ou vos tentes
Au milieu de vos champs, et des autres distantes,
Pour qu'au lit du vallon, au revers du coteau
Chacun ait son soleil, et son arbre et son eau.
Que vos corps trop voisins ne se fassent pas ombre.
Que vous multipliez sans haïr votre nombre*

*Et que sur votre tête, un grand morceau des cieux
Des merveilles du ciel, entretienne vos yeux.*

LAMARTINE.
(«La Chute d'un ange», v. 6030 à 6041.)

Le génial poète ne révèle-t-il pas dans ces vers à tout Euskaldun bien né, imprégné de l'amour de la famille et de la liberté, les mobiles secrets et inexprimés –plus économiques et historiques– qui ont dirigé la vie de ses ancêtres et souvent le conduisent lui-même. Non, il ne descend pas de peuples «bâtisseurs de villes»; son ascendance se trouve parmi les premiers sédentaires, mi-pasteurs, mi-cultivateurs dont il continue le genre d'existence dans une région qui, d'ailleurs, n'en permet guère d'autre.

La maison, telle qu'on la construit de nos jours, surtout en Labourd, est d'un type assez récent: XVI^e siècle – et son évolution est bien connue du XII^e siècle jusqu'à cette époque. Primitivement, elle fut bâtie en bois, ce qui n'a rien d'étonnant dans un pays couvert de forêts. L'existence du nom propre: *Harretchea*, *Arretchea*, maison en pierre ne s'expliquerait pas si, à une époque difficile à dater avec précision, la possession d'une telle maison ce nom ne se trouve que rarement en français et dans les dialectes romans où abondent cependant les appellations tirées de *maison* et de *pierre*: Maisonneuve, Pierrefonds, Maysonnave, Casavielle, Pierrefitte, Peyrehorade, etc... Les noms des maisons basques sont souvent très anciens, quelquefois mêmes difficiles à expliquer. Comme dans toute l'Aquitaine, ils servent à désigner la famille qui les habite; celle-ci est souvent mieux connue sous ce nom que sous celui de l'état-civil.

Le vocabulaire purement basque relatif à *l'etche* nous montre combien elle a dû être rudimentaire à l'origine et, chose curieuse, semblable aux huttes néolithiques découvertes en Allemagne dans un état de conservation suffisant pour en distinguer le plan. Très différente de celles que bâtissaient les Celtes et des massives constructions en pierres des Lybio-Egéens d'Espagne et du Portugal. Elle ne comportait, en effet, que deux pièces. Un vestibule largement ouvert sur l'extérieur: *eskaratz* et une pièce à feu, *sukhalde* séparées par une cloison en bois: *holtze*, *oltze* (de *ola*, planche). Pas d'étage, pas de chambres, pas de cheminée car si *khe*, fumée est basque, *khe bide* ne l'est pas et moins encore *chiminea*. On abritait les animaux dans un étable: *hei*, souvent surmontée d'un fenil, *sabai*. Il est permis de penser que l'expulsion des animaux du *sukhalde* pour les loger à part est un raffinement qui n'a guère pu se produire qu'au moment de la vasconisation de Basques primitifs, ce qui expliquerait les noms *hei* et *sabai*. Même en Labourd, où on ne peut invoquer les conditions climatiques pour justifier un tel usage, le paysan tient, encore de nos jours, à abriter son bétail sous le toit commun: *hegatz*, chats ont encore trop souvent libre accès dans la cuisine – comme d'ailleurs, dans beaucoup d'autres régions.

On entre dans la maison par une porte, *athe*, en franchissant le seuil: *alhatz*. La maison primitive avait aussi une fenêtre: *leiho*, abri, on peut se demander s'il a toujours eu son sens actuel. Le vocabulaire des noms usuels, non composés, relatifs à l'habitation est à peu près complet si l'on y ajoute: *habe*, poutre, *heraitz*, étau, *giltz*, clef. Il faut reconnaître que la plupart sont du type que nous avons convenu de considérer comme le plus ancien et qu'ils permettent de reconstituer une demeure de caractère très rudimentaire. Enfin, si l'on tient compte de la tendance très marquée et très ancienne de l'eskuara à adoucir le *tz* et le *ts* dans les mots d'usage courant, on

peut se demander si, avant d'être appelée *etche*, la maison n'a pas été *etze* ou *etse*.

Le mobilier. – Est-ce parce que leurs pères en ont été, privés pendant des siècles que les Basques modernes aiment tellement les meubles massifs, cossus qui garnissent une pièce au point de l'encombrer?

L'Eskualdun primitif se contentait d'un lit *ohe*, *ohatze* et d'un siège grossier en forme de banc: *alkhi*. Le lit correspondait bien au sens propre du mot: *nid*. C'était un amas de paille on de feuilles sèches étendues à même le sol. Nous pouvons être assurés que *mahain*, table, *kadera*, *kadira*, chaise, *arka*, coffre, *armario*, armoire, tous mots d'emprunt n'ont pas été substitués à des vocables plus anciens désignant ces mêmes objets ou d'autres analogues. Le Guide du pèlerin nous décrit, en effet, un intérieur gascon de son temps et nous savons que la Gascogne «riche en pain blanc et en excellent vin rouge» était un pays opulent et civilisé par rapport au nôtre, son plus proche voisin pourtant. «Assis autour du feu, écrit Aymeric Picaud, les Gascons ont l'habitude de manger sans table et de boire tous au même gobelet. Ils n'ont pas honte de coucher tous ensemble sur une mince litière de paille pourrie, les serviteurs avec le maître et la maîtresse».

Alasi (Soule et B. N.), *alhatz* (Labourd), vaisselier, laisserait supposer qu'il existait dans ce misérable intérieur un meuble, sans grande ressemblance sans doute avec celui qui fait actuellement l'orgueil des ménagères basques et où l'on renfermait la vaisselle.

Mais que pouvait-on bien y mettre? L'auteur du Guide nous montre les Navarrais du XII^e siècle «mangeant à même la marmite les aliments qui y ont été mélangés, et cela avec leurs mains, sans se servir de cuillers». Comme leurs voisins les Gascons, il usent tous du même gobelet. Mœurs vieilles de plusieurs siècles, peut-être de quelques millénaires car l'étude du vocabulaire relatif aux ustensiles de ménage nous les montre en effet réduits à la marmite: *eltze*, au chaudron: *bertz*, à la broche: *guerren*, à une grande cuiller: *chalhi* que les Labourdins nomment *buruntzalia*, au gobelet: *opor*, à l'écuelle: *gophor*. Les noms de ces deux derniers pourraient bien être des emprunts au bas-latin, ce qui limiterait les ustensiles primitifs à ceux précisément qu'ont connus les néolithiques. On faisait du feu au centre de la hutte, le foyer étant constitué par de grosses pierres servant de support au chaudron ou à la marmite. Le nom actuel de la crémaillère pourrait se rapporter à cet usage car *laratz*: crémaillère peut être interprété: *lar*, grand, volumineux, *atz*, pierre. Le pétrin *arska*, a dû être en pierre à l'origine comme semble l'indiquer son nom. Il en existe encore de ce genre, notamment en Dordogne, mais ils ne servent plus que de bassins ou d'auges pour les bestiaux.

Adonné à l'élevage, les Eskualdun ont possédé de tout temps un matériel très complet pour recueillir le lait et fabriquer le fromage: la jatte *abatx*, un vase à traire de forme aussi originale que pratique: *kaiku*, *apatx*, *mazpil*, suivant les lieux, la grande chaudière: *bertz* où l'on fait cailler le lait et où l'on prépare le «breuil»: *zembera*. Le fromage, *gazna* est égoutté sur des éclisses: *zimitz*. La cruche en bois: *zura* qu'on voit encore parfois en Soule et en Basse-Navarre est certainement beaucoup plus ancienne que celle de terre cuite: *pegar* ou la *ferreta* en bois cerclé de fer ou de cuivre, portant toutes deux des noms dérivés de langues romanes. Quant aux moyens d'éclairage, le seul qu'aient connu les anciens Basques est la torche: *zuzia* (contraction de *zu-ziria*, bâton à feu).

Si l'on ajoute aux ustensiles énumérés ci-dessus quelques crochets en bois: *kahatak*, des corbeilles: *otharre*, *zare*,

un soufflet formé d'un tube: *hausko*, *haspo* (de *hats*, souffle), des torchons: *oihalak*, *chatarrak* on aura une idée assez exacte du mobilier primitif des Basques tel qu'on peut se le représenter à l'aide de leur langue. Son origine remonte de toute évidence à l'aurore même de leur civilisation et ce n'est pas par un effet du hasard que les mots servant à désigner les ustensiles les plus anciens ou les plus typiques présentent un caractère archaïque.

Le bois, la pierre et la terre cuite ont longtemps constitué la matière première employée à la fabrication d'un grand nombre de ces objets et leur usage est loin d'être abandonné encore de nos jours. Les formes traditionnelles se sont, elle aussi, maintenues dans une certaine mesure: par exemple, le pot en terre dans lequel paysans basques et béarnais conservent la graisse et le précieux «confit» de porc a, au XX^e siècle, rigoureusement la même forme que celui dans lequel les Aquitains, dès le VI^e siècle av. J.-C., déposaient les cendres de leurs morts. Les innombrables exemplaires qu'on en a trouvés dans les tumulus de Ger n'étaient sans doute que des ustensiles de cuisine transformés en urnes funéraires. Par contre, le vase caliciforme et le curieux vase polypode des énéolithiques pyrénéens n'ont plus été reproduits: c'est tout au plus si certaines poteries modernes de style soi-disant basque, paraissent s'en être inspiré, par recherche d'originalité bien plus que par tradition. Si l'on pouvait recueillir dans les sépultures du Pays Basque français un mobilier funéraire complet et bien conservé, il serait intéressant de le comparer à la reconstitution tentée au moyen de la langue.

Le vêtement. – Le plus ancien texte vraiment explicite que nous possédions sur la façon de se vêtir de nos ancêtres date du début du XII^e siècle et se trouve dans le «Guide du pèlerin»: Les Navarrais portent des vêtements noirs et courts qui s'arrêtent au genou, à la mode écossaise. Ils ont des souliers qu'ils appellent *avarcas*, faits de cuir non préparé et encore muni de poil, qu'ils attachent autour de leurs pieds laissant le dessus du pied nu. Ils portent des manteaux de laine de couleur sombre qui tombent jusqu'au coude, frangés à la façon d'un capuchon et qu'ils appellent «*asias*». (*Saia*, c'est la saie gauloise. Actuellement ce mot signifie jupe, robe). Il est à remarquer que l'auteur du Guide ne parle pas du costume féminin; peut-être ne se distinguait-il guère de celui des hommes. La façon de s'habiller des Navarrais était donc à cette époque sensiblement la même que celle que nous décrivent (sommairement) les chroniqueurs qui nous ont raconté les invasions des Vascons, et que celle des Ibères; les auteurs anciens nous montrent ceux-ci, allant tête nue, revêtus d'un ample manteau noir en laine ou en poil de chèvre. Par contre, les femmes avaient l'habitude de porter un manteau de laine sur une robe d'étoffe légère, parfois brochée et teinte de vives couleurs. Leur coiffure était d'une complication et d'une recherche extraordinaires. Les Navarraises qu'a rencontrées le bon pèlerin n'étaient sans doute pas de la même condition que la «dame d'Elche» qui a servi de modèle à la merveille de la sculpture ibérique et leur goût pour le raffinement de la toilette et l'imitation des modes étrangères, goût que leurs descendantes possèdent à un haut degré était réduit à néant par leur pauvreté.

L'étude de l'eskuara conduirait à penser qu'un seul vêtement: *athorra* (actuellement chemise) a longtemps suffi aux Basques. Les mots *soineko*, vêtement, *jaunskura*, vêtement de femme ont un sens très général; *burukoa*, coiffe, *guerrikoa*, ceinture et quelques autres du même genre s'expliquent aisément et ne présentent aucun caractère d'ancienneté. On peut se représenter l'Euskaldun antique vêtu de l'*athorra* et chaussé de l'*abarka*. Remarquons toutefois que ces deux mots pou-

raient bien se rattacher à l'ibère qui a un assez grand nombre de mots terminés en *ra* et un très grand nombre terminés en *ka*. Comme les Ibères qui les avaient civilisés, les Basques ne connaissaient pas les vêtements ajustés: pantalons, vestes, chaussures, etc...; la braie est gauloise. Nous sommes conduits à penser que *athorra* a désigné primitivement la tunique flottante que l'on portait sous le manteau. Peut-être ce mot en a-t-il fait disparaître un plus ancien désignant un vêtement du même genre en peau ou en fourrure. Mais comment *athorra* a-t-il pu, dans ces conditions servir à nommer la chemise dans la langue moderne? Celle-ci est d'un usage relativement récent: on assure qu'Isabeau de Bavière est la première reine de France qui en ait porté. La grande révolution industrielle du siècle dernier l'a vulgarisée. Il ne faut cependant pas remonter très loin dans le passé pour apprendre que dans les bonnes familles paysannes, on se léguait précieusement d'une génération à l'autre, un très petit nombre de chemises en toile de Hollande, il est vrai (du moins en Labourd). On ne les revêtait que dans les grandes occasions. Conformément à une évolution fréquente dans toutes les langues, il a pu y avoir pour *athorra* passage d'un sens général: vêtement à un sens particulier et restreint: chemise. C'est ainsi qu'en français: viande, employé jusqu'à la fin du XVI^e siècle pour désigner l'ensemble des aliments, tout ce qui se mange, a fini par ne s'appliquer qu'à une nourriture de choix: la chair des animaux. Il est vraisemblable que lorsque les Basques en se civilisant ont porté des costumes de plus en plus complets, ils ont donné à leurs nouvelles acquisitions des noms composés ou empruntés conservant pour le plus précieux, celui qui par ailleurs ressemblait le plus à la tunique primitive le nom ancien de: *athorra*.

L'eskuara distingue la chemise de femme: *manthar*, de *athorra*, chemise d'homme. *Manthar* dérive très probablement du latin populaire qui a donné *mantou*, *mantel*, en gascon, *manta* en provençal. Cet emprunt qui date peut-être de la période de vasconisation permet de supposer que la tunique féminine se différenciait de celle de l'homme; par sa longueur sans doute.

Chez les Basques, comme chez les Ibères, les hommes allaient tête nue. Le béret est d'un usage récent et les divers noms qu'il porte: *gapelu boina* sont empruntés au gascon, à l'espagnol ou au français: *buneta*. Le *burukoa*, coiffure des femmes porte au nom de sens très général et peu évocateur. L'*abarka* décrite avec tant de précision par le Guide n'a rien de spécifiquement basque, pas même le nom sans doute. C'est la plus ancienne chaussure que l'on connaisse. L'*Odyssée* (Ch. 14), nous montre Eumée, l'esclave d'Ulysse, la découpant dans une peau de bœuf munie de ses poils, mais «artistement colorée». Les Souletins donnent aux souliers le nom de *oskiak*. En auraient-ils emprunté l'usage à leurs voisins immédiats: les *Osquidates*?

Pour tout ce qui touche au vêtement et à la parure, il en est des Basques comme des autres peuples: Ils sont tributaires de la mode qui a introduit dans leur costume des nouveautés nombreuses et dans leur langue des noms pour les désigner. Toutefois, en raison de leur esprit traditionaliste, de leur pauvreté et de leur isolement ils ont résisté plus que leurs voisins et il est remarquable qu'ils aient conservé dans leur vocabulaire un assez grand nombre de mots que l'on peut considérer comme appartenant, sinon à leur langue primitive, du moins à leur langue, très ancienne qui est peut-être l'ibère.

L'alimentation. – Les végétariens se plaisent à donner en exemple le cas des Basques qui, nourris de laitage, de légumes et consommant fort peu de viande, sont cependant répu-

tés pour leur agilité et leur vigueur physique: c'est une explication un peu simpliste. Il est de fait que, jusqu'à ces dernières années, le pain de froment ou de maïs, le lait, le fromage, quelques légumes et des fruits presque toujours cuits, un peu de porc ou de morue constituaient leur alimentation journalières. Leur langue fournit un curieux témoignage sur l'ancienneté de cet état de choses. L'ensemble des aliments se dit *jan-hari* (de *jan*, manger) mais la viande, le poisson et même les œufs constituent le *jaki*, qu'on ne mange qu'en petite quantité. Une certaine parcimonie dans l'usage des mets les plus substantiels ou les plus délicats n'a rien de spécifiquement basque, mais cette distinction établie par l'eskuara entre les aliments suivant la quantité qui doit en être consommée lui appartient sans doute en propre. La nourriture de nos ancêtres paraît avoir été, si l'on en juge par leur langue, celle d'un peuple de pasteurs pratiquant un peu d'agriculture. Le vocabulaire relatif au lait et à ses dérivés est, en effet, riche et dans l'ensemble de caractère ancien: quelques termes cependant paraissent avoir été empruntés au bas-latin: *esne*, *ezne*, lait; *gasna*, *gazna*:fromage; *gaztan*, lait caillé (ces deux derniers ont même racine que le latin *caseum*): *gachur*, petit lait; *zembera*, fromage blanc. On ne saurait dire si le beurre est connu des Basques depuis très longtemps. Le mot *guri* qui le désigne en certaines régions signifie, en effet: beurre, mou, graisse. La tendance actuelle est de ne lui conserver que son sens de qualificatif: mou, *burra*, mot d'emprunt désignant le beurre, et *urin*, peut-être emprunté aussi, la graisse. La préparation du beurre nécessite un matériel assez compliqué; il se réduit en Pays Basque à l'*esne joitekoa*, la baratte de diverses formes qui a longtemps suffi à la production d'un beurre médiocre et de mauvaise conservation. L'appareillage moderne, de plus en plus répandu, porte des noms français plus ou moins déformés. Seuls les ustensiles servant à la fabrication et à la conservation du fromage sont désignés par des vocables presque exclusivement basques et déjà cités.

La viande la plus habituellement consommée par les Eskualdun, comme aussi par leurs voisins les Béarnais et les Gascons, est celle du porc; le bœuf, le veau et le mouton étaient jusqu'à une époque toute récente, réservés aux repas d'apparat. Le porc abonde dans toute la région pyrénéenne où les forêts de hêtres et de chênes permettent de l'élever à peu de frais. Il fournissait déjà à l'époque romaine des jambons réputés. Les diverses parties de cet animal, les préparations qu'on lui fait subir et les ingrédients qu'on emploie s'expriment en un vocabulaire d'apparence ancienne dans son ensemble: *gantz*, panne; *chingar*, lard; *guizen*, gras; *gatz*, sel; *gatzar*, sel gemme. On y rencontre quelques mots en *i*: *azpiki*, jambon, *odolki*, boudin, *guinarri*, maigre de porc. Quant à *lukainka*, saucisse, il vient du latin, peut-être par l'intermédiaire du béarnais.

Les viandes se mangent rôties: *erraki*, nom verbal de *erre*: brûle, cuit, ou bouillies: *egosi* de *egos* bouillir. Les sauces, ragoût, daubes, etc. n'ont pas de noms basques.

Jusqu'au XVI^e siècle, époque où le maïs a été importé dans le Sud-Ouest de la France, les Basques consommaient du pain de froment: *ogui*, mais bien plus souvent sans doute le *zenphor*, pain grossier fait avec une farine non tamisée. Le *talo* a ensuite tenu pendant 300 ans une large place dans l'alimentation de nos paysans. C'est une galette préparée avec de la farine de maïs, sans levain, et cuite sur ou devant les braises du foyer. Le Pays Basque français a connu le maïs par l'intermédiaire des Béarnais et des Gascons: le nom *talo* est visiblement tiré de *taulo*,: planche en gascon (à cause de la forme plate que l'on donne à cette galette). La confection du *talo* en pleine montagne, par un berger qui l'assaisonne à l'ai-

de de la graisse bouillante coulant d'un morceau de *chingar* grillé à la flamme d'un grand feu de bois, au bout d'une baguette pointue, évoque irrésistiblement les premiers âges de l'humanité.

Le légumes sont pour la plupart d'importation relativement récente, non seulement en Pays Basque mais dans toute l'Europe. On n'en consommait guère jusqu'aux Croisades et surtout jusqu'à la découverte de l'Amérique. Les Eskualdun ont connu le chou: *aza*, divers haricots: *ilhar*, *etcheilhar* ou *etchilar*: petit pois, la lentille: *dilista*. La plupart des autres légumes portent des noms d'emprunt ou d'origine douteuse. Cette question sera étudiée plus à fond, à propos des plantes cultivées.

Les fruits – exactement les mêmes que ceux que connaissaient les néolithiques: *aran*, prune; *sagar*, pomme; *udare*, *madari*, poire; *eltzaur*, *intzaur*, noix; *hur*, noisette, etc...; un condiment: *ozpin*, vinaigre; des boissons: *arno*, *ardu*, vin; *sagarardo*, cidre; *garagardo*, bière, complètent à peu près le vocabulaire purement basque relatif à l'alimentation. Il ne nous apprend pas grand'chose et cela est normal car des peuples vivant dans des régions qui présentent des ressources analogues se nourrissent de façon presque semblable et l'évolution en pareille matière est fort lente. Dans certains coins reculés du Pays Basque et même du Béarn et de l'Aragon, on continue à manger les mêmes aliments qu'il y a plusieurs siècles et toujours préparés de la même façon. La persistance d'un assez grand nombre de mots du type ancien dans cette partie du vocabulaire montre cependant que nos ancêtres vivaient assez isolés. Une de ses lacunes présente à ce point de vue un intérêt particulier. Il s'agit de l'huile: *olioa*, dont le nom est évidemment tiré du latin: *oleum*. Comment s'expliquer que les Eskualdun, surtout ceux de la Péninsule, aient pu ignorer l'huile jusqu'à l'époque de la romanisation de l'Espagne? L'olivier prospérait en Bétique, en Lusitanie et dans la vallée de l'Ebre plusieurs siècles avant notre ère. On faisait un grand commerce des olives et de l'huile qu'on y récoltait; Pliny en vante la qualité. Est-il raisonnable de supposer que le nom primitif de l'huile – si elle en a eu un – ait disparu, alors que ceux du lait, du vin et de tant d'autres aliments se sont conservés jusqu'à nos jours? Nous savons que les néolithiques méditerranéens ne connaissaient d'autres corps gras que les graisses d'origine animale parce que, à l'époque de leurs migrations, la culture de l'olivier était encore localisée en Asie Mineure. On peut admettre que leurs descendants, réfugiés dans les hautes vallées des Pyrénées occidentales ont continué à se servir de graisse jusqu'au moment où le développement du commerce consécutif à l'établissement de paix romaine ou leur séjour dans les plaines leur fit connaître l'huile dont ils adoptèrent le nom latin. Ils n'en continuèrent pas moins à se servir surtout de la graisse pour leur alimentation tout comme les Aquitains. On sait que le parallèle passant par Bordeaux et Genève délimite approximativement en France la cuisine au beurre et la cuisine à la graisse, la vallée du Rhône et la Provence demeurant fidèles à la cuisine à l'huile gréco-romaine. L'Aquitaine gallo-romaine avec ses grands centres: Toulouse, Agen, Bordeaux, Périgueux a adopté la langue et la civilisation latines, mais l'usage de la graisse s'y est maintenu depuis la période préhistorique.

Les métiers – Les artisans sont rares dans les sociétés primitives: chaque famille tend à se suffire à elle-même. Les femmes broient le grain, filent, tissent, font la cuisine, les hommes construisent les huttes, les réparent; ils fabriquent leurs armes, leurs outils, confectionnent des chaussures, etc ... Ulysse, tout roi qu'il était, s'enorgueillissait du lit nuptial, œuvre de ses mains industrieuses. Il n'y a donc pas lieu d'être surpris

si la langue basque est pauvre en noms d'artisans: ceux-ci sont entrés dans l'eskuara au fur et à mesure des progrès de la civilisation industrielle. Il en est un cependant qui paraît très ancien: *arotz*. Il signifie actuellement, suivant les lieux: charpentier, menuisier, forgeron. L'étymologie de ce mot est impénétrable mais il est possible qu'il ait désigné à l'origine celui qui taillait et polissait la pierre pour en faire des outils. C'est le premier métier pour lequel les préhistoriens ont pu constater la spécialisation de l'ouvrier et même le travail en commun. Les ateliers néolithiques du Grand-Pressigny, par exemple, dont les haches, aisément reconnaissables sont répandues dans toute la France et jusqu'en Belgique couvraient une douzaine d'hectares. L'*arotz* a-t-il, au cours des âges travaillé successivement la pierre, le fer et le bois? Ce nom possède un diminutif (ou un adoucissement), *arotch* qui s'est conservé dans certaines régions avec le sens de rémouleur. La meule dont se sert celui-ci dit *eztera* qui pourrait bien n'être qu'une variante de *aiztera*, dérivée par conséquent de *aitz*: rocher, silex. Les hommes, à l'âge de la pierre polie ne connaissaient pas la meule rotative, mais ils polissaient et affûtaient leurs outils sur des blocs de pierre dure, creusés de rainures. Notons, pour terminer, qu'aucun des outils actuels du forgeron ne porte un nom basque, pas même le marteau.

Les vocables qui désignent beaucoup d'autres métiers, peut-être aussi anciens que les deux précédents, ne présentent pas la même physionomie. Ils justifient pleinement la remarque de Azkue: «Si le basque était une langue purement agglutinante, son étymologie n'aurait pas besoin d'un Colomb». en effet, *zurguin*: qui travaille le bois, *artzain*= *ardi zain*, qui garde les brebis, *itzain*= *idi zain*, qui garde les bœufs, *inkhatzkin*= *inkhatz egin*, qui fait le charbon s'expliquent aisément; tout comme *irule*, fileur ou fileuse, *ehaite*, tisserand, *arrantzari*, pêcheur, *ihiztari*, chasseur, etc... Tous ces mots possèdent un sens rigoureusement équivalent à celui de leurs correspondants français constitués par un radical et un suffixe. D'ailleurs *ari* considéré comme un préfixe dérivé du latin est dans *arrantzari*, *ihiztari* le participe passé d'un verbe analogue à faire et exprimant l'action continue: ex.: *lruuten ari nuzu*, je suis en train de filer. Il équivaut au suffixe *ier* dans *charbonnier*, et *eur* dans *chasseur* et *pêcheur*. On ne peut donc retenir parmi les noms de métiers comme ayant nettement un caractère archaïque, que *arotz* et *arotch*.

L'outillage – Les outils tranchants tirent tous leurs noms, nous l'avons déjà souligné, de *aitz*: rocher, silex. Ces outils, suffisants pour les travaux auxquels se livraient les Basques primitifs ne l'ont plus été lorsque, au contact de peuples plus civilisés qu'eux et notamment d'agriculteurs expérimentés, ils ont dû entreprendre des tâches nouvelles. Il a fallu les modifier: la pioche, *aiztur*, allégée, est devenue une binette: *jorrai*, de *jorra*, biner, un sarcloir: *sarhai*, de *sarha*, sarcler. La fourche, instrument d'un type nouveau a été appelée *sarde*, de *sar*, enfoncer. Quelle a été la part des Basques eux-mêmes dans ces transformations ou ces inventions? Il est difficile de le devenir mais il est probable qu'ils les ont empruntées aux Ibères, excellents agriculteurs qui en usaient depuis longtemps. Dans certaines communes, on appelle encore *aiztur* la pelle et la *bêche*, plus communément désignées sous les noms d'emprunts de *pala* et de *pala herra*. Ceci souligne encore l'ancienneté de *aiztur* dont le sens par un long usage est devenu si peu précis que sa signification première en a été oubliée.

Si l'on ne considérait que le nom souletin ou bas-navarrais de la charrue: *golde*, tiré à peu près certainement du latin populaire *culter*, on serait fondé à croire que les Basques primitifs n'ont connu cet instrument aratoire que sous la domina-

tion romaine, s'ils n'ont pas remplacé à cette époque leur propre charrue par l'araire des Latins. Mais les Labourdins emploient pour désigner ce même outil les noms de *abareta*, dérivés le premier de *abar*: branche, le second de *adar*: corne. Or, la plus ancienne représentation connue de la charrue apparaît dans les peintures des tombeaux égyptiens: c'est une grosse branche d'arbre dont la partie postérieure recourbée et aiguisée forme soc. Elle est démunie de coutre et de versoir; le laboureur l'enfonce en terre, l'y maintient et la dirige à l'aide de deux mancherons. Un groupe de bronze, souvent reproduit et d'origine étrusque, nous montre une charrue analogue mais plus massive, avec un soc en bois, taillé en forme de corne de buffle et renforcé par des bandes de métal. N'y a-t-il qu'une simple coïncidence entre ces deux formes de la charrue primitive et les noms qu'elle porte en Labourd? Il est certain que la civilisation des populations primitives de la région pyrénéenne s'est développée par des apports d'origine orientale qui lui sont venus soit par l'Afrique du Nord et de l'Espagne, soit par l'Italie et la France du Nord lieux de passage obligatoires avant le développement de la navigation. D'autre part, on peut admettre que les Souletins et les Bas-Navarrais qui étaient en contact avec les Aquitains et chez lesquels l'afflux des Vascons plus ou moins romanisés a été particulièrement important ont adopté le nouveau nom de la charrue en même temps que l'instrument, tandis que, plus isolés, les Labourdins conservaient l'outil primitif de leurs pères ou, du moins, le vocable par lequel ils le désignaient.

Le travail du bois est sûrement antérieur à celui de la pierre et de l'os, mais pour des raisons faciles à découvrir, il n'est resté de cette industrie aucun vestige antérieur au néolithique. Par contre, cette époque nous montre dans les cités lacustres des travaux importants encore que grossiers: pilotis, plancher formés de madriers équarris à la hache, restes de hutte. On trouve aussi dans la «fumier lacustre» ou dans les tourbières qui ont comblé les étangs ou les marigots jadis habités: des pirogues, des haches, des pics, des grattoirs, etc... Si l'on examine les noms actuels des outils du charpentier ou du menuisier, on constate que seuls, sont de l'eskuara: *aizkora*, hache, *aiztur*, ciseau, ce mot étant plutôt réservé actuellement aux ciseaux (l'artisan dit: *cizela*) *karraka*, râpe, *asto*: chevalet sur lequel on place les morceaux de bois pour le scier. Quant à *itze*: clou, que l'on peut supposer dérivé du latin *fixus* par suppression de l'*f* qui répugne au basque, on peut affirmer, si emprunt il y a, qu'il est très ancien. Ce nom dû être donné d'abord à la cheville en bois. L'examen des meubles et des charpentiers antérieurs a été seule employée jusqu'à cette époque à l'exclusion du clou de fer. Celui-ci n'était utilisé depuis les Romains, et à leur imitation que dans l'assemblage des grosses pièces de bois. Il est difficile de savoir à quel moment il est devenu d'un usage courant avec les dimensions réduites qu'il a de nos jours. On sait toutefois que la ferrure à clous pour le cheval ne s'est vulgarisée en Europe qu'à partir du X^e siècle et qu'on n'a cloué des pentures de fer sur les meubles et sur les portes que vers le milieu du XII^e siècle. Il est donc permis de croire que si *itze* n'avait pas désigné la cheville au moment où on a commencé à la remplacer par le clou en fer, celui-ci aurait reçu un nom tiré du roman comme la scie, le rabot inventé au XV^e siècle et tous les outils employés actuellement au travail du bois, sauf précisément ceux que connaissaient les néolithiques.

On a découvert des débris de galettes de pain de seigle ou de blé dans la vase des cités lacustres. L'outillage complet que nécessite la panification des céréales, même réduite aux opérations essentielles est donc d'origine très ancienne. Le grain est broyé dans un moulin: *eihera*, *ihara*. Le radical de ce

mot indique qu'il s'agit du moulin à eau. Or, jusqu'au moyen-âge, la mouture s'est exécutée soit au pilon de pierre écrasant le grain dans une cuvette creusée dans un bloc de pierre dure, soit à l'aide d'une meule que l'on faisait tourner à bras. *Eihera*, moulin à eau, ne saurait donc être le nom du moulin primitif. *Arrambil*, moulin en dialecte guipuzcoan, mot tombé en désuétude en Labourd quoique conservé dans les noms propres est très probablement plus ancien qu'*eihera*, *ihara*. Basque primitif? Ibère? J'inclinerais pour cette deuxième hypothèse, surtout à cause du radical qui paraît-être le même que celui de *arrobi*, rapproche précédemment de *arrugia*. Il signifie pierre. Le crible, instrument d'usage très ancien a conservé dans le Pays Basque espagnol une dénomination: *artze*, *artza*, qui pourrait bien-être celle qu'il a reçue à l'origine. La farine: *irin* (mot tiré du latin probablement), est pétrie dans le pétrin: *aska*, *arska*, mot qui désigne aussi l'auge et dont nous avons déjà parlé. Le pétrissage *orhantza* terminé, la pâte *orhe* est cuite au four: *labe*. Les néolithiques ne connaissaient pas le levain, ils ignoraient aussi la cuisson au four *Altchagarri*: levain (*orrantz* en Guipuzcoa), *labe*, four ne paraissent pas appartenir à la langue la plus ancienne dont l'apport dans cette partie du vocabulaire se réduirait à *artze* et à *aska*. Cela se comprend si l'on songe aux perfectionnements que les montagnards basques ont connus dans la préparation du pain au contact des Vascons ou des Aquitains romanisés. Mais ici, plus encore qu'ailleurs, il faudrait avant de conclure, explorer les divers dialectes qui peuvent –les exemples cités plus haut le prouvent–, avoir conservé des termes que d'autres ont perdus.

Nos ancêtres furent certainement, à l'origine, des chasseurs et des pêcheurs. Les instruments dont ils se sont servi ont subi de nombreux changements au cours des siècles, beaucoup ont été abandonnés et leurs noms oubliés; ceux qui les ont remplacés ne portent pas de noms basques. De l'ancien matériel, ne subsistent, d'après la langue que le filet: *sare*, déjà utilisé par les habitants des cités lacustres, les pièges: *arteak*, le harpon, *azkon*, autrefois, javelot. Le Guide du Pèlerin nous apprend, en effet, qu'au XII^e siècle un Navarrais ne sortait jamais de sa maison sans être armé de plusieurs javelots: *auconas*. Le bateau, le hameçon, la ligne, pourtant connus dès le néolithique, n'ont pas de noms basques. Faut-il en conclure que les Euskaldun primitifs ne pratiquaient pas la pêche avec des engins et qu'ils se bornaient à capturer à la main truites et saumons dans les torrents de leurs montagnes? En tout cas leurs descendants excellent dans ce sport pour lequel ils paraissent avoir des aptitudes héréditaires.

L'étude sommaire de vocabulaire relatif à l'habitation, au vêtement, à l'alimentation et aux divers outillages, telle qu'on vient de la faire, semble justifier l'attribution d'une origine extrêmement ancienne aux basques. Rien ne s'opposerait à ce qu'on la fit remonter à l'époque néolithique et peut-être même au delà.

Les animaux

Animaux domestiques. – Les animaux domestiqués dès l'époque néolithique constituent encore de nos jours dans le Pays Basque comme dans toute l'Europe, la presque totalité du cheptel. Cependant la basse-cour s'est enrichie d'oiseaux importés qui ont conservé leurs dénominations exotiques: la pintade, le dindon, le paon, le faisan.

Les noms donnés aux animaux domestiques les plus anciennement connus ont déjà été étudiés. Sans revenir sur ce sujet, il convient cependant de signaler la remarquable richesse du vocabulaire relatif à tous les faits importants de la vie pastorale.

En voici quelques exemples: le mot français rut, appliqué aux animaux a pour équivalent en eskuara: *khara*. Mais le berger basque distinguera cet état dans chaque espèce par un nom spécial: *arkhara*, rut de la brebis, *azkara*, rut de la chèvre, *susara*, celui de la vache, *ihausi* pour la truie, et *giri* pour le jument, *koloka* pour la poule. S'il veut dire d'une bête qu'elle est stérile, il emploiera le terme général: *antz*, mais *hor* s'il s'agit d'une brebis. Pour désigner une bête pleine: *ernari*, mais *azun* pour le brebis.

Les cris des animaux s'expriment en français comme en basque par des mots à forme d'onomatopées. Il est curieux de voir combien les deux langues diffèrent lorsqu'elles visent à imiter un même son: mugissement, *orroa*, meuglement, *marruma*; grognement, *kurrinka*; miaulement, *marraka*; bêlement, *paraka*; gloussement, *kokora*. La comparaison se passe de commentaire.

Pour distinguer le sexe des animaux, l'eskuara emploie les mots *ar*, *ohots*, *ordots*, mâle. Pour désigner la femelle, les Souletins disent *eme*, probablement d'origine latine, tandis que les Labourdins et les bas-Navarraïens disent *urricha*. Ce vocable est fréquemment employé en Labourd à propos des femmes avec une intention péjorative que souligne la mutation du *ch* en *z*: *urriza*. On peut penser que *urricha* a vu son sens primitif se dégrader et se restreindre en ne s'appliquant qu'aux animaux, après avoir désigné le sexe féminin d'une façon générale; c'est un cas qui s'observe dans toutes les langues.

Si *urricha* dérive de *ur*, eau, ce mot serait extrêmement ancien. En effet, une des croyances les plus répandues parmi les populations anciennes du bassin méditerranéen était celle qui conférerait à l'eau un caractère sacré et en faisait le symbole même de la fécondité. Cela se comprend aisément et l'explication rejoint et confirme celle qui a été donnée pour *urthe* et pour *urria*. Cette croyance, fondée sur l'observation des phénomènes naturels a laissé de nombreuses traces dans les cultes et les philosophies des riverains de la Méditerranée. C'est peut-être dans Homère que se trouve le plus ancien témoignage à ce sujet. Il nous montre (*Hiade*, Chant 23) les Grecs éteignant avec du vin le bûcher sur lequel on avait brûlé le corps de Patrocle; y verser de l'eau, symbole de la fécondité eût été sacrilège.

Urricha doit être rapproché de *izor*: en état de grossesse, *izoratu*, fécondé, *izotz*: impuissant, mots dont le radical *iz* est l'équivalent de *ur*, mais d'origine différente. Ce rapprochement ne doit pas être uniquement un effet du hasard.

Si *urricha* est un adoucissement d'un primitif *urrits*, symétrique de *odots*, *ohots*: mâle –et rien dans la phonétique basque ne s'y oppose– ce vocable serait extrêmement ancien.

Les citations empruntées à *l'Hiade* et à *l'Odyssée* paraissent bien peu à propos dans une étude sur la langue basque et les origines des Euskaldun actuels. Il faut pourtant tenir compte du fait que ceux-ci descendent probablement d'une très ancienne race méditerranéenne. Or les deux poèmes d'Homère nous décrivent de façon vivante et précise la civilisation égéenne et celle de l'Asie antérieure au moment où finit l'âge du bronze et où commence celui du fer. Beaucoup de croyances, d'usages et de traditions, toute une partie de cette civilisation dérivait certainement d'un passé lointain et en gardaient le reflet. Il est peut-être arbitraire de suggérer un rapprochement entre *urricha* ou *izorra* et la divinisation de l'eau des sources, des fleuves, symbole de la fécondité et de la pureté à l'époque homérique; tout comme de rappeler à propos de *othoitz*: prière, qu'Homère a composé il y a 3.000

ans une admirable allégorie des Prières que bien des siècles séparent certainement des incantations par lesquelles le sorcier de la grotte magdalénienne des Trois-Frères conjurait les puissances du mal. A chacun d'en juger.

Après cette trop longue digression, revenons-en aux animaux domestiques. Les noms des animaux de basse-cour: poule, lapin, oie, et canard, élevés certainement depuis très longtemps, méritent que l'on y arrête.

La poule: *oiloa*, *oilua*, tire probablement son nom du latin populaire *pulla* qui a donné *pollo* en espagnol et *poure* en gascon. Dans ce dernier dialecte, on emploie de préférence *garie* et même *gélina* (en Périgord par exemple) tirés du latin *gallina* qui est passé en espagnol sans modification. La poule est considérée par les Basques comme l'oiseau domestique le plus utile et ils font souvent figurer ses œufs: *arroltzeak* dans le *jaki*, au même titre que la viande ou le poisson. Particularité remarquable: la poule a donné son nom à l'espèce, contrairement à l'usage. En effet, le coq se dit: *oilar*, poule mâle.

Le lapin, que Buffon, après plusieurs auteurs de l'antiquité croit être originaire d'Espagne, se dit en Pays Basque français: *lapina*, *lapiri*, noms d'origine romane. Nos ancêtres ne connaissaient-ils pas cet animal? Cela est parfaitement possible au cas où ils auraient vécu dans des régions montagneuses jusqu'à une époque relativement récente: le lapin ne s'y plaît guère. D'ailleurs sa propagation en tant que gibier ne date que de la fin du XIX^e siècle; on ne connaissait jusque-là que le lapin domestique dans la plupart des communes. On le nommait: *conil* en vieux français, mot de même origine que l'espagnol *conejo*. L'un ou l'autre ont-ils été empruntés par l'eskuara avant *lapina*? Je l'ignore, mais il semble en tout cas douteux que nos ancêtres aient connue le lapin dès une époque reculée.

Il n'en est pas de même de l'oie et du canard qui, chaque année, traversent en automne et au printemps le Pays Basque français en bandes nombreuses et y séjournent même parfois. Pourtant le nom de l'oie: *antzer*, *antzar* paraît être le latin *anser* basquisé; *ahate*, canard semble tiré de *anate*, *anatis*. Seul le canard sauvage: *ugale* porte un nom basque. Ces emprunts faits au latin par l'eskuara sont d'autant plus surprenants que les Gascons ont tiré les noms de l'oie et du canard du bas-latin: *auca* et *canardus*. Et que les Espagnols les désignent dans la langue courante par *ganso* et *pato*, bien qu'ayant conservé *oca*, archaïque, et *anate*, canard sauvage.

Une explication satisfaisante paraît difficile; le fait certain est que, si ces oiseaux ont eu des noms basques à une époque très lointaine, ceux-ci ont été remplacés par des vocables tirés du latin. Les pasteurs montagnards que furent nos lointains ancêtres n'élevaient pas beaucoup de volaille, en raison de la pénurie de grains. Il n'en était pas de même, dès la plus haute antiquité pour les habitants des plaines. Les auteurs anciens nous apprennent que les Ibères en possédaient tellement qu'on n'attribuait aucune valeur marchande aux oiseaux domestiques, tout comme actuellement dans les estancias de la pampa argentine. Les Aquitains ont poussé à un haut degré de perfection la sélection et l'élevage de l'oie et du canard à engraisser. Les Basques actuels se rendent compte des avantages qu'en tirent leurs voisins Béarnais et Gascons. Cependant ils ne les imitent guère sauf dans quelques cantons limitrophes. Fidèles aux antiques traditions leurs femmes nourrissent des poules, des canards, qui s'élèvent tout seuls; elles y joignent parfois des dindes et des pintades, mais le gavage des oies leur répugne et elles préfèrent donner aux porcs le maïs qu'elles devraient y employer.

Les animaux sauvages

Les noms du petit nombre d'espèces identifiées par les préhistoriens dans les cités lacustres et dans les camps néolithiques ont déjà été étudiés. Si l'on examine l'ensemble du vocabulaire actuel, on constate qu'il renferme.

1^o Une majorité de noms appartenant à un type que nous avons convenu de considérer comme le plus ancien: *urt-chinch*, écureuil; *sator*, taupe; *arrano*, aigle; *belatz*, *cheffatch*, épervier; *bele*, corbeau; *huntz*, hibou; *epher*, perdrix; *uzkina-cho*, geai; *igel*, grenouille; *sugue*, serpent; *eltzo*, moucheron; *erle*, abeille; *listor*, frelon; *har*, ver ou chenille, etc.;

2^o Des mots en i et en u, beaucoup moins nombreux: *saï*, vautour (qu'on trouverait aussi dans le sanscrit); *erroï*, corbeau; *chori*, oiseau; *uli*, mouche, (sans rapport avec moucheron: *eltzo*); *chichari*, ver de terre; *chinchauri*, fourmi; *zorri*, pou; *sagu*, souris, etc... La désignation des petites espèces varie beaucoup d'un dialecte à l'autre; le papillon, par exemple, ne porte pas moins de quarante noms différents, suivant M. Gavel.

On peut s'étonner que deux animaux aussi nuisibles que répandus en Pays Basque portent des noms empruntés au roman: la pie, *phika*, *fica*; et le rat, *arrathoin*. Le premier a dû s'appeler jadis *urraka*, encore parfois usité en Labourd. Bien que ce nom ait servi de nom propre, porté par des princesses en Espagne, j'incline à croire que le *urraka* basque est une simple onomatopée à rapprocher de *marraka*, *parraka*. Quant au rat, nos ancêtres n'ont pu le connaître avant le haut moyen âge et sous une dénomination romane, s'il est vrai que nous devons ce cadeau aux Huns qu'il aurait suivis d'Asie en Europe.

Le nom de l'oiseau national des Basques, la palombe *urzo* (S), *urzo*(N), *usa*(L) mérite une mention spéciale. Il ressemble à certaines dénominations égéennes. *Urso*, en Bétique, *Ursal* (Ossau), *Ursolea*, au nom de l'*Urzuia* qui alimente Bayonne en eau et il pourrait bien être une contraction du *ur-zori*, oiseau de l'eau³. La considérerait-on comme l'annonciatrice de la saison des pluies? Ce nom ne saurait guère lui convenir dans nos régions où son passage coïncide généralement avec une période de temps clair et chaud. Mais sur les deux rives du détroit de Gibraltar et en Bétique les palombes arrivent en même temps que les pluies d'automne ardemment désirées et. Deux fois par an, leurs vols innombrables surgissent au-dessus de la mer pour leurs migrations d'aller et retour. Là, la palombe est doublement l'oiseau de l'eau. Son nom daterait-il de l'époque où les anciens Basques habitaient ces régions ou l'aurait-ils reçu par la suite des Egéens de l'âge du bronze?

Les poissons

Les poissons. – Examinons d'abord la répartition actuelle de ceux-ci dans les diverses régions du Pays Basque, ainsi que les noms qui leur sont communément donnés:

1^o Dans les torrents de nos hautes vallées, on ne trouve actuellement qu'un seul poisson: la truite. Jadis, avant l'établissement des barrages, elle y voisinait avec le saumon, devenu très rare de nos jours. On ne rencontre jamais dans ces eaux vives, et fortement oxygénées, de poissons dits

3. L'un des deux cols par où arrivent les palombes à Etchalar se nomme «zori» ou «Chori lepho»: col des oiseaux. En langue espagnole, peut-être locale, la palombe se dit: «zorita» et la palombière «zorritera».

«blancs» et l'anguille elle-même, si abondante dans le cours inférieur de nos rivières ne s'y aventure qu'exceptionnellement. On ne pêche donc et on n'a jamais pêché dans les torrents que la truite: *arrain* et la saumon: *izokin*. Le nom de ce dernier paraît formé avec le radical *iz* qui, dit Azkué, «signifie eau et ne s'emploie pas isolément». nous le trouvons dans *izurde*: marsouin, *Izpater*, village sur la côte de Biscaye, etc... *Arrain* et *izokin* sont certainement des noms basques, mais ils ne paraissent pas appartenir à la langue la plus ancienne tant par leur terminaison que par le radical du second: *iz*, eau, est indo-européen;

2° Dans le cours moyen et le cours inférieur de nos rivières abondent: le chevesne, *alburno* (du roman *aubour*), le goujon: *charbo* (de *chabol*), l'anguille, *ainguira*, la pibale, *angula*, le gardon, *pattako*, aux noms tirés du gascon. La *vandoise*, le *hutto*, la perche existent aussi mais les Basques paraissent les ignorer et leur conservent leurs noms français ou locaux: *assée*, *sophie*, etc... La brème se dirait: *zakointzar*, d'après le Dictionnaire du P. Lhande, tout comme l'*oblade*, poisson de mer, deux sens difficilement conciliables. Le brochet, très rare est connu sous les noms de *urotsa*: loup de rivière et *uhartz*: ours de rivière, dénominations basques, il est vrai, mais qui traduisent des expressions romanes à peu près équivalentes: en français, le brochet est désigné couramment par les noms de «requin» ou «tigre de rivière». Le *chabot* qui a donné son nom basque au goujon: *charbo*, porte lui-même celui de *talamazoka* qui est du pur *eskuara*. Le véron: *chipa* tire son nom de *chipi*, petit. Malgré ces exceptions de médiocre importance, on peut affirmer que les espèces de poisson, autres que la truite et le saumon, qui vivent dans les rivières de plaines n'ont pas de noms authentiquement basques.

Les choses se passent, on le voit, comme si les Euskaldun actuels n'avaient occupé qu'à l'époque romaine ou même plus tard les plaines et les régions faiblement accidentées où se déroule le cours inférieur de leurs rivières. Le nom du seul poisson qu'ils connaissent au moment où ils s'y établirent devint pour eux un nom générique et c'est bien le sens que lui donne l'auteur du «Guide» qui a, d'ailleurs fidèlement, traduit la prononciation navarraise encore en usage de nos jours: *arraign*, poisson. Les remarques faites au sujet des engins de pêches n'infirmant nullement les conclusions qui précèdent: les Euskaldun seraient-ils vraiment des descendants ou des parents de ces peuplades au parler intraduisible que P. Mela nous montre confinées encore au 1^{er} siècle de notre ère dans les hautes vallées des Pyrénées occidentales?

Mais si ces populations provenaient des tribus néolithiques qui ont occupé soit le Nord de la Péninsule ibérique, soit les plateaux subpyrénéens d'Aquitaine jusqu'à l'âge du bronze, elles ont connu tous les poissons qui portent actuellement des noms tirés de dialectes romans: ceux-ci auraient eu à cette époque des noms spécifiquement basque. Nous n'en saurons jamais rien; de toute façon, ceux-ci devenus sans emploi dans les hautes vallées où s'établirent les derniers Pyrénéens occidentaux, devaient nécessairement disparaître. Il y a lieu de remarquer à ce propos que les nombreux mots ou radicaux basques désignant l'eau sous ses diverses formes ont servi à former des noms de poissons ou d'animaux aquatiques: *uhadera*, loutre; *uroilo*, poule d'eau; *ugale*, halbran; *ugartz*, brochet; *izokin*, saumon; *izurde*, marsouin; *igel*, grenouille, *itchain*, sangsue. Seul *lats* qui se trouve dans *latsa*, cours d'eau, et qui s'est conservé dans un assez grand nombre de noms propres et dans l'hydronymie n'en a donné aucun. Or ce mot ou radical paraît appartenir à la langue primitive. Les noms de poissons auxquels il a pu donner naissance se seraient-ils perdus?

Poissons de mer. – L'idée que les Basques sont demeurés isolés dans la région montagneuse de leur pays jusqu'à une époque relativement récente heurte l'opinion générale qui voit en eux de hardis marins et d'habiles pêcheurs. La préhistoire nous les montre établis dès le néolithique, à Ilbaritz et à l'embouchure de l'Adour. Les «mangeurs de coquillages» du mésolithique ont séjourné avant eux dans ces mêmes régions. Enfin, fait remarquer l'abbé de Barandiaran, «la population énéolithique qui a construit les dolmens du Pays Basque s'étendait jusqu'à la mer (dolmens du Jaizquibel, à Fontarabie). Les plus importants gisements préhistoriques avec étages paléolithiques, néolithiques et de l'âge du fer que nous connaissons en Biscaye et en Guipuzcoa se trouvent à proximité de la mer (Santimane, Lumentxa, Ermitia, Urtiaga, etc. etc.)».

Ces populations vivaient certainement de la pêche, au moins en partie, mais elles ne connaissaient que la navigation côtière. Ce n'est qu'au XI^e siècle environ que des charpentiers pisans construisirent aux Guipuzcoans et aux Biscayens des navires capables d'affronter la haute mer. Il n'y a donc rien d'étonnant à ce que la sardine, le thon, l'anchois, le maquereau, la beaudroie et même la baleine dont la chasse a longtemps été le monopole des Basques, portent tous, sans exception, des noms d'emprunt. Il est à remarquer que *chardina* et *athun* tirés vraisemblablement de l'espagnol sont venus au latin du grec qui les tenait sans doute lui-même de l'égeen. Le merlu ou colin: *legatza*, actuellement poisson de haute mer et portant un nom basque, se trouvait en abondance au voisinage immédiat de nos côtes avant d'en être chassé par l'emploi intensif du chalut.

Parmi les poissons ou les coquillages qui vivent à proximité des côtes ou dans les embouchures des fleuves, il faut distinguer deux groupes:

1° Ceux que l'on désigne par des vocables d'étymologie obscure et qui doivent être très anciens: le muge: *korokoin*; l'éperlan, *kauchu*; des mollusques: la poulpe, *olarro*; la clovisse, *chirla*, etc... Ces mots sont assurément basques, mais ils désignent tous des animaux vivant dans le voisinage immédiat de la côte;

2° Ceux dont les noms ne sauraient être considérés avec certitude comme anciens car ce sont des images et, à ce titre, ils ont pu être modifiés; leur signification est des plus claires: la plie, *chabaloï*, de *chabal*, plat; les pêcheurs de l'Adour l'appellent *platuhe*; la raie, *zerra*, *zerra* signifie tranche mince et plate (de pain habituellement); la langouste, *otharrain*, de *othe*, ajonc épineux, et *arrain*, poisson; le marsouin, *izurde*, porc de mer. On pourrait citer beaucoup de noms semblables; ils s'appliquent tous à des animaux que l'on trouve à proximité de la côte et que l'on peut capturer avec un outillage assez primitif.

Si l'on considère aussi que dans l'immense vocabulaire technique que comporte la navigation et tout ce qui y touche, on ne trouve guère, en fait de mots basques que des traductions comme *untzi*: vaisseau, des changements d'emploi: *ardatz*: fuseau, pour désigner un axe, on voit que l'étude de l'*eskuara* semble confirmer les rares données de l'histoire: les Basques français ne sont devenus, –et pour partie seulement– marins et pêcheurs de haute mer qu'à une époque assez récente. Enfin, on constate qu'il n'y a pas lieu de s'exagérer leur aptitude à créer des mots nouveaux.

Les plantes

Plantes cultivées. – Aux céréales connues dès l'époque néolithique: le mil, l'orge, l'avoine qui croissent à l'état sauva-

ge dans nos pays, le blé et le seigle importés sans doute de l'Orient, les Basques ont ajouté à une époque indéterminée: le sarrasin, peu cultivé d'ailleurs: *artho beltz*, *suge ilhar*, et, au XVI^e siècle, le maïs: *artho*. On s'est demandé si ce mot d'apparence si typiquement basque appartient réellement à l'eskuara. Azkué semble pencher pour l'affirmative: «Il aurait été employé d'après certains, dit-il, pour désigner le millet». Le P. Lhande ne se prononce pas mais il suggère le rapprochement *artho*, *arthoun*, pain, mot roman. L'histoire locale permet de trancher la question. Elle nous apprend, en effet, que le maïs, importé d'Amérique, fut introduit en Béarn par les protestants de La Rochelle sous le règne de Jeanne d'Albret. Sa culture se répandit rapidement dans les Pyrénées occidentales, déterminant une «véritable révolution économique» suivant l'expression de M. Lefèvre. Les Béarnais appelèrent la nouvelle céréale: gros mil, *miloc*, nom qu'ils lui ont conservé. Les Basques qui désignaient sans doute le millet par *artho chehe*, *chehe* signifiant menu, traduisirent *miloc* par *artho*. Des arrêtés municipaux de Bayonne, datant du XVII^e siècle et cités par M. Lefèvre donnent au maïs le nom de *artou mayou*, traduction évidente de *miloc*. On conçoit que le millet ait porté bien avant cette époque le nom basque de *artho*, à Bayonne, ville tirant du Labourd la majeure partie de son approvisionnement. Le maïs aurait été introduit dans le Pays Basque espagnol au XVI^e siècle par J. de Percastéguy. Il y est également désigné sous le nom de *artho* ce qui confirme l'origine purement euskarienne de ce mot. Il est à remarquer que ni le Béarnais ni les Basques n'ont adopté à l'imitation des Français et des Espagnols le vocable: maïs et que pour deux plantes importées à la même époque: le tabac et la pomme de terre les désignations données alors et conservées depuis sont: *belhar* et *lur sagara* (herbe: sans doute à cause de *herbe à Nicot*, nom ancien du tabac et pomme de terre, traduction littérale). Il y a là un fait de résistance de la langue basque aux pénétrations étrangères digne d'être noté.

Nos ancêtres ont connu très peu de légumes: le chou, *aza* qui croît à l'état sauvage dans toute l'Europe occidentale; des plantes à gousses comestibles désignées sous le nom générique de *ilhar*. Employé seul, ce vocabulaire s'applique au haricot. Il se pourrait que celui-ci n'ait pas été connu avant les Croisades, mais il a pris le premier rang dans l'alimentation humaine parmi toutes les légumineuses. Ces dernières portent des noms composés: *ilhar biribil* (haricot rond): petit pois qu'on appelle aussi *etchilhar* (haricot de la maison); le pois chiche: *ilhar chehe* (haricot menu); la lentille: *ilhar chabal* (haricot plat) ou *dilista*. Chaque dialecte emploie le mot *ilhar* en combinaisons variées et avec des différences de sens qui s'expliquent par son ancienneté: Ex. *ilharka* = vesce en Labourd, bruyère en Basse-Navarre; *ilharlatz*, pois de senteur en Soule et avoine en Labourd. Il est probable que l'espagnol *garbanzo* est d'origine basque. Quant à *korkhotz*, blette, *azuntz*, épinard qu'on prétend appartenir au dialecte labourdin, ils désignent des légumes peu connus des Basques et ne sont guère usités.

Le nom de la carotte qui abonde à l'état sauvage dans nos régions mérite qu'on s'y arrête, car si on arrivait à l'expliquer d'une façon satisfaisante on pourrait connaître quelques-unes des influences qui ont contribué à la formation de la civilisation basque. Carotte se dit: *pastana*, *phastana*, *phastanagre*, *pastenagre* suivant les dialectes. Ces noms viennent sans aucun doute de *pastinaca* et de *pastinaca agri* noms latins du panais; le premier du panais des jardins, le second du panais des champs. L'eskuara ignore cette distinction d'autant plus que le panais est à peu près inconnu actuellement en Pays Basque français. Il n'en a pas toujours été ainsi puisque son

nom est devenu partout celui de la carotte. On peut proposer bien des explications. En voici deux qui sont au moins plausibles:

1^o - De même que les autres Ibères, les Vascons et les Aquitains étaient des éleveurs de chevaux réputés. Pour les nourrir, ils cultivaient en grand le panais, comme on continue à le faire dans certaines régions. Ce nom de *pastana*, *patenagre* remonterait alors à l'époque de la vasconisation des Basques et la ressemblance de la carotte et du panais justifierait l'adoption de ces vocables pour désigner les deux plantes.

2^o - Les monastères et les prieurés qui jalonnaient au moyen-âge les chemins de pèlerinage de Saint-Jacques ont introduit dans le Pays Basque comme en beaucoup d'autres lieux les méthodes de culture enseignées jadis par les agronomes latins, l'arboriculture fruitière, l'élevage des animaux de basse-cour, le jardinage et des légumes variés. Les panais était très apprécié notamment pour la préparation du pot au feu; les moines le cultivaient et en répandirent l'usage autour d'eux. C'est du latin classique qu'ils tiraient les dénominations des plantes, des fruits, des animaux de basse-cour.

On leur doit probablement l'introduction dans l'eskuara, non seulement de *pastana* et de *pastenagre*, mais aussi de *antzara*, oie et de *ahate*: canard venus du latin classique et non du latin rustique. Le nom du panais a peut-être été réservé à la seule carotte à l'époque indéterminée où la culture du premier est tombée en désuétude.

Les lacunes que présente le vocabulaire en ce qui concerne les légumes sont particulièrement suggestives. Le fait que les Basques ne paraissent pas avoir connu l'oignon, la fève, le poireau, l'échalote, le thym, le persil, etc. (ils portent tous les noms empruntés) ne doit-il pas être considéré comme une preuve de l'isolement dans lequel ils ont vécu jusqu'à l'époque où ils ont cessé d'être exclusivement un peuple de pasteurs montagnards? Ces légumes sont, en effet, très anciennement connus, et l'oignon et la fève en particuliers se sont répandus avec les premières civilisations dans l'Europe méditerranéenne et occidentale. Leur culture avait d'autant plus d'importance que, jusqu'aux Croisades et surtout jusqu'à la découverte de l'Amérique, on était à la merci d'une mauvaise récolte de céréales par suite de la rareté des légumes. D'où la fréquence des disettes. Il faut peut-être expliquer par la reconnaissance des fidèles, tout autant que par un vif sentiment de sa valeur décorative l'emploi si fréquent de la feuille de chou dans l'ornementation des chapiteaux romans et gothiques.

Les arbres fruitiers. - Nous avons déjà étudié les arbres fruitiers connus dès l'époque néolithique: ils proviennent tous d'espèces sauvages qui croissent spontanément dans nos régions. On en a importé depuis un assez grand nombre: ils ont conservé leur nom d'origine, modifié suivant les règles de la phonétique basque: le pêcher, l'abricotier l'amandier, etc. Mais il en est quatre: la vigne, le cerisier, le châtaignier, le figuier qui, d'après M. Duhourcau («L'énigme basque» paru dans le «Mercure de France») porteraient des noms appartenant à l'eskuara. Meillet croit que les vocables grecs et latins désignant ces plantes inconnues des Indo-Européens primitifs sont empruntés à une ancienne langue méditerranéenne aujourd'hui entièrement disparue. M. Duhourcau pense qu'elle subsiste partiellement: ce serait le basque. Sans examiner les réserves que les botanistes pourraient faire à cette thèse, elle mérite d'être discutée.

La vigne. - Le pampre, en basque, se dit *aihen*. M. René Lafon voit dans ce mot qui se retrouve dans le géorgien le

vieux radical méditerranéen qui a donné naissance au *uinea* latin. La vigne existait à l'état sauvage dans l'Europe occidentale dès l'époque néolithique. Elle porte deux noms en eskudara: *aihen* et *mahats*. On peut admettre que le second est le plus ancien. D'accord en raison de sa terminaison, ensuite parce que tout comme *arho* et *ilhar* son sens primitif s'est tellement effacé par un long usage qu'il a fini par désigner beaucoup de plantes portant des fruits plus ou moins analogues au raisin, mais jamais celles dont la tige ressemble au cep ou aux sarments car, dans ce cas, on emploie toujours *aihen*. Ex: la tomate, la pomme de terre. Le mot *mahasti*: vignoble en dérive et n'a pas de synonyme tiré de *aihen*. Son emploi avec un sens général a donné naissance à de nombreux composés: *larmats*: mûre, contraction de *lahar*: ronce et de *mahats*, raisin, *mahats gorri*, raisin rouge, *mahats beltz*, raisin noir, cassis, *berho mahats*, myrtille, *otso mahats*: arbousier. *Mahats* pourrait bien être le nom primitif de la vigne sauvage et *aihen* celui de la vigne cultivée, emprunté à l'ibère, ce qui expliquerait qu'il se retrouve en géorgien puisque les Ibères paraissent être venus du Caucase occidentale.

Le cerisier passe pour avoir été importé de l'Asie Mineure par Lucullus et tirerait son nom de Cérasonthe. Que nous devons à ce Romain illustré par sa science gastronomique, une variété nouvelle de cerise, et de choix, c'est possible mais il est fort douteux qu'on lui doive le cerisier. Il existe, en effet, dans nos forêts plusieurs espèces sauvages proches parentes de cet arbre et la rapidité avec laquelle leur dissémination se fait sur d'immenses espaces ébranle singulièrement la thèse classique. Les Pyrénéens occidentaux du néolithique avaient-ils un nom pour désigner le cerisier sauvage? Cela n'est pas certain, en raison du médiocre intérêt que cet arbre présentait pour eux. Plus tard, lorsqu'ils l'ont cultivé, ils lui ont donné le nom de *gérési* directement tiré du latin *ceresium*. Les philologues précisent que cet emprunt date de l'époque romaine, en raison du traitement du C initial transformé en G. un fait curieux et qui, à ce titre mérite d'être relaté, est que dans l'ancienne Carie, lieu d'origine de présumé du cerisier, se trouve un village, *gheresi* où l'on peut admirer un tumulus de très grandes dimensions avec voûte en encorbellement et couloir d'accès, semblable en tous points à ceux d'Espagne, du Portugal et de la France méridionale. Rien ne prouve que le nom propre *Gheresi* ait un rapport quelconque avec le mot cerise; mais la Carie est considérée comme le point de départ de plusieurs de ces migrations «des peuples de la mer» de ces Egéens, initiateurs de la civilisation ibérique qui ont occupé toutes les régions où se trouvent des tombeaux à coupole et des villes fortifiées analogues à celles d'Asie Mineure. Et le mot *Gheresi*, quel que soit son sens, a à peu près certainement fait partie de leur langue.

Le châtaigner serait, lui aussi, originaire d'Asie, de Kastanea, colonie grecque du Pont. L'opinion qui prévaut chez les spécialistes en matière forestière est que cet arbre croît en France depuis des millénaires: le charbon de châtaignier a en effet été identifié avec certitude dans un foyer magdalénien de l'abri Mège à Teyjat (Dordogne). Les plus lointains ancêtres des Basques l'ont donc connu et lui ont certainement donné un nom car la châtaigne devait jouer un rôle important dans leur alimentation. Cependant son nom actuel *gaztain* vient du latin *castaneum* et son adoption est contemporaine de celle de *gheresi*. Il faut la situer à l'époque où les montagnards sont venus dans les plaines pour les cultiver et aussi pour y vendre leurs produits parmi lesquels figurait la châtaigne.

Quant au figuier et à la figue: *phiku* ou *fiku* suivant les régions, «il faut admettre dit Meillet cité par Duhourcau, qu'il y a un nom méditerranéen de la figue et que ce nom a passé par

des voies diverses et sous des formes diverses à l'arménien, au grec et au latin». On ne saura sans doute jamais si la figue était connue au néolithique dans les Pyrénées occidentales; on est sûr, par contre, qu'elle était cultivée et même séchée sur le versant sud de ces montagnes, plusieurs siècles avant la conquête romaine. Le figuier ne prospère que dans les régions chaudes et assez sèches; il pousse mal et donne des produits médiocres, tout comme la vigne, au-dessus de 500 m. d'altitude. Il n'est donc pas certain qu'il ait porté un nom dans la langue basque primitive et il s'est passé pour cet arbre ce qui s'est passé pour le cerisier et le châtaignier. La dérivation de *phiku*, *fiku*, du latin *ficus* s'explique comme dans les deux cas précédents.

Les plantes médicinales. – Il semble que sur ce point, comme sur tant d'autres, l'eskuara nous révèle un isolement très ancien et très prolongé de nos ancêtres:

«Les Ibères, écrit Philpon, résumant Strabon et Pline, passaient pour s'être livrés de tout temps à la recherche des plantes médicinales. C'est aux Véttons que l'on doit la découverte de la bétoune (*vettonica*). Avec cette plante, on faisait un vin ou un vinaigre qu'on employait indifféremment pour fortifier l'estomac ou pour éclaircir la vue. Elle avait tant de renom que l'on regardait comme à l'abri de tous les maléfices la maison dans laquelle elle avait été semée». «Aujourd'hui encore, nous dit Pline, dans les joyeux repas qu'affectionnent les Espagnols, on sert la boisson aux cent herbes où entre le vin miellé et qu'on regarde comme très favorable à la santé».

Les traditions sont vivaces en Pays Basque et le mot *behagile*, littéralement: faiseur d'herbe, qui désigne le sorcier évoque l'époque où celui-ci, seul initié aux vertus des simples administrait ses remèdes en les accompagnant d'incantations magiques. Cependant la bétoune si vantée jadis par les voisins des Euskaldun ne jouit chez eux d'aucune réputation: on la nomme platement *otheondo belhar*, l'herbe qui croît à côté de l'ajonc. Ils utilisent les plantes qu'on emploie traditionnellement en tous pays: la mauve, *zigui*, la renouée, *odar* (contraction de *odol*, sang et de *belhar*, herbe), la menthe, *peldo*, l'herbe aux vers (armoise) *zizari belhar*, l'herbe aux fougères: *inhar-ta belhar* et d'autres parfois difficiles à identifier. Les auteurs anciens nous ont conservé le nom ibère à identifier. Les auteurs anciens nous ont conservé le nom ibère du chiendent: *aparia*. Les noms basques: *otsatz* (B.N), *errotch* (S) *zain belhar* (B.N), sont sans aucun rapport avec lui.

Plantes tinctoriales. – L'homme primitif, en tous temps et en tous pays a fait un grand emploi des matières colorantes et cela pour les usages les plus divers. Les Magdaléniens, les premiers, cernèrent de traits noirs leurs étonnants dessins d'animaux recouverts en teinte plate de rouge et de noir. Ils utilisaient surtout le manganèse et l'ocre. Il est probable que paléolithiques et néolithiques pratiquaient le tatouage; en tout cas ils ocreaient les cadavres avant de les ensevelir. Nous ignorons s'ils connaissaient les couleurs végétales comme les anciens Egyptiens; elles auraient disparu depuis longtemps. Il y a des raisons de croire que les néolithiques les ont employées: les historiens romains nous parlent des Pictes d'Ecosse, ainsi nommés parce qu'ils tachaient avec le bleu de pastel les parties visibles de leurs corps. Or ces pillards restés complètement barbares passaient pour descendre des plus anciennes populations de Grande Bretagne refoulées par l'invasion celtique dans les montagnes inaccessibles du Nord. N'y a-t-il pas quelque analogie entre leur cas et celui des Euskaldun si l'on admet l'origine néolithique de ceux-ci? Nous ignorons complètement les connaissances des Pyrénéens occidentaux en matière de couleurs végétales, mais nous savons que, bien avant la domination romaine,

leurs proches voisins, les Ibères, avaient porté à un haut degré de perfection le tissage et la teinture de la laine. Leurs étoffes légères richement colorées de teintes chatoyantes s'exportaient en Italie et jusqu'en Grèce. A en juger par leur langue les Basques ne paraissent pas avoir participé à cette activité industrielle: ils n'ont connu que la gaude: *horiguel-belhar* et le pastel: *urdin-belhar*. Toutefois, le manuscrit de Londres cité par le P. Lhande nous a conservé le nom de la garance: *otchar*, à rapprocher de *odar*: *odol belhar*, dont il n'est peut-être qu'une variante. La garance est l'une des plantes tinctoriales les plus anciennement connues: elle donne une belle couleur rouge et celle-ci est encore avec le noir la couleur favorite des Basques; goût qui s'explique peut-être par une longue tradition.

Plantes non cultivées

Les essences forestières. – Les Aquitains du III^e siècle élevaient des autels aux arbres, tout comme aux divinités protectrices du bétail, aux montagnes, aux fleuves, aux sources, mais alors que celles-ci portaient des noms basques ou celtibères, les divinités forestières étaient désignées par leur nom latin: *Fago deo*, *Carpino deo*. *Sex arborius deo*. Même s'il ne s'agit pas là d'un culte naturaliste d'importation relativement récente, il semble qu'il ne devait pas avoir des racines aussi profondes que celui qui reliait l'homme aux animaux et aux phénomènes naturels divinisés par lui. Pour le néolithique pyrénéen, essentiellement pasteur, la forêt a été longtemps un domaine hostile ou du moins sans intérêt.

On peut déterminer approximativement les essences qui croissaient sur les vastes plateaux à clairières à l'époque où ils étaient peuplés par les énéolithiques. On y trouvait le chêne avec ses diverses variétés, le frêne, le hêtre, le châtaignier, le tremble, l'ormeau, le peuplier, le charme, le sapin et le pin. La plupart de ces arbres portent des noms communs à tous les dialectes - deux d'entr'eux ont probablement disparu et ont été remplacés par des noms tirés du latin: le hêtre *phago*, le châtaignier: *gaztainatz*: littéralement arbre à châtaignes. Les autres paraissent être d'un type ancien: *haritz*, chêne, *amets*, taulin, *lizar*: frêne, *astigar*, *gaztigar*, érable, *buzuntz*, tremble, *zuhar*, *zumar*, ormeau.

Mais dès qu'il s'agit d'espèces localisées, les vocables qui les désignent varient d'un dialecte à l'autre et manquent de précision. Ainsi: *eski*, signifie suivant les régions: peuplier, aulne, tilleul, *urki*, *burki*: saule ou bouleau, avec un dérivé difficile à expliquer: *urkhitz*, charme (ms. de Londres) *izai*: pin, sapin, peuplier. Un même arbre porte dans un même dialecte des noms très différents: Ainsi, le charme se dit en Soule *hegi-gara*, *süberosa*. En Labourd, le peuplier se nomme *churchuri* (bois blanc) *eltzuma*, *eski*. On ne peut qu'être frappé du manque de consistance de cette partie du vocabulaire où dominent d'ailleurs les noms en *i* et en *a*. quelle différence avec celui qui se rapporte aux animaux ! Il semble que celui-ci était déjà fixé par un long usage lorsque le vocabulaire forestier a été créé ou du moins enrichi.

Les arbustes. – Ce qui porterait aussi à le croire, c'est que les arbustes nécessairement plus nombreux et plus variés sur les côtes et au bord des eaux qui dans les temps ont recouvert l'actuel Pays Basque portent souvent des noms communs aux trois dialectes et généralement du type présumé le plus ancien: *haltz* aulne; *ergnotz* laurier; *erhatz* gènet à balais; *ezpel* buis; *garatch*: petit houx; *othar*, *othatze*: ajonc épineux; *orre*: genévrier. Un grand nombre d'autres plantes d'importance très secondaire pour la satisfaction des besoins de l'homme, font l'objet d'une nomenclature précise: *asun* ortie; *iratze*

fougère, *huntz* lierre, *gilare*: bruyère, *lahar*: ronce, *mihura*: gui, *chicha*: mousseron, *zar*: cresson.

Les noms régionaux, peu nombreux, sont souvent de type ancien *erkalatz*: (L) épine vinette, *lehuntz*: (L) campanule, *errosta*: (S) gentiane, *ezkarta* (L) liseron.

Une telle précision dans la dénomination de ces plantes surprend d'autant plus que la pauvreté de l'eskuara est extrême pour la désignation d'espèces bien plus utiles ou plus agréables. Il n'y a pas de mots pour dire: *fleur* et les noms des plantes médicinales, ornementales, tinctoriales, etc... sont presque tous formés, lorsqu'ils ne sont pas empruntés, à l'aide de *belhar*. C'est d'ailleurs un procédé fréquent dans toutes les langues populaires. Très bon observateur pour tout ce qui touche directement ses principales activités, le paysan s'intéresse peu aux plantes sauvages et se contente d'appellations vagues, plus ou moins pittoresques. Les noms basques varient d'une région à l'autre, s'appliquent dans une même commune à des plantes différentes et leur origine pose parfois des problèmes insolubles. Par exemple, dans ma commune, la feuille du cornouiller sanguin: *judu zigorra* s'appelle *orkhatz belhara*: herbe au cerf!

Le vocabulaire relatif aux plantes sauvages nous offre un nombre considérable de mots qui paraissent très anciens, voisinant avec d'autres de caractères différents et qui sont sans doute des emprunts. Il confirme, en somme, les observations formulées à plusieurs reprises dans les paragraphes précédents.

La Nature

Les *phénomènes naturels*:

Les vocables qui s'y rapportent peuvent être réunis en deux groupes:

1^o - *Des monosyllabes* désignent les phénomènes ou les éléments essentiels qui, dès l'origine ont forcé l'attention de l'homme: *lur*: terre, *ur*: eau, *su*: feu, *gar*: flamme, *khe*: fumée, *oltz*: ciel, *holtz*: nuage, *ortz*: tonnerre. Ils semblent constituer un résidu à l'état pur d'une langue très ancienne et plusieurs d'entr'eux ont dû appartenir au pyrénéen occidental. On remarque qu'ils sont communs à tous les dialectes et que sauf *holtz*: nuage, et *ortz*: tonnerre aucun ne possède de synonyme. On peut s'étonner que l'air: *aire*, le vent: *aize*, soient actuellement désignés par des mots tirés du latin. J'ai déjà suggéré plus haut que l'air a pu se dire à l'origine: *hats* (souffle) mais que le souci de la précision et leur contact avec des populations romanisées a pu conduire les Basques à adopter *aire*=air, et par analogie *aize*= vent.

2^o - *Autres mots désignant les phénomènes naturels*: Un grand nombre d'entr'eux paraissent appartenir à la langue primitive, mais à côté du vocable archaïque, on trouve souvent un synonyme en *i* qui a une tendance marquée à le supplanter actuellement dans l'usage courant. Déjà le nom ancien ne subsiste plus guère que dans la toponymie ou dans des dérivés. Ex: *holtz*, nuage et *edoï*, *ortzantz*, *odots*, *ortz*, tonnerre et *ihurtzuri*, *ortziri*, *adar*, bourrasque et *erauntsi*. Un fait analogue se remarque dans des termes mis en opposition: *ekhaitz*, mauvais temps, *atheri*, éclaircie, beau temps, *idor*, sec, *hezi*, mouillé, *ilhumbe*, obscurité, *argi*, lumière. On est peut-être en droit de se demander si *iruski*, *iguzki*, *ekhi*: soleil, *uri*, *euri*, *ebi*, pluie, *ilargi*, lune n'ont pas remplacé des mots plus anciens entièrement disparus. Serait-ce parce qu'ils désignaient les objets de cultes nouveaux apportés par les civilisations médi-

terraniennes à des peuplades restées encore au stade du totémisme?

La nature. – Ses divers aspects:

Le relief du sol. – Les noms de montagnes et, d'une façon générale, le vocabulaire relatif au relief d'une région, ne présentent pas nécessairement un caractère de grande ancienneté comme on serait tenté de le croire.

Certaines montagnes remarquables par leur forme ou importantes par leur altitude, leur situation stratégique, leur rôle dans la répartition des eaux ou par toute autre particularité portent des noms dont le sens est toujours le même quelle que soit la langue dans laquelle on l'exprime. Le Mont Blanc, les Aiguilles Rouges, le *Matterhorn*, la *Dent du Chat*, le *Ventoux*, l'*Aigoual*, le *Pic du Midi*, l'*Eguerdimendi*, l'*Artzamendi*, le *Baygura*, etc., etc. sont les noms qui traduisent dans la langue des occupants actuels des noms de même signification, disparus avec les peuples qui les avaient employés auparavant ou du moins avec la langue qu'ils parlaient.

A côté de ces noms en subsistance d'autres dont aucune étymologie n'arrive souvent à rendre raison. Ils donnent l'impression d'une très grande ancienneté. Tels, dans les Pays Basques orientaux: *Hausa*, *Jarra*, *Orhy*, *Errosate*, *Haya*, etc.; *Cenis*, *Iseran*, *Viso* dans les Alpes françaises; *Lozère*, *Mézene* dans le Massif Central. Pour qui saurait l'interpréter, la toponymie des régions montagneuse inscrirait en quelque sorte sur la carte les îlots de résistance des langues et dans une certaine mesure, celle des populations primitives, ainsi que l'étendue des pénétrations des envahisseurs. En tenant compte des considérations qui précèdent. La toponymie du relief des Pays Basques français suggère les constatations suivantes:

L'eskuara possède un vocabulaire bien à lui mais assez réduit pour désigner certains accidents du terrain: *ike*, montée, *ibar*, vallon, *larre*, lande, *aldats*, versant, colline, *bizkar*, crête, *beazain*, *zelhai*, à peu près synonymes, signifiant: plaine ou plateau, *bizkar* se dit aussi *hegui*, *ibar* et *aran* signifient tous deux: vallon. Quant à *chintchur*: gorge, *atheca*: port, *lepho*: col, ils traduisent en basque des images qui sont nécessairement les mêmes dans toutes les langues.

Beaucoup de termes relatifs au relief du sol sont tirés du latin, soit directement, soit par l'intermédiaire de dialectes romans. *Mendi*, montagne vient probablement du latin *pendis*, *muno*, *munho*, *munaka*, de *montis*, *malda*, côteau de *falda*, *erreka* de *errec*, même racine que l'espagnol *regar* et le français *rigole*; *patar*, pente raide et *tontor*, cime viendraient du gascon.

La dernière étape du peuplement des Pays Basques français s'est opérée du VI^e au IX^e siècle de notre ère. Elle est relatée par l'histoire et on la connaît sous le nom de «Invasion des Vascons». Il faut donc admettre que les noms des montagnes présentant des particularités remarquables appartiennent à la langue vasconne, et que pour cette raison, leur sens est très clair pour ceux qui savent l'eskuara.

Les uns sont formés avec *mendi*: *Mendimotz*: montagne tronquée, *Mendibeltz* (réduit à *Mendibel* sur les cartes): montagne noire: elle est formée de schistes noirs, *Ahunamendi*, le pic d'Anie, montagne de chevreau (ou de l'isard) qui, de temps immémorial constitue la limite du Pays basque à l'Est. *Artzamendi*, montagne de l'ours, qui ressemble à un ours couché. *Iduzquimendi*, montagne du soleil, appelée aussi *Eguerdimendi*, montagne du midi, l'un des nombreux Pics du Midi des Pyrénées, *Haltzamendi*, montagne des aulnes.

Gorramendi, montagne élevée. *Garmendi*, variante du nom précédent, même sens.

D'autres désignations tout aussi significatives ne comportent pas l'emploi de *mendi*. Ex: *Urdaburu*: tête de porc, *Harrichuri*, pierre blanche, *Harsudurra*, museau ou mieux nez d'ours, *Artuche*, pierre longue, *Aitzchuri*, pierre blanche, *Ahadi*, *Behorlegui*, *Sayberri* évoquent le bœuf, le cheval, le vautour.

La pénétration de la langue française est encore très faible, ce qui est significatif. Elle se manifeste, comme celle du vascon dans la désignation de montagnes typiques. Je n'en connais que trois, *Mondarrain* pour la montagne qui domine Espelette et dont le nom *Arrain* (contraction de *arri-gain*) s'explique par les énormes blocs qui la surmontent. Le Pic des Escaliers dont très peu de Basques savent qu'il se nomme *Harsudurra*. Le Pic des Vautours dont j'ignore le nom basque. Par contre, je sais que la *Pena plata*, toute proche de la frontière et de Sare et l'*Aitzchuri*, nom très heureusement traduit par l'appellation espagnole.

A côté de ces montagnes dont les noms s'expliquent aisément par le basque actuel il en existe beaucoup dont les noms nous paraissent obscurs et parfois incompréhensibles. Ils appartiennent apparemment à la langue des populations qui occupaient les pays au moment de l'invasion vasconne, tels sont: *Hausa*, *Jarra*, *Arradoy*, *Okabe*, *Arro*, *Orhy*, *Izarba*, *Iguntz*, *Légorre*, etc. Beaucoup de lieux dits paraissent se rapporter à des accidents du sol: *Hardoy*, *Ortzantz*, *Uzkain*, *Ustaritz*, *Eroritz*, *Ilbarritz*, *Arraunts*, etc....

Une étude systématique du relief du Pays basque et du vocabulaire qui s'y rapporte permettrait peut-être de se faire une idée sur les rapports qui pouvaient exister entre la langue des Vascons et celle des habitants des régions qu'ils ont envahies, sur l'étendue et la densité de l'infiltration vasconne, peut-être aussi sur ses rapports avec la formation des dialectes.

Il est difficile de croire que l'eskuara n'ait pas eu dans son fonds primitif de nom pour désigner une montagne. *Baso*, qui subsiste encore dans les nombreux composés sous la forme *basa*: sauvage, désert a signifié jadis montagne. Le P. Lhande fait remarquer que *basa* est un nom et non un adjectif puisqu'il précède le nom. Son emploi dans la toponymie montre bien que dans certains cas il signifie montagne, l'idée de sauvagerie et lieu désert étant toujours intimement liée à celle d'altitude: *Basabürü* (Haute-Soule), *Basaburu* (francisé en Basseboure) en Labourd. L'abbé de Barandiaran cite les expressions suivantes qui confirment le sens de *baso* = montagne: *basa gizon*, travailleur de la montagne, *basajaun*, seigneur de la montagne, *baserri*: ferme de la montagne, *erribaso*, mont communal à Ataun. *Baso* (peut-être d'un primitif *batso*) est un vocable très ancien comme le prouvent les divers sens qu'il comporte et la richesse de sa dérivation. Pris dans un sens toujours péjoratif, il s'applique aux montagnes sauvages et désertes, aux animaux non apprivoisés ou considérés comme immonde, aux plantes non cultivées ou dégénérées et même à certains défauts du caractère: brutalité, humeur farouche. Faut-il voir là un lointain souvenir de la crainte et de la répulsion qu'inspiraient la haute montagne et la forêt vierge aux premiers pasteurs-cultivateurs devenus sédentaires?

L'Hydrographie:

Le Pays Basque français borde partiellement l'Adour mais ne possède en propre aucun grand fleuve. Par contre, les rivières, les torrents, les ruisseaux et les sources sont

innombrables dans cette région largement arrosée et constituent un de ses attraits les plus séduisants. Les philologues sont d'accord pour penser que les noms des cours d'eau constituent dans toutes les langues un élément très ancien, d'origine parfois totalement inconnue. En France, par exemple, si beaucoup viennent du celtique: *Bièvre, Nièvre, Marne, Doubs*, etc.... d'autres, tels que: le *Rhône*, la *Loire*, la *Vézère*, l'*Adour*, la fontaine *Ura* seraient préceltiques: égéens, ligures, ibères, plus anciens même peut-être.

L'étude de l'hydronymie eskuarienne serait donc d'un intérêt exceptionnel et nous révélerait comme la toponymie du relief l'existence de deux langues basques qui se sont superposées et fondues. Mais la distinction entre celles-ci, les rapports qui peuvent exister entr'elles, seraient en l'état actuel de nos connaissances extrêmement difficiles à établir.

Il n'y a pas, en effet, dans le Pays Basque français de cours d'eau présentant des particularités telles que leur nom s'impose en quelque sorte à leurs riverains: pas de rivière aux eaux noires, jaunes, rouges (pas même la Nive de Baïgorry), pas de torrent signalé par une impétuosité redoutable. En outre, les noms portés sur les cartes par les plus importants d'entr'eux: Nivelle, Nive, Bidouze, Joyeuse, Saison ne traduisent pas les noms basques de: *Urdazuri, Errobi, Aran, Uhaiz*, peut-être vascons mais à peu près oubliés. On apprend les premiers à l'école et par les contacts de plus en plus nombreux avec les Administrations; ce ne sont cependant que des noms officiels, car si on demande en basque à un paysan de Saint-Pée le nom de la rivière qui traverse sa commune, il vous répondra: *Urhandia*, la grande eau, ou bien pour une certaine partie de son parcours: *Utsalea*; pour l'habitant de *Sauguis*, le Saison est connu sous le nom de *Uhaiza*: la grande eau.

Qu'on n'aille pas conclure de cela que le Basque est d'une ignorance crasse; le riverain de la Dordogne ou de la Vézère les désigne toujours sous le nom de «Grande eau» à moins qu'on ne l'interroge en français. C'est un fait général: pour le terrain, ce qui compte, c'est la source, la fontaine, le ruisseau qui longe son bien, où il a installé un lavoir pour sa femme et un abreuvoir pour ses bêtes. Ceux-ci portent tous des noms, souvent pittoresque qui se transmettent de génération en génération.

Des travaux sont en cours pour fournir aux cartographes chargés de la révision de la carte d'état-major des noms basques exactement transcrits. Un «Cercle toponymique envisage une étude d'ensemble complète de la toponymie basque. On peut faire confiance à MM. Lafitte et Gavel pour qu'un riche vocabulaire soit ainsi rassemblé. Son analyse permettra de faire bien des découvertes au point de vue linguistique et de retrouver par comparaisons et regroupements beaucoup de vocables appartenant à un eskuara primitif que quelques sondages permettent de considérer comme assez différent de celui qui se parle actuellement, sans toutefois lui être étranger.

En attendant qu'un tel travail puisse être entrepris, bornons-nous à quelques remarques d'ordre général.

Mieux encore que dans d'autres parties de cette étude, le vocabulaire hydrographique révèle l'existence des langues différentes qui ont contribué à la formation de l'eskuara.

Plusieurs radicaux y apparaissent, en effet, très nettement:

1^o - *ib* dans *ibaï*, fleuve, *ibi*, gué, ruisseau, *ibar*, vallon, etc.;

Il n'est peut-être pas très aventuré d'attribuer *ib* à la langue des Ibères, peuple qui tirait son nom du fleuve *Iberus*;

2^o - *iz, is*, dans: *iztil*, flaque d'eau, *Izpater*, bord de l'eau (nom actuel d'un village de la côte de Biscaye), *izokin*, saumon, *izurde*, porc de mer, marsouin, *izerdi*, sueur, *izotz*, gelée blanche, *isola*, vague en dialecte labourdin.

Les formes *itz, ith, int, ig, ih*, que l'on trouve dans *itze, itxaso*, mer, *ithurri*, fontaine, *itho*, noyé, *intha*, marais, *igel*, grenouille, *ihintz*, rosée, *ih*, jonc peuvent sans doute être considérées comme des modifications propres à l'eskuara de la racine *is*. Celle-ci appartient aux langues indo-européennes et elle est largement employée dans l'hydronymie: *Isar, Isère, Isola, Isara* (l'Oise) etc.... Y a-t-il eu à une époque inconnue greffe de l'indo-européen sur l'eskuara?

3^o - *Ur* et ses variantes *uh, ug*, dans *ur*: eau, *uri, euri*, pluie, *uhaiz*, fleuve, *urthe*, déluge, inondation, *uhain*, vague, *ugale*, halbran, *uhadera*, loutre, *uhar*, ondée, etc.

Ur est un nom ou une racine qui appartient à beaucoup de langues primitives. *Ura* était notamment l'appellation considérée comme pré-celtique, donnée à une fontaine de la Narbonnaise. On trouve *ur* ou ses variantes avec une fréquence remarquable dans la toponymie de la Bélique et dans les lieux passant pour porter des noms lybio-tartesses. L'eskuara l'a-t-il emprunté à la langue des Egéens? On ne saurait l'affirmer mais sa naturalisation basque paraît très ancienne. Il s'est agglutiné, en effet, avec des mots du type archaïque ou avec des radicaux basquisés pour former des composés tels que *uhaiz*: *ur gaitz*, fleuve, *ithurri*, fontaine, *ithachur*, gouttière.

4^o - Dans le mot: *latsa*, cours d'eau, ruisseau se trouve le radical *lats* qui apparaît nettement dans *lats begi*, eau profonde et dormante, *ziriko-latz*, ruisseau de Saint-Pée, *Enderlatsa* où la Bidassoa devient frontière entre la France et l'Espagne. Il a servi à former beaucoup de noms propres actuels: *Laxante, Laxague, Lassaga* et on le rencontre souvent dans la toponymie: *Laxia*, rivière, *Lasa*, village. *Lats* est un radical incontestablement basque. Peut-être appartient-il seul à la langue primitive.

Le sol. – Le sous-sol. – Les roches et les minéraux. – Le sol est désigné en eskuara par le monosyllabe *lur* du type primitif. Pour distinguer les unes des autres les diverses natures de sol, le paysan basque emploie des termes analogues à ceux dont usent les paysans de tous les pays: *lur beltz*, terre noire, riche en humus, *lur harro*, terre meuble, légère, *buztin lur*, terre argileuse, *lur churi*, terre calcaire, etc.

Il existe peu de mots simples communs à tous les dialectes, pour nommer les roches et les minéraux. Les principaux sont: *aitz*, rocher, silex, *arri, harri*, pierre qui, comme nous l'avons déjà vu vient de l'ibère, *legar*, gravier.

Plus nombreux sont les vocables dialectaux; cela s'explique par la complexité des formations géologiques du Pays Basque français. On peut citer: *arbel* (pour *arri beltz*, pierre noire) l'ardoise (S. et B. N.), *ardatche*, pierre friable (S). Ces deux noms, tout comme *Mendibel* pour *Mendibeltz* montrent que la tendance à l'adoucissement de la finale *tz* est beaucoup plus marquée en Soule et en Basse-Navarre qu'en Labourd; *arbizi*, le marbre en S., et B. N., *troska*, le kaolin, en B. N., l'unique région du Pays Basque français où l'on en trouve.

Le vocabulaire qui précède ne suggère pas de remarques particulièrement intéressantes. Il nous indique cependant que les Basques primitifs ne semblaient guère s'occuper des pierres et des matériaux de construction; sans doute n'utilisaient-il que le bois. Les mots *arregui, arrobi*, carrière, *arbel, ardatche, arbizi* nous montrent que l'ibère *arri* s'est substitué

au vieux mot *aitz* dans la formation des noms de roches. Cependant il continuait à être employé par les Vascons ainsi que le prouvent des noms de montagnes très typiques, *l'Aitzchuri* (pierre blanche), *Aitzorrotz* (pierre aigüe), *Aitzgorri* (pierre rouge), etc....

Les métaux. – Deux d'entr'eux seulement, le plomb et le fer, en dehors de l'or: *urhe* dont il a été déjà parlé, portent des noms spécifiquement basques. Arturo Campion porte ce nombre à cinq. «Les Basques, dit-il, ont connu pour le moins cinq métaux: l'or *urregorri*, l'argent, *urre*, l'étain, *zirraida*, le plomb, *berun*, et le fer: *burdin*; ils ont connu l'or et l'argent avant le cuivre et l'étain et furent étrangers à la civilisation du bronze jusqu'à leur entrée en contact avec des peuples qui la possédaient ou qui l'avaient acquise». Cet auteur adopte la thèse des préhistoriens qui pensent que certaines tribus pyrénéennes sont passées directement de l'âge de la pierre polie à celle du fer; les Eskualdun en auraient fait partie. Il existe de fortes raisons pour croire que cela est exact. Les grands centres de peuplement de l'époque néolithique, au N.-O. des Pyrénées, s'étendaient sur les plateaux de Lanomezan et jusqu'au Comminges. D'innombrables sépultures l'attestent. Or ces plateaux ont été désertés au moment où s'ouvrait l'âge de bronze. Aucune trouvaille datant de cette dernière époque n'y a été faite bien que celle-ci soit bien représentée dans les plaines voisines de Tarbes et du Comminges, ainsi que dans les vallées menant aux cols pyrénéens.

Les plateaux furent réoccupés à l'âge du fer (période de Hallstadt) ainsi que les hauts pâturages de la partie orientale du Pays Basque. Peut-on en déduire que les énéolithiques ont cherché un refuge dans la zone montagneuse la mieux protégée contre les invasions, pendant l'âge de bronze? Cette hypothèse aurait le mérite d'expliquer certaines particularités de la langue, de la toponymie et même du type physique.

Le nom basque du fer: *burdin* a probablement été emprunté aux envahisseurs qui ont fait connaître aux indigènes ce métal et le nom qu'ils lui donnaient eux-mêmes. Quant à l'argent, les Basques orientaux ne l'appellent pas *urre*, mais *zilhar* qui présente une étrange ressemblance avec le nom de ce métal dans les langues germaniques: *silber* en allemand et *silver* en anglais. Peut-on suggérer que ce vocable a été importé par les Vascons? Ceux-ci, en effet, ont longtemps servi sous les ordres de chefs d'origine germanique: Eudes, Waïfre, les Hunald, pour combattre les Francs... Hunald fut même livré à Charlemagne par les Vascons et il est difficile de croire que les *silberzilhar* n'ait pas joué un rôle dans cette affaire.

Les couleurs. – L'eskuara ne possède pas de nom pour chacune des sept couleurs fondamentales du spectre solaire. Manquent: vert, indigo, orange et violet. Pour cette dernière, il faut peut-être tenir compte de *nure* donné par Hiribarren et qui, actuellement inusité en Labourd, n'avait probablement pas encore disparu du temps de cet auteur. Les couleurs simples sont: *Zuri*, *Churi*, blanc, *beltz*, noir, *gorri*, rouge, *hori*, jaune, *urdin*, bleu. On remarque dans cette nomenclature une nette prédominance des noms en *i*, alors qu'il n'en est pas de même pour les couleurs mélangées: *hits*, *hitch* terne, pâle, *ihetche*, fané *nabar*, bigarré, *uher*, gris sombre.

A propos de *berde*, vert, Azkué écrit: «Il est étonnant que ce vocable, étranger comme tout le monde le pense, n'ait d'autre mot que la variante *ferde* pour distinguer cette couleur si commune». Une telle lacune ne s'explique guère en effet. Le labourdin *musker* variante *susker* serait-il le mot euskarien primitif? Les noms donnés communément au lézard vert: *sugue muskerra*; à une pousse verte: *muskil*, porteraient à le croire.

L'emploi que l'on fait de *heze* (qui fut peut-être à l'origine un mot en *tze*) avec le sens de vert, en parlant des plantes, mérite aussi d'attirer l'attention. Vinson pensait pouvoir retrouver un grand nombre de mots basques primitifs par l'étude comparée des dialectes.

Urdin: bleu, semble être un dérivé de *ur*: eau. Il signifierait dans ce cas: couleur d'eau. Un tel rapprochement n'a pu être suggéré aux Basques par la vue de l'Océan Atlantique, pas plus que par celle des cours d'eau en général peu profonds de leur pays actuel. Par contre, les eaux de la Méditerranée tout comme le ciel de cette région sont presque toujours bleus. *Urdin* serait-il de la même famille et de la même origine que *urthe*, *urria*, *urcicha* etc...?

Gorri: rouge (Je résume, à propos de ce nom de couleur, une note extrêmement intéressante de M. Gavel). *Gorri* a dû signifier d'abord «sec» ou «desséché». C'est probablement un dérivé de *gor*: dur. *Dur* et *sec* sont deux idées forcément voisines et elles impliquent également celle de nudité comme le prouvent les expressions: *larru gorriz*, tout nu, *bilus gorri*, même sens. Le nom du cochon de lait: *cherri gorri* s'explique à la fois par la couleur rougeâtre de l'animal et le fait qu'il est, à sa naissance à peu près dépourvu de poils. On a dû passer du sens de «sec» à celui de rouge par l'intermédiaire de l'idée de «couleur de chose desséchée»: en particulier la terre desséchée est souvent rougeâtre, surtout en Espagne.

Les Basques n'ont jamais pu éprouver une telle impression dans leur pays si verdoyant, ni même en Aquitaine. Par contre, la vallée de l'Ebre et le Sud de l'Alava les ont convaincus qu'il existe un rapport étroit entre la sécheresse, la nudité, la couleur rouge et même la chaleur excessive. Le nom *gorri* semble donc avoir été incorporé dans l'eskuara à l'époque de la vasconisation. Il a servi à désigner une des montagnes les plus typiques du Guipuzcoa: *l'Aitzgorri* et une autre du même nom à la frontière franco-espagnole tout près de *l'Aitzchuri* (Pena plata).

USAGES ET TRADITIONS

J'arrête ici cette étude du vocabulaire de l'eskuara; elle laisse beaucoup de points dans l'ombre et ne fait guère qu'effleurer ceux qui y sont traités. Il n'est peut-être pas inutile, en considérant le but qu'elle se propose, de la compléter par une présentation sommaire de quelques usages et traditions, en voie de disparition dont l'importance au point de vue historique paraît certaine.

1^o - C'est au néolithique qu'apparaît avec certitude l'existence d'une religion: elle se manifeste par le culte informe, dont on n'a retrouvé qu'un très petit nombre d'exemplaires et surtout par celui extrêmement répandu, de la hache de pierre polie. Celle-ci a été remplacée à l'époque du bronze par la bipenne à double tranchants qui figure sur de nombreux autels, des vases, des bijoux, etc. Il reste encore de nos jours une survivance de ce culte sous la forme d'une superstition dont j'ai parlé: en tous pays, les gens des campagnes recueillent précieusement les haches de pierre polie et les placent sur leur toit pour les protéger de la foudre. On les désigne sous le nom de «pierre de foudre»: *igurtzuriarri* en Biscaye, et l'abbé Barandiaran a noté qu'à Laguinge, en Soule, une hache d'acier dont le tranchant est tourné vers le ciel remplit le même office;

2^o - Dans les hautes vallées du Pays Basque et notamment en Basse-Navarre, par exemple à Banca, où j'ai pu l'observer moi-même, on fait bouillir le lait et le petit-lait (celui-ci

pour la préparation du *zembera*: breuil) à d'aide de cailloux d'ophte et de quartz, soigneusement triés à cet effet. On les chauffe au rouge et on les plonge dans le liquide contenu dans un vase en *bois*. Le lait contracte par ce procédé un goût particulier très apprécié des indigènes. La persistance d'un tel usage chez des peuples nomades qui n'utilisent guère les récipients métalliques, en raison de leur poids, n'aurait pas une grande signification. Il n'en va pas de même pour les Euskaldun sédentaire qui possèdent depuis des siècles des chaudrons en cuivre ou en fer battu, ainsi qu'un combustible abondant. Ce mode de cuisson remonterait au paléolithique. On ne saurait expliquer autrement l'utilisation par les hommes des cavernes de certains mollusques qu'ils ont mangés sans briser leur coquille. Les restes de ces animaux sont extrêmement abondants dans les gisements du Pléistocène.

3^e - On a observé dans les ossuaires datant du néolithique d'étranges mutilations du crâne humain: parfois, il semble avoir été découpé pour faire des coupes, ce sont des crânes-coupes; plus souvent, il a été trépané. Le Dr Broca a reconnu que, dans certains cas, cette opération avait été pratiquée sur un sujet vivant, avec une habileté extraordinaire; dans d'autres on s'était borné à découper dans le crâne d'un mort des rondelles dont on faisait des colliers. Il est évidemment impossible de savoir si on modelait la tête des enfants pour leur donner une forme déterminée. Mais cet usage existe encore précisément dans la zone pyrénéenne jadis occupée par des néolithiques et il est difficile de lui attribuer une origine récente. L'abbé Barandiaran a observé qu'à Uhart-Cize on enveloppait la tête des nouveaux-nés avec un linge bien serré pour lui donner une forme ronde et régulière.

Dans la région toulousaine, c'est-à-dire dans la partie orientale du domaine des néolithiques pyrénéens, on serre entre des planchettes la tête de l'enfant pour lui donner une forme allongée: c'est la déformation de Broca. Il s'agit évidemment de méthodes analogues, mises au service de deux esthétiques différentes.

4^e - Il existe dans le Pays Basque français un grand nombre de sépultures du néolithique et de l'âge de fer analogues aux cromlechs de l'Aveyron et de la Bretagne et beaucoup de dolmens, pour la plupart ruinés. Grâce aux soins diligents de l'abbé de Barandiaran et des chercheurs qui le secondent, le nombre des dolmens et des cromlechs visités, dessinés, catalogués s'accroît sans cesse. Les gens du pays n'ignorent pas qu'il s'agit là de sépultures très anciennes: ils les nomment *Mairuetchek* (maisons des Maïru) ou *Mairuhilarriak* (tombeaux des Maïru). Il n'est pas facile de savoir si, pour eux, les Maïru sont des géants légendaires qui, jadis, transportèrent ces blocs ou les Maures dont le nom a été longtemps familier aux Basques mais dont la signification a pu s'estomper avec le temps. D'autant plus qu'une bergère déclarait avoir récité bien des chapelets pour les défunts qui reposaient dans les *mairuhilarriak* à l'époque où elle menait paître ses brebis dans leur voisinage. Un fait certain est qu'on savait depuis longtemps que ces sépultures étaient celles de chefs, c'est pourquoi elles ont été soigneusement visitées par les chercheurs d'or et qu'il s'est créé des légendes relatives aux trésors qui y auraient été enfouis. Quant à la signification des pierres dressées verticalement pour former l'enclos circulaire du *baratz* (nom basque de ces enceintes) j'ignore si les traditions locales donnent quelques renseignements à ce sujet.

Philippon dans son livre: «Les Ibères» écrit, p. 215: «Aristote nous apprend que chez les Ibères, on élevait autour du tombeau autant d'obélisques que le défunt avait usé d'ennemis» (frag. 251). Les géographes grecs connaissaient donc

plusieurs siècles avant J.-C. les *baratz* et leur signification symbolique. Si leur interprétation est exacte, et il n'y a pas de raisons d'en douter, nous connaîtrions l'origine et l'ancienneté de la tombe discoïdale dans laquelle on s'accorde à trouver la représentation d'un homme enterré verticalement, la tête émergeant seule du sol. On l'a, par ailleurs, souvent comparée aux menhirs. Elle a certainement eu un nom en *eskuara* mais je pense qu'il s'est perdu, du moins dans la langue courante.

5^e - Un grand nombre de savants, il est vrai que tous les sociologues ne sont pas d'accord sur ce point, pensent que le totémisme a été chez les peuples primitifs la religion qui a précédé les cultes naturistes et anthropomorphiques. Or, dans toute la région pyrénéenne du Nord, jadis occupée par les néolithiques, la mort du cochon donne lieu à une cérémonie étrange qui rappelle celle que célèbrent encore de nos jours certaines peuplades lorsqu'elles mangent leur totem pour s'imprégner de sa force. Restée très vivace en Béarn, dans la Bigorre et le Comminges où le «pèle-porc» est une des grandes festivités de l'année, elle a perdu à peu près le caractère religieux et rituel qu'elle avait lorsque le chef de famille, du moins on l'assure, présidait revêtu de sa grande cape de deuil ce repas qu'on n'ose appeler funéraire. En Pays basque on se borne actuellement à y manger le foie de l'animal.

6^e - On peut rapprocher de l'usage précédent, celui qui consiste à prévenir les abeilles et le bétail de la mort d'un membre de la famille comme s'ils faisaient partie de celle-ci. Des sanctions sont attachées à tout manquement à cette règle: les abeilles quittent leur ruches, comme si elles ne voulaient plus servir de nouveaux maîtres et les maladies fondent sur le bétail.

A côté des usages que je viens d'énumérer, en laissant de côté ceux qui paraissent plus récents, existent des traditions que j'ai déjà signalées, mais que je rappelle en montrant combien elles sont caractéristiques des Euskaldun. Les animaux les plus anciennement connus de ceux-ci et qu'ils ont peut-être amenés avec eux de l'Afrique du Nord, sont le chien, l'âne et la chèvre.

Le Basque, tout comme ses voisins les Béarnais et les Gascons, apprécie la fidélité et l'intelligence du chien, il l'utilise pour la chasse et la garde des troupeaux et ne paraît pas particulièrement choqué par ses mœurs qui ont donné naissance en France aux épithètes: cynique, canaille, etc. Pour lui, cet animal symbolise la paresse, la sornioiserie, l'avidité, l'avarice. D'où l'exclamation labourdine: «*Zer zakura dutana* !» pour dire que l'on n'a pas envie de travailler; «*Zer zakura* !» pour: quel sorniois ! *Zakurkerria*: perfidie, coup fourré, etc...

L'âne. - On ne conteste pas l'origine africaine de cet animal qui dériverait de l'onagre éthiopien. Sous l'influence de leurs voisins immédiats, les Basques considèrent son nom comme une injure dont ils abusent volontiers. Mais une tradition millénaire contredit une telle attitude: l'âne reste le protecteur du bétail; il est indispensable dans une étable pour assurer la prospérité des autres animaux. Les Aquitains des premiers siècles de notre ère, héritiers eux aussi des traditions des pasteurs énéolithiques élevaient des autels à une divinité double: *Asto Illun*. La seconde est presque certainement une divinité égéenne, la première pourrait bien être l'âne.

La chèvre et le bouc. - Le bouc: *akher* est un animal impur dans lequel s'incarne le démon. Jadis les Hébreux le chassaient dans le désert, chargé des péchés d'Israël, et on a conservé en Labourd un sinistre souvenir des messes noires auxquelles il présidait, du sabbat et de *akhelarre*, la lande des

sorcières. Il n'en demeure pas moins, au même titre que l'âne, le protecteur des troupeaux comme l'était *Akherbelst*, le bouc noir divinisé par les Aquitains.

Le bélier, symbole de la force, ne joue pas à ma connaissance, de rôle analogue à celui des deux animaux qui précèdent, alors que chez les Celtes il était le protecteur du foyer domestique. Ses cornes ornaient les chapiteaux des colonnettes soutenant l'autel des dieux lares et des traces de culte subsistent encore de nos jours notamment dans le Mâconnais.

Maintes traditions, peut-être aussi anciennes que celles que je viens d'énumérer pourraient être citées. Elles ont reçu pour la plupart la consécration de l'Eglise et il est difficile de distinguer parmi les rites qui se pratiquent actuellement ceux qui sont d'origine païenne. Aussi n'en dirai-je rien, non plus que du svastika, la croix gammée, symbole solaire qui n'est pas spécifiquement basque, ni de *l'irrintzina*, ce cri de guerre dont l'origine se perdrait, dit-on, dans la nuit des temps. Cependant, l'auteur du «Guide du Pèlerin» (XII^e siècle) ne l'a pas entendu tel qu'on le pousse de nos jours. Son témoignage entre dans sa maison ou y revient, il siffle comme un milan et quand il est dans les lieux secrets ou caché dans la solitude pour faire le guet et qu'il veut dans le silence appeler ses compagnons, ou bien il imite le hullement du hibou ou il hurle comme le loup».

CONCLUSION

Il vaudrait sans doute mieux pour donner une conclusion à cet essai, dire ce que j'aurais voulu faire plus tôt que ce que j'ai fait en réalité. Basque de vieille souche, j'ai essayé de me former une opinion personnelle sur l'origine de mes ancêtres sans me laisser arrêter par des obstacles et des insuffisances de tous ordres dont je suis parfaitement conscient. Je me suis efforcé d'y parer en utilisant ma connaissance de la langue usuelle des trois Pays Basques français, contrôlée et complétée par l'étude du Dictionnaire du P. Lhande et de celle de notre Littré, l'abbé R. de Azkué et en appliquant de mon mieux une méthode qui peut se résumer ainsi: Les Eskualdun sont un peuple comme les autres, soumis aux lois inéluctables de la géographie physique et de la biogéographie. Leur évolution mentale à travers les âges ne saurait différer de celle des autres peuples de race blanche, il faut donc pour tenter de percer le secret de leurs origines faire appel à la géographie, à la préhistoire, à l'histoire des peuples anciens: Ibères et Romains qui ont exercé sur eux une influence indiscutable; enfin tirer de leur langue toutes les indications qu'elle peut nous fournir. J'ai le devoir de remercier ici M. l'abbé J.-M. de Barandiaran pour les renseignements qu'il m'a donnés sur la préhistoire basque et M. Gavel qui a eu la patience d'examiner minutieusement le vocabulaire que j'ai étudié en y apportant de précieuses corrections. Je ne saurais dire ce que j'admire le plus de leur profonde science ou de leur bienveillance à l'égard d'un inconnu qui n'a guère de moyens de leur marquer sa reconnaissance.

Et voici, résumé, l'ensemble de probabilités auquel j'ai abouti, opinion quelque peu flottante, sur les origines de mes ancêtres.

La préhistoire nous montre de façon à peu près indiscutable que la partie des Pyrénées Occidentales actuellement habitée par les Basques a été occupée successivement depuis le paléolithique par des populations d'origines différentes. Rien n'indique que l'une d'entre elles ait éliminé les autres. Tout porte à croire au contraire qu'elles se sont fondues dans un pays-refuge où elles ont constitué lentement un peu-

ple qui est l'ancêtre direct des Eskaldun actuels. Leur langue, leurs traditions, leurs mœurs et même leur type physique résultent de ces greffes successives.

L'étude de leur langue peut-elle contribuer à les révéler, alors qu'elle ne possède ni littérature, ni inscriptions anciennes? Celle que j'ai esquissée est très incomplète et ne porte d'ailleurs que sur trois dialectes. Elle semble cependant dégager quelques faits importants:

1^o - Il existe dans l'eskuara un fonds qui paraît très ancien et qui pourra être grandement enrichi lorsque sera terminée l'étude systématique de la toponymie du Pays basque qui est actuellement en cours.

Les vocables qui le constituent sont caractérisés par une allure générale et surtout par des terminaisons que l'on ne trouve pas dans les noms ibères cités par les historiens.

Cette constatation empirique est renforcée par le fait que toutes les fois que la préhistoire ou l'histoire nous permettent d'en juger, on constate une certaine concordance entre l'ancienneté présumée d'un mot et sa physionomie plus ou moins archaïque. On peut admettre que ce fonds appartient au pyrénéen occidental.

2^o - Une partie très importante de l'eskuara semble provenir d'une ou de plusieurs langues qui nous sont également inconnues mais qui diffèrent de la précédente. On pourrait dans une certaine mesure les en distinguer en utilisant l'histoire. J'avoue que je n'ai pas osé le faire d'une façon systématique ni trop insister sur la vasconisation et sur ses conséquences. Nous connaissons cependant de façon assez satisfaisante la civilisation ibérique et la civilisation ibéro-romane avec lesquelles les Basques se sont trouvés en contact de plus en plus intime pendant six siècles, au début de notre ère. Il serait possible de déterminer approximativement les emprunts que les Basques encore barbares leur ont faits et par conséquent quelques-uns au moins des mots nouveaux que ceux-ci ont incorporés dans leur propre langue.

3^o - Une partie notable de l'eskuara actuel est formé d'emprunts faits au latin, et aux divers dialectes romans. Il est parfois difficile de les identifier en raison des déformations qu'ils ont subies, plus difficile encore, sauf dans quelques cas particuliers, de découvrir les dates et les raisons de ces emprunts. Cela est regrettable car ils nous révéleraient quelques-unes des influences qui se sont exercées sur les Basques et qui ont contribué à la formation de leur culture.

L'étude de l'eskuara et surtout celle des lacunes qu'il présente laissent croire que les Basques français ont vécu au moins jusqu'au début du 1^{er} siècle avant Jésus-Christ dans un isolement presque complet qui s'est prolongé avec des atténuations jusqu'à une époque assez récente. C'est là un fait extrêmement important: l'eskuara, langue exclusivement parlée, aurait pu évoluer d'une façon rapide et désordonnée et même disparaître comme l'aquitain et le celtique en Gaule, les dialectes ibériques en Espagne, le thrace et tant d'autres s'il avait eu à subir la concurrence prolongée des langues de peuples de haute civilisation.

Une autre considération doit être envisagée car elle a joué depuis les origines –quelles qu'elles soient– jusqu'à nos jours en faveur des eskualdun et de l'eskuara. Ce peuple confiné dans une région pauvre et longtemps d'aspect sauvage, a mené une vie rude qui lui a conservé sa vigueur originelle. Les Basques sont restés prolifiques à côté de populations que la dénatalité et les guerres affaiblissaient et rendaient plus clairsemées. L'élément euskarien venait combler les vides. Ce

n'est pas là une vue de l'esprit car ce phénomène peut s'observer encore de nos jours. Sans parler du courant d'émigration qui dirige vers l'Amérique, les Landes, Paris et jusque dans les sucreries du Nord de la France, tant de nos jeunes gens, la plupart désormais perdus pour leur petite patrie, on note que dans la région de Montory, le Basque a regagné trois paroisses en moins d'un siècle à la faveur du dépeuplement de plus en plus marqué des villages béarnais voisins. Ceci semble bien confirmer ce que j'ai avancé, au cours de cette étude, sur l'émigration basque à l'époque romaine et permet de comprendre l'ampleur de ce mouvement et les conséquences qu'il a eues.

Je crois fermement que le problème de l'origine des Basques en tant que peuple, peut être résolu avec les méthodes de recherches actuellement employées. Quant à l'eskuara, il pose aux philologues des problèmes bien plus difficiles: leur solution n'est pas pour demain.

Heureusement! Quelle déception pour nous, Basques si s'évanouissaient le mystère de notre origine et celui de notre antique langage!

Nous nous en consolerions par la certitude qui a son prix d'être le peuple le plus ancien de l'Europe, celui qui ne «date plus».

Remanié à Saint-Pée, Janvier 1952